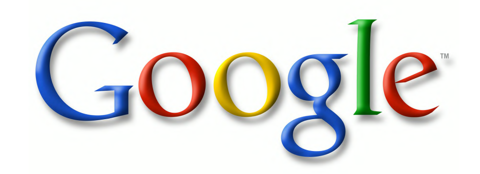
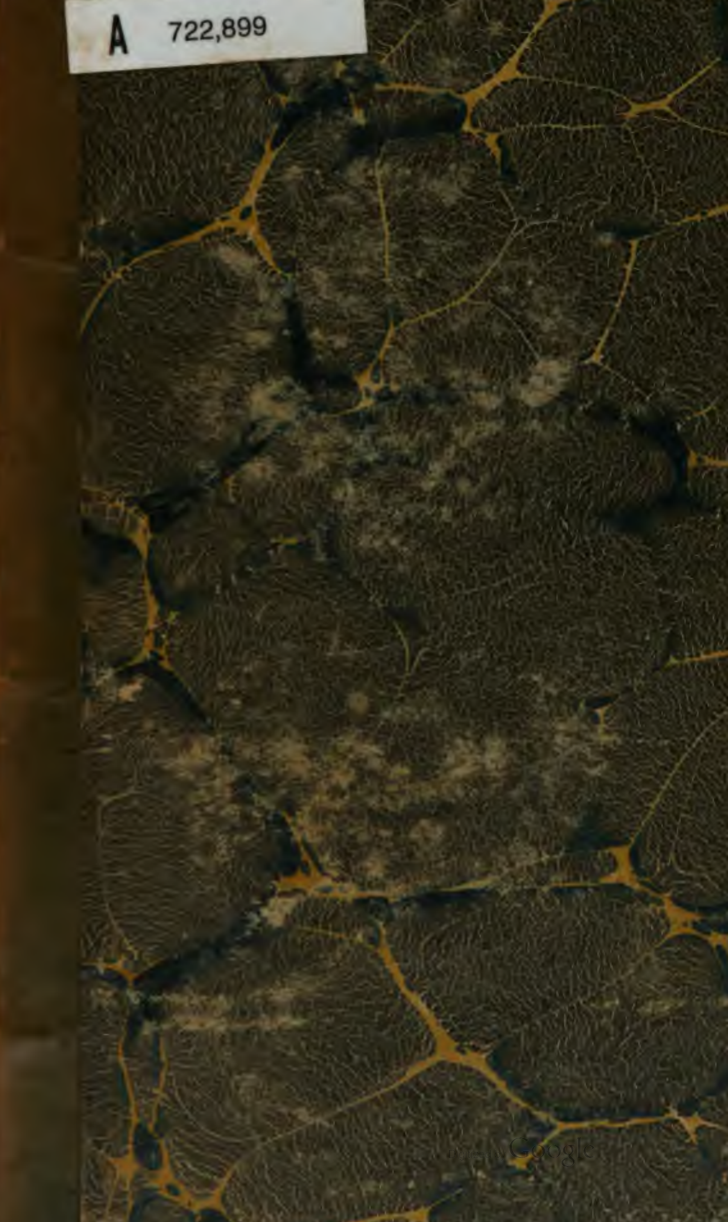
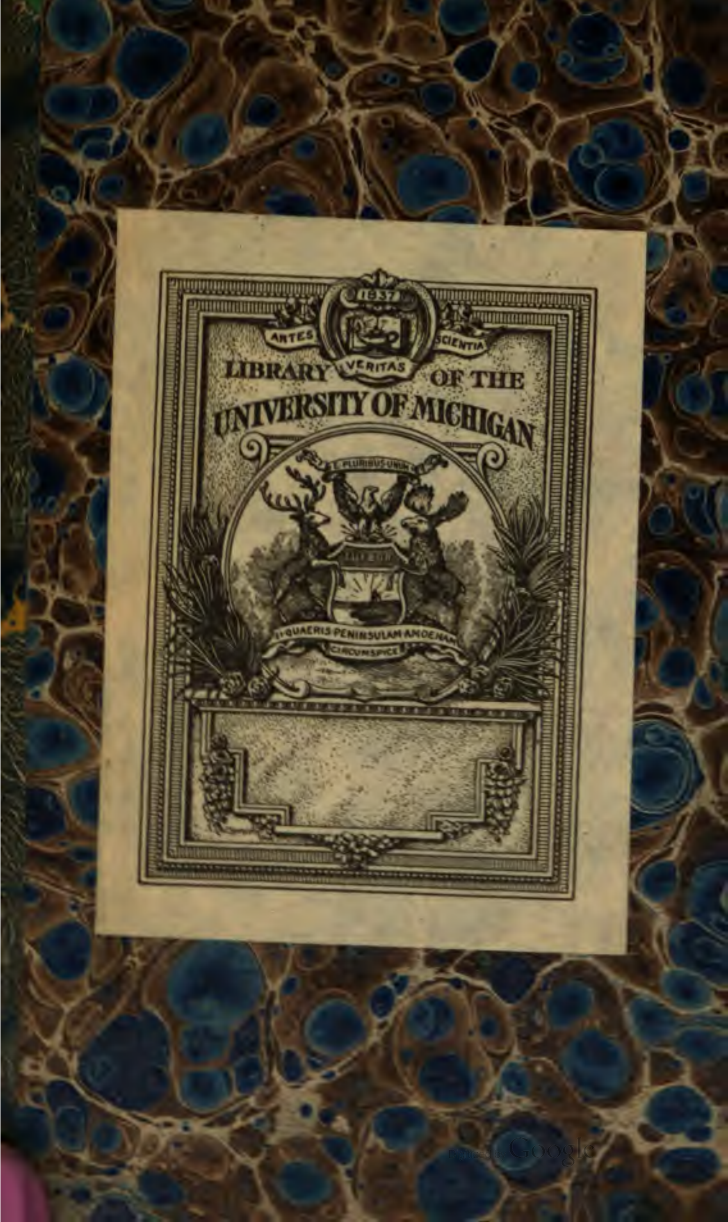
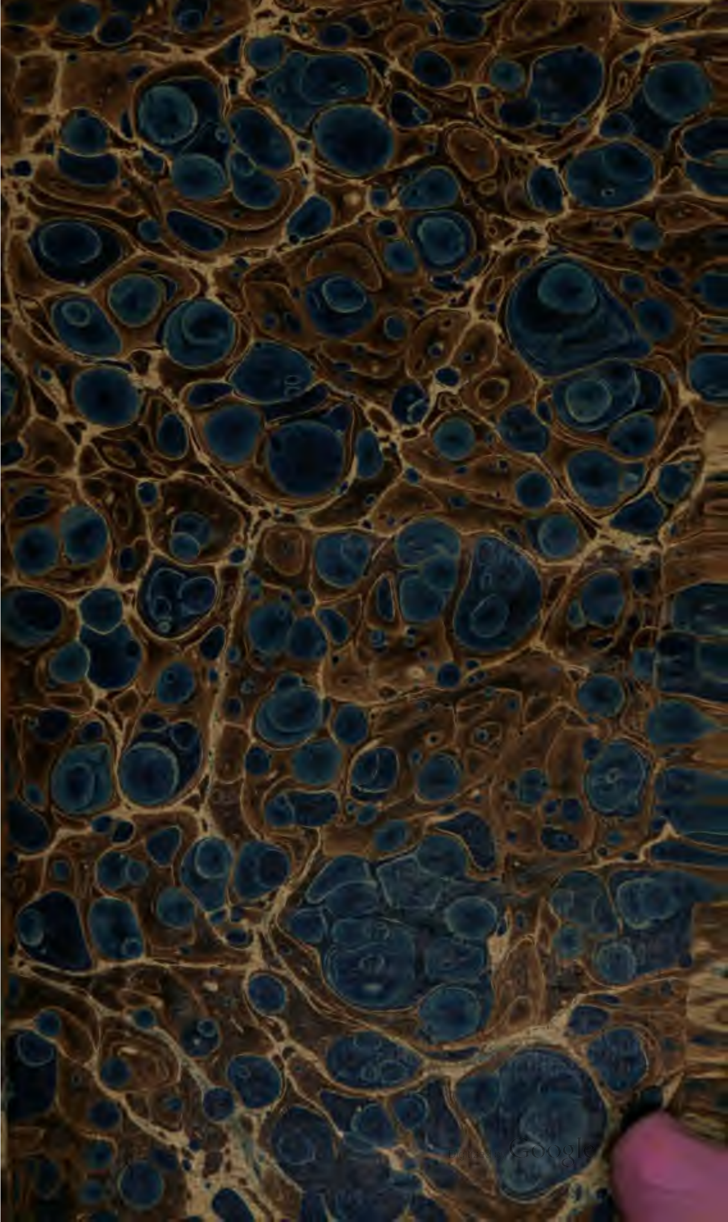





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

DE FLORIAN

DON QUICHOTTE.

En conséquence du Décret Impérial du premier germinal an XIII, relatif aux droits des propriétaires d'Ouvrages posthumes, je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout contrefacteur et débitant d'éditions contrefaites des Œuvres posthumes de Florian, qui sont : *Guillaume Tell*, *Éliezer*, *Don Quichotte*, *les Nouveaux Mélanges*, et *la Jeunesse de Florian*, ou *Mémoires d'un jeune Espagnol.*

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, n°. 22.



Coupé . Sculp.

LORI

PARIS

UG. RENO

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR FLORIAN,

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Lorsque dans la vie de Cervantes, imprimée à la tête de Galatée, j'ai jugé sévèrement la traduction française de don Quichotte, je n'avais point le projet d'en essayer une nouvelle. Depuis que j'ai succombé à cette tentation, il ne m'est plus permis de parler de la traduction ancienne. Elle existe; et, quel que soit le jugement que l'on porte de la mienne, don Quichotte, dans notre langue, méritait plus d'un traducteur.

Le principal but de mon travail a été l'espoir de faire sentir une vérité qui ne me semble pas assez connue; c'est que don Quichotte, indépendamment de sa gaieté, de son comique, est rempli de cette philosophie naturelle qui, en livrant au ridicule

de vains préjugés, n'en respecte que plus la saine morale. Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne; et comme il est toujours bon, on ne cesse point de l'aimer; on rit de lui, et l'on s'y intéresse; on le sait insensé, et on l'écoute. Cervantes est peut-être le seul homme qui, par une invention aussi neuve, aussi différente de tout ce que l'on connaissait, ait forcé ses lecteurs de suivre long-temps, sans se fatiguer, les actions d'un extravagant dont on se moque sans cesse, et qu'on ne peut jamais mépriser, dont on plaint toujours le délire, et dont on admire souvent la raison (1).

(1) « De tous les livres que j'ai lus, Don Qui-
« chotte est celui que j'aimerais mieux avoir fait ».
Saint-Évremond, lettre au maréchal de Créquy.

Je n'ignore point que plusieurs personnes d'esprit et de goût aiment peu ce livre célèbre. Je n'ai pas besoin de leur démontrer qu'un ouvrage traduit tant de fois dans toutes les langues de l'Europe, et partout avec un succès égal, renferme nécessairement un très éminent mérite; mais je voudrais que ma traduction pût leur donner une idée de cette réunion si rare de la morale et de la gaieté, de la finesse et du naturel, de l'imagination la plus brillante et de la diction la plus pure. Je voudrais encore rappeler à ces personnes si difficiles que Cervantes écrivait au seizième siècle, lorsque le goût de la scolastique régnait encore dans toute l'Europe, lorsque les nations les plus policées ne lisaient que les monstrueux romans de chevalerie, et que les Français n'avaient pas même leur Astrée. Cette réflexion, ce me semble, doit inspirer quelque admiration pour l'homme qui inventa dès-lors le personnage si original de

Sancho, les intéressans épisodes de Dorothée, du Captif, du touchant Cardenio, modèle depuis imité par le peintre de Clémentine; pour l'auteur qui remplit son livre de caractères tous différens, quoique presque tous aimables, et qui, sachant si bien nous attendrir lorsqu'il lui plaît, sait encore nous donner des leçons de vertu, et nous faire rire long-temps sans jamais risquer d'alarmer la pudeur la plus délicate.

En abrégeant des éloges suspects dans la bouche d'un traducteur, je me hâte de convenir que l'on peut être rebuté par quelques plaisanteries prolongées ou répétées, par quelques tableaux peu agréables. Cervantes n'a pas toujours échappé au goût de son siècle, et celui de sa nation n'est pas en tout point ressemblant au nôtre. D'ailleurs il m'est bien démontré que Cervantes fit d'un seul jet la première partie de son ouvrage, sans même se donner la peine de relire ses brouillons. Beaucoup d'oublis de

sa part prouvent jusqu'à l'évidence cette assertion (1). N'espérant point faire passer dans ma langue les continuelles beautés qui compensent si fort ces taches légères, j'ai cru devoir les affaiblir, en adoucissant certaines images, en changeant quelquefois des vers trop éloignés de notre goût, surtout en supprimant les répétitions, et abrégeant des digressions, neuves sans doute

(1) Dans le chapitre V, la gouvernante dit au curé que don Quichotte est absent depuis six jours : il n'est parti que de la veille. Au chapitre VII, Sancho appelle sa femme JEANNE GUTTIÈRES : dans tout le reste de l'ouvrage elle s'appelle THÉRÈSE. Sancho, dans le commencement, ne dit presque point de proverbes. Au chapitre XXIII, Ginès de Passamont vole l'âne de Sancho ; et à la page suivante Sancho suit son maître, monté sur son âne. Le temps, les époques, ne sont presque point observés. Je pourrais citer plusieurs autres distractions, dont je me suis permis de réparer quelques-unes, et qui ont été relevées avec impartialité par le savant auteur espagnol de l'ANALYSE DE DON QUICHOTTE.

lorsqu'elles parurent, mais devenues aujourd'hui communes; enfin en serrant beaucoup les récits, et suppléant par la rapidité à des ornemens que je ne pouvais rendre. Les admirables romans de Clarisse et de Grandisson nous ont été donnés ainsi : leur gloire n'en a pas souffert; et les personnes tolérantes, qui n'exigent pas que tout traducteur se dépouille de son bon sens et de son goût, peuvent s'en rapporter à mon amour pour Cervantes de l'extrême attention que j'ai mise à ne retrancher de son ouvrage que ce qui n'aurait pas semblé digne de lui dans le mien.

Puisse mon zèle me faire pardonner, par ceux qui savent l'espagnol, la hardiesse d'avoir abrégé un livre que j'admire autant qu'eux, que je trouve comme eux un chef-d'œuvre d'esprit, de finesse, de grâce! Mais la grâce des mots dans un idiome n'a pas toujours son équivalent dans un autre; et l'on doit alors, ce me semble, supprimer

ce qui serait longueur sans cette grâce des mots. . . . . .

Je n'espère guère que cet humble aveu m'attire l'indulgence de tous les lecteurs pour les libertés que je me suis permises : cette crainte est un motif de plus pour répéter que ce qu'on trouvera de moins imparfait dans ma traduction reste toujours, malgré mes soins, infiniment au-dessous de l'original; qu'un des plus grands charmes de cet original, c'est l'élégance continuelle et l'heureux mélange de tous les styles. Cervantes s'élève souvent jusqu'au ton le plus oratoire, le plus poétique, lorsqu'il fait parler don Quichotte : il emploie le langage naif et piquant de la véritable comédie dans les réflexions de Sancho; il sait trouver une autre manière aussi naturelle, aussi gaie, mais cependant différente, quand il amène sur la scène des pâtres ou des chevriers; et il revient, sans qu'on s'en aperçoive, à son rôle d'historien, dans une

prose claire, facile, quelquefois un peu abondante, mais toujours harmonieuse. Je souhaite que l'on s'en aperçoive en me lisant : je n'en avertirais pas, si je pouvais l'espérer.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

LECTEUR oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que cet ouvrage fût le plus beau, le plus parfait, le plus agréable des livres ? Malheureusement tu sais bien qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Que pourrait produire un esprit aussi peu cultivé que le mien, sinon un sujet bizarre, extravagant, sans suite, sans ordre, rempli d'imaginations qui ne sont jamais venues à personne ? D'ailleurs je travaille en prison (1), et le lieu n'inspire pas. Le spectacle des beautés champêtres, la sérénité des cieux, le murmure des ruisseaux, la tranquillité de l'âme, suffisent pour rendre fécondes les muses les plus stériles. Heureux ceux qui en jouissent !

(1) Cervantes commença don Quichotte en prison. Voyez sa vie.

Trop souvent l'amour paternel fascine tellement les yeux d'un père, qu'il regarde comme des grâces les défauts de son enfant. Don Quichotte n'est pas le mien, il n'est que mon fils adoptif : ainsi, mon cher lecteur, je ne viens point, selon l'usage, solliciter à genoux ton indulgence. Libre de ton opinion, souverain maître de ton avis, tu peux me juger à ton gré. Le bien ou le mal que tu diras de moi ne te vaudra ni châtiment ni récompense.

J'aurais seulement désiré pouvoir t'épargner le prologue, l'avant-propos, l'introduction, tout ce bavardage inutile dont aucun auteur ne fait grâce. Ma paresse y trouvait son compte; car je t'avoue que cette préface me coûte plus que l'ouvrage. Je ne savais par où commencer; je ne trouvais rien à dire; mon papier restait devant moi; j'étais appuyé sur mon coude, ma joue dans une main, ma plume derrière mon oreille, quand je fus surpris, ainsi méditant, par un de mes amis, homme d'esprit, qui me demanda ce qui m'occupait. Ma préface, lui répondis-je; comment voudriez-vous que don Quichotte osât paraître sans préface? Que dirait de moi ce vieux cen-

seur nommé le public, si, après tant d'années de silence, déjà sur le retour de l'âge, je lui présentais un misérable livre sans discours préliminaire, sans érudition, sans remarques, ou sans notes marginales? Voyez tous les ouvrages nouveaux; ils sont pleins de citations savantes. Leurs auteurs ont consulté tant de philosophes anciens, qu'ils sont obligés d'en donner une liste alphabétique qui va depuis Aristote jusqu'à Xénophon et Zénon. Voilà ce qu'un lecteur admire, et tout ce qui fait passer un écrivain pour un homme instruit et disert. A leur exemple, il me faudrait encore, après mon titre, quelques sonnets à ma louange, dont les auteurs fussent des marquis, des ducs, des évêques, des dames, ou des poëtes un peu célèbres. Je n'en ai point: aussi, mon ami, suis-je presque décidé à laisser le seigneur don Quichotte enseveli dans les archives de la Manche plutôt que de le produire au grand jour dépourvu d'ornemens si nécessaires, et qu'un ignorant comme moi désespère de lui fournir. C'est à cela que je réfléchissais.

A ce discours, mon ami fit un grand éclat de rire: Pardieu, frère, me répondit-il, je vous

croyais du bon sens. Comment se peut-il qu'avec l'esprit que je vous connais vous soyez arrêté par une bagatelle? Écoutez, je vais aplanir toutes vos difficultés.

Vous désirez d'avoir comme les autres, au frontispice de votre ouvrage, des sonnets à votre louange, dont les auteurs soient des personnes titrées : qui vous empêche de les faire vous-même, et de mettre au bas les noms que vous voudrez; par exemple, celui du Prêtre-Jean des Indes, ou de l'empereur de Trébisonde? Ce sont de très grands seigneurs; et j'attesterai qu'ils sont de grands poëtes. Si quelque pédant s'avise de nous démentir, que risquons-nous? la justice ne punit point ces espèces de faux. Quant aux citations, aux remarques que vous seriez bien aise de mettre en marge, apprenez par cœur quelques vers latins, quelques sentences un peu générales, que vous jetterez, à propos de rien, au milieu de votre discours. Vous aurez ainsi un prétexte de citer Homère, Horace, Virgile, les Pères de l'Église même, et nos modernes les plus connus. Ensuite, pour les écrivains que vous êtes censé avoir consultés, copiez bien exacte-

ment les noms de tous les anciens, faites-les imprimer en gros caractères à la fin de votre livre : vous trouverez beaucoup de gens qui croiront que vous les avez lus, et vous aurez à bon marché la réputation d'érudit.

Ce n'est pourtant pas qu'à la rigueur vous ne puissiez vous passer de toutes ces belles choses; car votre intention est d'écrire une satire plaisante des livres de chevalerie. Or je ne me rappelle point qu'Aristote en ait fait mention, que saint Basile en ait parlé. Les philosophes, les rhéteurs, les géomètres, les conciles, sont assez étrangers à vos extravagances. Peut-être vous suffirait-il d'imiter parfaitement ce que vous voulez ridiculiser; d'écrire avec un style pur, harmonieux, naturel, précis, des avantures neuves et gaies; de peindre aux yeux ce que vous dites, et d'exprimer clairement ce que vous pensez. Ce mérite est bien peu de chose, j'en conviens. Cependant tâchez que vos récits intéressent, qu'ils divertissent l'homme mélancolique; qu'ils plaisent au lecteur enjoué, qu'ils n'ennuient point l'ignorant, qu'ils se fassent esti-

mer du sage. Surtout, ne perdez point de vue le but que vous vous proposez, qui est de détruire l'estime qu'ont usurpée auprès de tant de gens les romans de chevalerie : et, si vous en venez à bout, vous n'aurez point perdu votre temps.

J'écoutais en grand silence ce que me disait mon ami. Ses raisons me parurent si bonnes, que je résolus de les transcrire pour en faire cette préface. Tu n'y perds pas, mon cher lecteur, puisque, sans autre préliminaire, tu vas passer à l'histoire de ce fameux don Quichotte de la Manche, regardé chez les habitans de la plaine de Montiel comme le plus chaste des amans, le plus vaillant des chevaliers qui jamais illustrèrent cette contrée. Je ne veux point trop faire valoir le service que je te rends en te faisant connaître un héros de tous points si recommandable; mais je demande que tu me saches quelque gré de te présenter son illustre écuyer Sancho Pança, le plus aimable sans doute, le plus fidèle, le plus ingénu de tous les écuyers qu'on a vus dans cet immense fatras de livres de chevalerie. Dieu te conserve, lecteur, sans m'oublier cependant.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractère et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche.

DANS un village de la Manche, dont je ne me soucie guère de me rappeler le nom (1), vivait, il n'y a pas long-temps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre, et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses

---

(1) C'est là que Cervantes avait été mis en prison. Voyez sa vie.

de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire, les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres, parmi lesquels il préférait surtout les ouvrages du célèbre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paraissait admirable, surtout dans ces lettres si tendres où les amans s'expriment ainsi : *La raison de la*

déraison que vous faites à ma raison affaiblit tant ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté. Cette manière si naturelle de parler enchantait notre gentilhomme. Il était seulement fâché de ne pouvoir deviner ce que cela voulait dire, et se donnait la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même aurait eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissait pas encore d'être un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisait et recevait ; quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui semblait qu'il en devait rester des cicatrices extraordinaires : mais il passait tout à l'auteur, en faveur de cette aventure interminable qu'il promet en terminant son livre. Plusieurs fois notre gentilhomme fut tenté de prendre la plume et d'achever ce beau chef-d'œuvre : malheureusement le temps lui manqua.

Il avait souvent des querelles avec le cure du village, homme instruit, et gradué à Siguence, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule Maître Nicolas, barbier du lieu, s'était hautement déclaré pour le chevalier du Soleil, et n'estimait après lui que don Galaor, frère d'Amadis, parce que, disait-il, celui-là était assez accommodant, et qu'il ne pleurait pas

toujours comme son langoureux frère. Enfin notre gentilhomme, uniquement occupé de ces idées, passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que d'enchantemens, de batailles, de cartels d'amour, de tourmens, et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits, et disait sérieusement que le Cid Rui Dias avait été bon chevalier de l'Ardente-Épée, qui d'un seul revers coupait deux géans par le milieu. Il estimait encore plus Bernard de Carpio, qui vint à bout de Roland l'enchanté comme Hercule vint à bout d'Antée. Le grand Morgante ne lui déplaisait point ; il le trouvait assez bien élevé pour un géant. Mais son favori, son ami de cœur était Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château pour aller détrousser ceux qu'il rencontrait. Il chérissait tant ce héros, qu'il aurait volontiers donné sa gouvernante, et sa nièce par-dessus, pour avoir le plaisir de frotter les oreilles de ce traître de Ganelon.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable

pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit, fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé. Alors il fut voir son cheval, et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette

vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babiéca du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait : ce qui l'embarrassait beaucoup ; car, devant faire du bruit dans le monde, il désirait que ce nom exprimât ce qu'avait été le coursier avant sa noble destinée, et ce qu'il était devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même ; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte. Mais, se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même ; mais le principal lui manquait encore ; c'était une dame à aimer ; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. Si, pour mes péchés, disait il, ou plutôt pour mon bonheur, je me

rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t-il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'île de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

O que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours ! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame ! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif que tous ceux qu'il avait choisis.

CHAPITRE II.

Comment don Quichotte sortit de chez lui la première fois.

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentait; mais il y trouva remède.

Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires. Quant aux armes blanches, il était bien sûr que les siennes deviendraient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré; car il lui semblait qu'en cela consistait l'essence des aventures.

Tout en marchant, le nouveau chevalier s'entretenait avec lui-même. Dans les siècles futurs, disait-il, lorsqu'on imprimera mon histoire, je ne doute point que l'auteur ne commence de cette manière : A peine le dieu du jour avait répandu sur la terre les tresses dorées de ses blonds cheveux; à peine les divers oiseaux nuancés de couleurs brillantes célébraient dans leurs doux concerts la présence de la belle Aurore, qui, sortant du lit de son vieux époux, s'avançait en semant les roses sur l'horizon de la Manche, quand le valeureux don Quichotte, dédaignant les douceurs du sommeil, monta sur son fameux coursier Rossinante, et parut dans l'antique plaine de Montiel. En effet, il se trouvait là. Siècle heureux, ajouta-t-il, postérité fortunée, qui pourra jouir du récit de tant d'exploits dignes d'être

gravés sur le bronze pour servir d'exemples aux races futures! Et toi, qui que tu sois, sage enchanteur, qui mériteras l'honorable emploi d'écrire mes nobles actions, garde-toi surtout d'oublier mon bon cheval Rossinante, cet assidu compagnon de mes travaux, de mes périls! Et vous, princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, ah! vous l'avez blessé mortellement par votre injuste colère, par cette défense terrible d'oser me montrer à vos yeux; hélas! n'oubliez pas du moins l'infortuné qui souffre pour vous.

C'était en imitant ainsi le beau langage de ses livres qu'il cheminait assez lentement, tandis que le soleil, déjà sur sa tête, l'enveloppait de ses rayons, et aurait fondu sa cervelle, s'il en était resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Ce n'est pas pourtant que quelques commentateurs ne placent ici l'aventure du port Lapice, d'autres celle des moulins à vent; mais j'ai des raisons de penser, d'après les recherches les plus exactes, qu'il ne lui arriva rien ce premier jour, et que vers le soir son cheval et lui s'arrêtèrent mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre

qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie; et, rendant grâce au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles, de celles qui ne sont pas sévères, étaient alors sur la porte de l'auberge, où elles s'étaient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent: tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'approcha du prétendu château; et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le nain se montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut-parage, prenant le frais devant leur château. Dans le même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait; et, s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes: Rassurez-vous, leur dit-il, en

leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, vos seigneuries n'ont rien à craindre : les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.

Les jeunes filles étonnées le considéraient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. Mesdames, reprit don Quichotte presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir. Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier, faisaient redoubler les ris. Don Quichotte perdait patience, lorsque heureusement l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous de la plage de San-Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur, et plus malin qu'un écolier. Il fut sur le point de rire aussi-bien que les demoiselles quand il aperçut l'extraordinaire figure du gentilhomme cuirassé; mais, craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment. Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours

manqué. Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre : Seigneur châtelain, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure, et les combats mon repos. Cela étant, reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs. En achevant ces mots, il courut tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il l'assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les deux belles demoiselles déjà réconciliées avec lui. Ces dames lui avaient ôté les deux pièces de la cuirasse; mais elles ne pouvaient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués, qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa forte-

ment : il aima mieux rester toute la nuit avec son casque ; ce qui faisait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais, tandis qu'on le désarmait, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur dit avec beaucoup de grâce :

Onc il ne fut de chevalier
Plus en faveur auprès des belles :
Don Quichotte est servi par elles ;
Princesses pansent son coursier.,,,

Il s'appelle Rossinante, mesdames. Je voulais d'abord que mes seuls exploits vous apprissent que je suis don Quichotte de la Manche ; mais je n'ai pu me refuser à citer dans cette occasion l'ancienne romance de Lancelot. Pardonnez-moi d'y avoir placé mon nom, et daignez employer à votre service ma reconnaissance et mon bras.

A tout cela les jeunes filles restaient muettes. Elles lui demandèrent enfin s'il voulait manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avait besoin de dîner. Comme c'était un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espèce de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. L'hôte s'informa gravement si don Quichotte aimait la marée ; et, sur sa réponse que c'était pour lui





la meilleure chère, on dressa la table devant la porte. Bientôt on vint lui servir de cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand don Quichotte voulut goûter de la prétendue marée, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office: et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement, que jamais il n'en serait venu à bout si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportait tout patiemment plutôt que de sacrifier ses rubans verts. La seule chose qui l'affligeait au fond de l'âme, c'était de n'être point encore armé chevalier.

CHAPITRE III.

De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie.

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste; et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux: Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie

de vouloir m'accorder un don. L'aubergiste, surpris de ces paroles, et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever; mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait. Je n'en attendais pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte : ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errans, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé.

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de don Quichotte : il n'en douta plus après ces paroles; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement : Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. J'allais courant l'univers et cherchant les aventures dans les faubourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de

Valence, sur les ports, aux jardins publics, à la bourse, partout enfin où je trouvais quelque chose à faire. Les principaux objets de mes soins étaient les veuves et les jeunes filles; je me suis prodigieusement mêlé de leurs affaires, et presque tous les tribunaux d'Espagne m'ont rendu justice sur ce point. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errans qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle : mais il est possible de s'en passer; et ma cour, qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. Répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser : avez-vous de l'argent?

Non, répondit don Quichotte ; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste ; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étaient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vînt leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissait leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent et de l'argent. Quand ils n'avaient point d'écuyer, ce qui était rare à la vérité, ces messieurs portaient leur provision dans un petit portemanteau qui ne paraissait presque point, sur la croupe du cheval, et qui n'était permis que pour ce seul cas. Ainsi je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent ; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer.

Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. La lune au plus haut de son cours brillait dans un ciel sans nuage. Les habitans de l'auberge, à qui l'hôte avait raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuait sa promenade, s'appuyait de temps en temps sur sa lance, et regardait fixement les armes, affectant toujours une contenance aussi tranquille que fière.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible : Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes ; elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée ; ta mort expierait ton audace. Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors levant les yeux au ciel et s'adressant à Dulcinée : O dame de mon cœur, s'écria-t-il, n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre

intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur ! En disant ces mots il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci don Quichotte, sans lui dire une parole et sans invoquer Dulcinée, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie : O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure !

Cela dit, il se sentit tant de courage, que tous les muletiers de l'univers ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencèrent à prendre des pierres qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissait de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignait pas de l'auge. L'aubergiste se tuait de crier que c'était un fou ; qu'il

les avait avertis ; qu'ils n'y gagneraient que des coups. Don Quichotte criait plus fort qu'ils étaient tous des lâches, des traîtres ; que le seigneur châtelain était lui-même un chevalier félon, puisqu'il souffrait chez lui des trahisons pareilles ; qu'il saurait bien l'en punir aussitôt qu'il aurait reçu l'ordre de chevalerie. Mais vous autres, ajoutait-il, indigne et vile canaille, venez, approchez, attaquez ; vous aurez le prix de votre insolence.

Il prononçait ces paroles d'un air si ferme si résolu, que les muletiers effrayés finirent par suivre le conseil de l'hôte. Ils cessèrent de jeter des pierres, emportèrent les deux blessés ; et don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il vint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avait si bien châtiés, l'assurant que tout s'était passé à son insçu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeait que deux heures, il pouvait, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accolade et le coup de

plat d'épée sur le dos, seules choses nécessaires suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avaient besoin pour ne pas rire de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée ; l'autre lui chaussa l'éperon. Don Quichotte reconnaissant voulut savoir comment elles se nommaient, afin de les faire jouir d'une portion de sa gloire. Les modestes demoiselles lui avouèrent que l'une d'elles était fille d'une ravaudeuse de Tolède, et s'appelait *la Tolosa*; que l'autre, étant la fille d'un meunier, n'avait pas d'autre nom que *la Meunière*; qu'au surplus partout où il



les rencontrerait elles seraient à son service. Don Quichotte leur rendit grâces, et les pria de vouloir bien prendre le *don* pour l'amour de lui, et de s'appeler désormais *dona Tolosa*, et *dona Meunière*.

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste, en le remerciant de la faveur qu'il avait reçue de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me serait impossible de les rapporter. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage, et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

CHAPITRE IV.

De ce qui advint à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie.

L'AUBE commençait à poindre, lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retour-

ner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement, qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fort d'un bois qu'il avait laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. O quel bonheur! se dit-il; le ciel qui me favorise veut que je remplisse dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime; c'est à moi de le secourir. Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chêne. C'était lui qui poussait ces cris; et ce n'était pas sans motif: un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil. Silence, lui disait-il, attention, et profitez. Le malheureux répondait: Cela ne m'arrivera plus, mon maître; au nom de Dieu,

pardonnez-moi cette fois-ci, j'aurai plus de soin du troupeau.

A cette vue, don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au laboureur; Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre; montez à cheval, prenez votre lance (il montrait un long bâton tout auprès de la jument), je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier. Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission : Seigneur chevalier, ce jeune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours j'ai quelque brebis de mécompte; et parce que je veux corriger sa négligence ou sa friponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti. Un démenti! s'écria don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payez-le tout à l'heure, ou je vous anéantis.

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui don Quichotte demanda combien lui devait son maître.

Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. Notre chevalier compta que cela faisait soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Celui-ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devait pas tant, parce qu'il fallait retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avait faites dans une maladie. Non, reprit don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. S'il a déchiré vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui tira du sang étant malade, vous lui en avez tiré se portant bien: l'un acquitte l'autre. A la bonne heure, dit humblement le laboureur : mais je n'ai point d'argent sur moi; qu'André se donne la peine de venir à la maison, je lui compterai ses réaux. A d'autres, s'écria le berger; Dieu me préserve de le suivre! nous ne serions pas plutôt seuls, qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. Il n'en fera rien, reprit le héros; son respect pour moi m'en est garant; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu

d'ordre de chevalerie; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. Qu'importe? ajouta don Quichotte; il peut y avoir des Haldudo chevaliers; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. Ah! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs! Je suis loin de vous le refuser, mon frère, dit alors le laboureur, ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. Je vous dispense du plus, interrompit don Quichotte, je ne vous demande que d'être plus exact. Prenez-y garde, je vous le conseille; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme le lézard. Il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures, et qui redresse les torts. Adieu; pensez à vos sermens. En achevant ces mots il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux; et lorsqu'il l'eut perdu de vue: Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie; il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. Vous ferez

fort bien, répondit André; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que Dieu conserve! saurait vous la faire tenir. Sans doute, reprit le laboureur; mais, pour augmenter le paiement, je suis bien aise d'augmenter la dette. Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chêne, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts; nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. Alors il détache André, qui jurait en sanglotant d'aller chercher don Quichotte, pour lui conter de point en point tout ce qui venait d'arriver. Le laboureur le lui permit; et, l'un pleurant, l'autre riant, ils se séparèrent ainsi.

Pendant ce temps, notre héros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuait son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencemens de sa glorieuse carrière. Rends grâce à ta destinée, disait-il à demi-voix, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso! jouis, jouis du bonheur d'avoir dans ta dépendance cet invincible chevalier, qui, n'ayant ceint l'épée qu'hier, comme l'univers le sait, a donné ce matin au monde une leçon de justice, a protégé la faiblesse contre la force qui l'opprimait, a sauvé des

mains d'un barbare un jeune et timide enfant. Il aurait poursuivi ce discours, s'il ne s'était aperçu que le chemin se partageait en quatre; et se rappelant aussitôt que les chevaliers errans s'arrêtaient toujours dans les carrefours, incertains de la route qu'ils devaient suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avait pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négocians de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure; et sa mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvait tirer.

Il va se placer au milieu du chemin, prend une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, et serre son écu; et quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errans, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante : Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. A ces paroles, à cette étrange figure, les mar-

chands surpris s'arrêtèrent ; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous nous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. Vraiment, reprit don Quichotte, si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle ? L'important, c'est que, sans l'avoir vue, vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez, et le souteniez; sinon préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre espèce : mon bras seul suffit à ma cause. Daignez m'écouter, reprit le marchand : au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, j'ose vous prier de mettre en repos notre conscience, en ne nous forçant pas d'assurer une chose dont nous ne sommes rien moins que certains, qui d'ailleurs compromettrait les autres reines ou impératrices de l'Alcarrie et de l'Estramadure. Que votre seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement

prévenus pour elle, que, quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. Elle n'est ni louche, ni borgne, canaille infâme! s'écrie don Quichotte enflammé de colère; ses yeux sont plus beaux, plus brillans que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes.

A ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et, si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours : Ne fuyez pas, lâches : c'est la faute de mon cheval; sans lui vous seriez châtiés. Un valet de mule qui n'était point plaisant s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte. Ses maîtres lui criaient en vain de ne pas frapper si fort, le jeune homme y prenait goût, et ne voulut cesser le jeu qu'après avoir usé l'un après l'autre tous les débris de la lance. Enfin il

s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son village, rêvant en lui-même à ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel, et poussait de si grands soupirs, que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui semblait se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avait jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beaudoin pour lui rappeler celle du Maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaës, dans la Diane de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta: Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de

vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour laquelle j'ai déjà fait, je fais, je ferai des exploits beaucoup au-dessus de tous ceux des chevaliers passés, présens, et futurs. Le laboureur, encore plus dérouté, le considérait avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il voulait dire : Mon cher monsieur, interrompait-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaës, ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beaudoin, ni le Maure Abindarraës; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. Je sais qui je suis, reprenait don Quichotte; et je puis être, quand je voudrai, non-seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf pairs tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes.

En s'entretenant ainsi, le jour finissait, et nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble : ses bons amis, le curé, le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces : Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? (c'était le nom du

curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures. Que Satan et Barabbas puissent emporter tous ces livres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! Ah! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géans plus hauts que des tours; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable que son ami l'enchanteur Esquif lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle, en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. Je suis de votre avis,

répondait le curé, nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres ; mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami ; je ne veux plus qu'ils perdent personne.

Ils en étaient là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappe à la porte en criant : ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin qui revient blessé, et au Maure Abindarraës que le gouverneur d'Antequerre amène prisonnier de guerre. A ces mots tout le monde court ; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne. Arrêtez, leur dit le héros ; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. L'entendez-vous ? cria la gouvernante ; ne l'avais-je pas deviné ? Venez, venez avec nous, monsieur ; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état !

On porta don Quichotte au lit ; et comme, en cherchant ses blessures, on paraissait sur-

pris de n'en point trouver : Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géans les plus terribles qu'on puisse voir. Ah! ah! reprit le curé, il y a des géans dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avait trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avait dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI.

Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.

Le chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros

volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. La gouvernante sortit, et revint tenant à la main une tasse pleine d'eau bénite : Monsieur le licencié, dit-elle, commencez, croyez-moi, par bénir la chambre, de peur que quelqu'un des enchanteurs dont tous ces livres sont pleins ne nous ensorcèle, pour se venger de ce que nous allons faire. Le curé, riant de sa bonne foi, pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si, dans le nombre, il n'y en avait point qu'on pût épargner. Non, non, s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par-dessous. La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit, fut le volumineux *Amadis de Gaule*. Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. Non, répondit le barbier, c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande grâce pour lui. A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons

pas trop sévères. Quel est cet autre qui le suit? *Esplandian, fils d'Amadis.* — Oh! le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — *Amadis de Grèce*; et tout ce rayon me paraît de la famille des Amadis. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour, sans regretter *la Reine Pintiquiniestre* et *le Berger Darinel* avec ses fades églogues. La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocens, les firent voler avec grande joie.

Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plait? — *Olivantès de Laura*, et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte d'Hircanie*, et *le Chevalier Platir*, et *le Chevalier de La Croix*.... A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de la Chevalerie.* Je le connais, reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Moutauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier; et les douze pairs de France, et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poëmes du Boyardo et de

l'Arioste. Quant à ce chaste Arioste, si je le trouve en italien, je ne puis le traiter avec trop de respect; mais s'il s'avise de parler une autre langue que la sienne, je ne lui ferai point de grâce. Malheur à tous ses traducteurs! Malgré leurs efforts, malgré leur génie, ils sont et seront toujours trop au-dessous de l'original. Que tenez-vous là, monsieur le barbier? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre*. — Donnez l'Olive à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. — Que prononcez-vous sur *don Bélianis?* — Un plus amplement informé, en gardant prison chez vous jusqu'à ce qu'on l'ait abrégé des deux tiers. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à brasse-corps, et les jeta par la fenêtre. Un d'eux s'échappa de ses mains, et vint tomber auprès du barbier, qui le ramassa et lut: *Histoire du fameux Tiran Le Blanc*. Comment! s'écria le curé, Tiran Le Blanc est ici: donnez-le-moi, mon compère, c'est un trésor de gaieté. C'est là qu'on trouve le *chevalier don Kyrie eleison*, et les maximes commodes de la

demoiselle *Plaisirs de ma vie*, les jolis tours de la veuve *Reposée*, les amours de l'impératrice avec son jeune écuyer. Dans ce livre, au moins, les chevaliers mangent, dorment, vivent et meurent comme les autres hommes. Je n'en aurais pas moins envoyé l'auteur aux galères pour avoir écrit sérieusement et de bonne foi ce qui me fait rire dans son ouvrage ; mais gardez-le, maître Nicolas, et lisez-le quand vous voudrez vous divertir.

J'aperçois, continua-t-il, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici *la Diane* de Montémayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi; car, si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux : et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poëte; folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. C'est fort bien vu, reprit le curé; il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre

ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler *la Diane* de Montémayor ; et si l'auteur voulait bien en retrancher la magie et les grands vers, je lui laisserais l'honneur d'être le premier ouvrage de ce genre. Quant à ses continuateurs, livrez-les à madame la gouvernante, en conservant le seul Gil-Polo. Voici, lui dit le barbier, un roman intitulé : *Les dix livres de Fortune et d'Amour, par Antoine de Lofrase, poëte sarde.* Ah ! par les ordres que j'ai reçus, reprit le curé, je ne connais pas de livre plus amusant. Donnez-le moi, mon compère ; je vous jure que j'aurais vendu ma soutane pour l'acheter. — Et *le Pasteur d'Hibérie, les Nymphes de l'Hénarès, le Remède de la Jalousie?* — A madame la gouvernante ; et finissons, car il est tard. — Voilà *le Chansonnier de Maldonado*, et *le Trésor des poésies diverses.* — Plus ces trésors-là sont grands, et moins ils ont de valeur. Gardez-le, si vous voulez, pour le diminuer beaucoup. — Et *la Galatée de Michel de Cervantes ?* qu'en ferez-vous ? — Doucement, mon cher compère ! ne badinons pas, s'il vous plait. L'auteur est mon intime ami ; de plus il est bien malheureux. Son ouvrage n'est pas sans mérite ; il est vrai qu'il commence beaucoup d'histoires et qu'il n'en finit aucune. Il faut attendre, pour le

juger, la seconde partie qu'il a promise. J'espère qu'il se rendra digne de la miséricorde dont j'use envers lui. Mettez-le de côté, maître Nicolas; j'ai mes raisons. — Nous avons ici l'*Araucana de don Alonzo de Ercilla*, avec l'*Austriade de Juan Rufo*, et le *Monserrat de Christophe de Viruès*. — Ces trois ouvrages, dit le curé, sont ce que l'Espagne a de mieux en vers héroïques. Ce sont les seuls que nous puissions opposer aux poëmes des Italiens. Gardez-vous bien de les livrer à madame la gouvernante. Pour tout ce qui reste, je le lui abandonne, car je commence à être fatigué.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie du chevalier.

Dans ce moment don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête : A moi! à moi! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage; les courtisans remportent le prix du tournoi. Tout le monde se pressa d'accourir; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé aurait pardonné se trouvèrent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la

main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se tournant alors vers le curé : Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte que tout ce que nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix du tournoi qui, depuis trois soleils, ne s'est soutenu que par notre vaillance. Que voulez-vous, mon cher voisin ? répondit le curé ; il faut se soumettre : Dieu permettra peut-être que la chance tourne ; et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain. Ne pensons qu'à votre santé ; vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé. Blessé ? non, reprit don Quichotte ; à la vérité un peu moulu, parce que ce bâtard de Roland, furieux de ce que j'étais le seul qui lui disputais la victoire, m'a frappé long-temps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban, si dès que je serai debout il ne me le paye bien cher, malgré ses enchantemens. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. On lui servit à dîner ; il se rendormit aussitôt après.

La gouvernante profita de son sommeil pour brûler tous les volumes jetés dans la cour.

Le curé et le barbier, voulant couper jusqu'à la racine du mal, firent murer sur-le-champ la porte du cabinet des livres, en recommandant à la nièce de dire à son oncle, quand il les chercherait, qu'un enchanteur les avait enlevés. En effet, deux jours après, don Quichotte, parfaitement rétabli, n'eut rien de plus pressé que d'aller à sa bibliothèque. N'en retrouvant plus la porte, il la cherchait de tous ses yeux, allait et venait, tâtait, retâtait avec ses mains, et s'arrêtait toujours à l'endroit où jadis était cette porte. Enfin, après un long silence, il demanda à sa gouvernante de lui indiquer son cabinet de livres. Quel cabinet? répond-elle : il n'y a plus ni livres ni cabinet, le diable a tout emporté. Ce n'est pas le diable, interrompt la nièce; mais un enchanteur qui vint ici pendant votre absence, monté sur un grand dragon. Il entra dans la bibliothèque; j'ignore ce qu'il y fit. Au bout de quelques instans, il ressortit par le toit, laissant la maison pleine de fumée. Nous courûmes vite pour voir ce qu'il était venu faire, nous ne trouvâmes plus de cabinet. Je me rappelle seulement, et la gouvernante doit s'en souvenir aussi, que ce méchant vieillard nous dit, en s'en allant, qu'il avait voulu se venger du maître de la maison qu'il haïssait

mortellement; il ajouta qu'il s'appelait Mougnaton. Ce n'est pas Mougnaton, répondit don Quichotte, c'est Freston. Je le connais bien: c'est mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connaître qu'un chevalier qu'il protége serait un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut: cela ne l'avancera guère, il ne changera pas le destin. C'est bien sûr, mon oncle, reprit la nièce. Mais pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre? Vous connaissez le proverbe: Qui va chercher de la laine revient quelquefois tondu. Ah! ah! ma nièce, répliqua don Quichotte, vous savez de belles sentences. Mais apprenez qu'avant de tondre un homme comme moi, il y en aurait beaucoup de pelés. Retenez cela, je vous prie. Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quichotte parut tranquille pendant les quinze jours suivans, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupât d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquens entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier, il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie

errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputait quelquefois; le plus souvent il cédait, afin de ne pas se brouiller. Il ignorait que pendant ce temps don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien, si le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bon homme, il lui répétait toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfans et sa femme pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque, se pourvut de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et

ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte; il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière. Mais, faisant réflexion qu'il donnerait à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangemens faits, une belle nuit don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançait sur le maigre Rossinante, dans cette même plaine de Montiel, où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodaient pas autant qu'à sa première sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous

répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres : tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux : la plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province ; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement comme difficile ou extraordinaire ; dans le métier que nous faisons rien n'est plus simple et plus commun. Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Jeanne Guttières ma femme serait donc reine, et mes petits drôles infans ? — Qui en doute ? — Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme, et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravedis pour être reine : comtesse, je ne dis pas non ; encore nous y aurions

du mal. — Ne t'en inquiète pas, mon ami; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh! que votre seigneurie soit tranquille; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

CHAPITRE VIII.

Comment don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.

Dans ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géans terribles? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels géans? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde; ce sont des moulins à vent; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu

n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géans, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géans, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. Oh! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. Il dit, embrasse son écu; et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. Eh! Dieu me soit en aide, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix! paix! répondit le héros; c'est

dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géans en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille! répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée. Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'*Assommeur*. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits, que jamais personne ne pourra les croire. Ainsi soit-il! répondit Sancho: mais redressez-vous un peu, car vous allez

tout de côté. — Je t'avoue que je me ressens de ma chute ; et, si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errans de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert. — Diable ! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dîner. Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac, et, trouvant dans ce moment que rien n'était si agréable que de chercher les aventures, sans songer aux promesses de son maître, il allait cheminant derrière lui, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et les déserts, n'employaient le temps du sommeil qu'à s'occuper

de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin; et les rayons du soleil levant qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé, si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légère que la veille. Notre héros, qui ne voulait vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeûner. Tous deux se mirent en route, et, après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner. Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. Lorsque ce sont des chevaliers, il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en aucune manière. Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique, ennemi du bruit, des querelles. Cependant,

si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame; mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit : Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela.

Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines, et une dame qui voyage. Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins : Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtiment de votre audace. Les moines surpris arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées...... On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connais trop, canaille maudite. Il court aussitôt la lance baissée contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il

peut et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. Pardieu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portière : Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble : ce bras vient de vous délivrer, et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et

l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais, voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route, et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays : Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser le carrosse, moi te tuer comme suis Biscayen. Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace. Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable : toi mentir; tire ton l'épée.

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen qui le vit venir aurait voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage : mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il

put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, jurait de tuer quiconque ne le laisserait pas faire; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur avait fait signe au cocher de s'éloigner, regardait de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible : Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. Prononcer ces mots, lever son épée et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'était pas dressée à ces gentillesses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçait. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurèrent glacés d'effroi; et la dame, au milieu de ses femmes, faisait des vœux à tous les saints d'Espagne pour le salut de son écuyer.

Ce qu'il y a de triste, c'est que l'auteur de

cette histoire interrompt la suite de ce terrible combat pour nous dire qu'ici finissent tous les manuscrits qu'il a pu rassembler sur don Quichotte. Il est vrai que le second auteur, regardant comme impossible que parmi les beaux esprits de la Manche il ne s'en fût point trouvé qui eût recueilli les autres actions de notre héros, fit de nouvelles recherches, qui heureusement réussirent, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IX.

Où se termine le combat entre le vaillant Biscayen et l'intrépide chevalier de la Manche.

J'AI raconté comment l'auteur de cette intéressante histoire avait été contraint, faute de mémoires, de laisser notre chevalier aux prises avec le Biscayen. Cette interruption, presque au commencement de l'ouvrage, me causa un vrai chagrin. Je ne pouvais me consoler de ce qu'un héros aussi recommandable que don Quichotte avait manqué d'historiens, tandis qu'une foule d'autres chevaliers, dont personne ne se soucie, en ont trouvé souvent deux ou trois, qui ne nous font pas même grâce de leurs plus petites sottises. Je calculais, d'après

quelques livres très modernes formant la bibliothèque de don Quichotte, que le temps où il avait vécu ne devait pas être éloigné du nôtre ; et je conservais un reste d'espoir de retrouver, dans la Manche, au moins des traditions certaines sur un héros dont la vie fut consacrée au sublime emploi de défendre l'honneur des belles, de ces belles qui, toujours sages, couraient les champs sur leurs palefrois, et mouraient à quatre-vingts ans tout aussi vierges que leurs mères. Je me disais que la seule reconnaissance devait avoir conservé la mémoire de don Quichotte; et j'ajoute que l'univers m'en doit un peu pour avoir découvert la suite de son admirable histoire par le plus heureux des hasards.

Je passais dans la rue des Merciers, à Tolède, quand je vis un petit garçon portant un paquet de paperasses à vendre chez un marchand de soie. J'ai toujours été fort curieux de tout ce qui est écrit ; j'arrêtai le petit garçon; je reconnus sur ces vieux papiers des caractères arabes que je ne comprenais point. Un Maure parut à l'instant; je le priai de m'expliquer ce que c'était que ces cahiers. Le Maure y jeta les yeux et se mit à rire. Je lui demandai de quoi il riait. C'est que l'auteur, me répondit-il, s'est cru obligé de mettre une

note pour nous apprendre que la fameuse Dulcinée du Toboso était principalement renommée par la manière dont elle faisait le petit salé. Je tressaillis au nom de Dulcinée, et je suppliai le Maure de me dire quel titre portaient les cahiers. Il lut aussitôt : *Histoire de don Quichotte de la Manche, par l'Arabe Cid Hamet Benengeli.* Maître à peine de ma joie, j'achetai du petit garçon tous ces vieux papiers ; j'emmenai le Maure avec moi, et, moyennant deux arrobes de raisins secs et deux mesures de froment, que je lui donnai pour salaire, il me traduisit littéralement ces manuscrits si précieux.

Sur l'une des premières pages on voyait représentés don Quichotte et le Biscayen, s'attaquant l'épée haute, l'un couvert de son bouclier, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen était si parfaitement dessinée, qu'on la reconnaissait tout de suite pour une mule de louage. Rossinante n'était pas moins bien ; son cou roide et long, sa tranchante épine, son ventre vide et ses flancs creux, faisaient deviner son nom. Sancho Pança s'y trouvait aussi, tenant son âne par le licou. Il était gros, court, ramassé, les jambes un peu cagneuses. Ces portraits me firent plaisir. Ils diminuèrent la juste défiance que m'inspirait

un manuscrit arabe. Personne n'ignore que les écrivains de cette nation ne se dépouillent jamais de leurs préjugés, de leur haine, et ne savent pas que l'histoire, cette rivale du temps, doit être à la fois le témoin sévère du passé, l'interprète du présent, le flambeau de l'avenir. Quoi qu'il en soit, on peut être sûr qu'un auteur maure aura plutôt affaibli qu'exagéré les exploits d'un Espagnol. Aussi je préviens mes lecteurs que c'est au seul Benengeli qu'ils doivent reprocher les défauts qu'ils trouveront dans cet ouvrage. On aurait grand tort de s'en prendre à moi. Je suis obligé de le suivre, et de m'en rapporter en tout à cet auteur mécréant, qui poursuit ainsi son récit.

Les deux vaillans champions, levant à la fois leurs redoutables glaives, semblaient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Sans cela, ce coup finissait et le combat et les aventures de notre héros; mais la fortune, qui le réservait pour de plus grandes entreprises, fit que le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque, et la moitié de l'oreille. O Dieu puissant, qui

pourrait exprimer la colère de don Quichotte! Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber comme une montagne sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre, s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule, effrayée, se met à courir, saute, rue, et jette son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, lève son épée, et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen était si étourdi, qu'il ne pouvait pas répondre. Notre héros, dans sa fureur, ne l'aurait pas épargné; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fière : Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition; c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen; et don Quichotte content laissa la vie au vaincu.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre don Quichotte et son écuyer.

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, était resté témoin du combat, en priant Dieu pour don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse : Mon bon maître, lui dit-il, si votre seigneurie avait pour agréable de me faire présent de l'île que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de manière à vous rendre satisfait. Mon pauvre ami, répondit don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'îles, ce sont de simples rencontres où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience ; une autre occasion te vaudra le gouvernement. Sancho le remercia, lui baisa la main ; et, après l'avoir aidé à remonter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. Écou-

tez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il serait prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu; si la sainte Hermandad en a connaissance, elle commencera par nous conduire en prison. Une fois là, Dieu sait quand on en sort. Eh! où as-tu vu, reprend don Quichotte, où as-tu jamais lu qu'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le Tartare? — Monsieur, je ne connais pas le Tartare, mais je connais la prison, et je sais que la sainte Hermandad y envoie ceux qui se battent en duel. — Ne crains rien, ami, ne crains rien; si l'Hermandad m'attaquait, c'est moi qui la ferais captive. Mais réponds sans flatterie, as-tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense, plus adroit en parant les coups, plus vigoureux en les frappant? — Ma foi, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parce que je ne sais ni lire ni écrire; mais je gagerais bien que jamais je n'ai servi un maître aussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mène pas où je disais. Pour le présent, votre seigneurie devrait panser son

oreille, d'où il sort beaucoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. — Ah! mon ami, si j'avais songé à faire une petite fiole du baume de Fier-à-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remède. — Qu'est-ce que cette drogue-là? — C'est un baume dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l'aurai fait, Sancho, et que je t'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble; après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme de reinette. — Si cela est, monsieur, je renonce dès ce moment au gouvernement de l'île, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de le vendre trois ou quatre réaux l'once, et cela me suffira pour passer ma vie honorablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. — Avec moins de trois réaux on en a plus de six pintes. — Et, mardi! qu'at-

tendez-vous donc? enseignez-moi cette recette. — Va, mon ami, ce secret n'est rien; je t'en apprendrai bien d'autres. A présent panse mon oreille, je t'avoue qu'elle me fait mal.

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie; mais quand don Quichotte aperçut que son casque était brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. O créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, de ne m'approcher de ma femme, d'observer encore beaucoup d'autres choses dont je ne me souviens point, mais qu'observa le marquis de Mantoue dans une occasion semblable, jusqu'à ce que je me sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que, si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. Ce que tu dis là, reprit don Quichotte, est raisonnable; j'annule le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance; mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur; vous

pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes long-temps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des muletiers et des charretiers, resterez-vous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue? — Qu'oses-tu dire? Je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en a paru au siége d'Albraque. — Je ne m'y oppose point, et Dieu veuille que cette fois-ci nous puissions attraper cette île qui me fait tant soupirer! — Tu l'auras, n'en doute point. D'ailleurs, si elle te manquait, n'avons-nous pas le royaume de Danemarck, ou celui de Sobradise, qui se trouvent là tout portés, et qui te conviendront encore mieux, puisqu'ils sont en terre ferme?

Mais, ajouta-t-il, laissons cela, et dis-moi si tu n'aurais point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château pour y passer la nuit, et faire mon baume; car, pardieu! je souffre beaucoup de mon oreille. — J'ai bien là un peu de pain, avec un ognon et du fromage. Je n'ose guère présenter cela à un chevalier de votre importance. — Tu me connais mal, ami. Si tu avais lu comme moi toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas

d'être nombreuses, tu saurais que mes braves confrères ne se mettaient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps ils vivaient de l'air; et comme ils étaient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur était nécessaire à la longue, nous pouvons croire que dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouraient, sans y trouver sans doute de cuisinier, leurs repas étaient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. Suivons, suivons leur exemple, et ne cherchons pas à rien innover. — Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les règles de la chevalerie; c'est-à-dire, de fruits secs pour vous, et pour moi qui ne suis qu'un écuyer, de quelque chose de plus nourrissant. — Je ne t'ai pas dit, Sancho, que nous ne devions manger que des fruits secs, mais qu'il était vraisemblable que c'était la nourriture ordinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connais. — Ah! tant mieux, monsieur, je suis bien aise que vous connaissiez ces herbes-là; car m'est avis que quelque jour nous en aurons sûrement besoin.

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dînaient ensemble. Le désir de trouver un gîte avant la nuit leur fit abréger leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil

déjà couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers qu'ils découvrirent près de là. Sancho ne se consolait point de ne pas coucher dans un bon village : don Quichotte, au contraire, était charmé de passer la nuit à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que cette manière de dormir confirmait d'autant mieux sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

Don Quichotte chez les chevriers.

Notre héros fut bien reçu par les habitans des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son âne, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisaient dans une marmite. Il les regardait avec complaisance, et attendait impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Cette rustique table étant dressée, ces bonnes gens, au nombre de six, invitèrent amicalement leurs hôtes à s'asseoir au milieu d'eux. Ils traitèrent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouvèrent rien de mieux, pour lui

donner un siége distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. Sancho se tenait debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi : Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie renferme d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. La chevalerie est comme l'amour, elle est mère de l'égalité. Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie; mais pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime mieux manger debout, en tête à tête avec moi, qu'assis auprès d'un empereur; et, s'il faut parler franchement, je préfèrerais encore un morceau de pain avec un ognon, dans un petit coin, libre et seul, à tous les bons dindes rôtis de ces grandes tables où il faut prendre garde à mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la bouche, à ne point tousser ou éternuer quand il vous en prend fantaisie. Je n'aime point la gêne, monsieur; ainsi je vous prie de vouloir bien me troquer ces beaux honneurs contre d'autres choses de plus de profit. Viens toujours t'asseoir, reprit don Quichotte; Dieu élève ceux qui s'humi-

lient. Alors le prenant par le bras, il le plaça près de lui.

Les chevriers, qui n'entendaient rien à ce discours, les écoutaient en silence, mangeant et regardant leurs hôtes qui soupaient de bon appétit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par une moitié de fromage aussi dur que du ciment, et par des glands du pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vide, faisait sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restait qu'une à la fin du souper. Don Quichotte, n'ayant plus faim, prit une poignée de glands; et les considérant dans sa main ouverte:

Heureux siècle, s'écria-t-il, âge fortuné que nos pères avaient nommé l'âge d'or, non que cet or, divinité de notre siècle de fer, fût plus commun que de nos jours, mais parce que les funestes mots du *tien* et du *mien* étaient ignorés! dans ce saint temps d'innocence, tous les mortels naissaient avec un droit égal à tous les biens de la terre; ils n'avaient besoin, pour soutenir leur vie, que de cueillir les fruits savoureux que les chênes leur prodiguaient. Les fontaines claires, les ruisseaux limpides, roulant à leurs pieds des flots de cristal, venaient leur offrir des eaux bienfaisantes. Les labo-

rieuses abeilles, établissant leur république dans le creux des rochers, des arbres, leur abandonnaient libéralement le miel délicieux qu'elles tiraient des fleurs. Le robuste liége se dépouillait de lui-même de son écorce légère, pour que l'homme pût en couvrir le simple asile qu'il s'était formé contre l'inclémence des airs. La paix, l'amitié, gouvernaient le monde. L'avide et ingrat laboureur n'osait pas d'un fer acéré déchirer le sein de la terre, qui, sans attendre ses souhaits, lui présentait en abondance tout ce qui pouvait satisfaire et ses besoins et ses plaisirs. Alors les bergères naïves, sans autre habit que le simple voile dont la pudeur les couvrit toujours, allaient parcourant les campagnes, belles de leurs seuls attraits, ne connaissaient d'autres ornemens qu'une guirlande de lierre, et plus touchantes avec leurs cheveux tombant en tresses sur leurs épaules que celles que l'on voit parées de la fine pourpre de Tyr, ou des trésors qu'une oisive industrie invente et varie sans cesse. Alors l'amour, le pur amour, n'était que l'expression sincère de ce que sentaient les âmes; la bouche n'exagérait point ce qu'un tendre cœur lui dictait. Nul ne pouvait vouloir tromper, le mensonge était inconnu. La justice, tant outragée de nos jours par la faveur ou

l'intérêt, n'avait pas besoin de son glaive, et sa balance était tenue par l'équité naturelle. La jeune vierge solitaire n'avait point à craindre de ravisseur; elle ne devenait la conquête que de l'amant qu'elle avait choisi. Mais à présent, partout attaquée, toujours entourée des piéges du vice, l'innocence n'a plus d'asile. Le crime marche la tête levée, et règne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chevalerie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes frères, et je vous prie de recevoir mes sincères remercîmens de la bonne réception que vous m'avez faite.

C'était une poignée de glands qui avait rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avait valu aux chevriers cette longue et belle harangue. Ils l'écoutèrent avec une espèce d'admiration. Sancho écoutait aussi, tout en mangeant des glands, et visitant l'outre de vin qu'on avait pendue à un liége. Lorsque don Quichotte eut fini, un des chevriers lui dit : Seigneur, comme notre intention est de vous offrir ce que nous avons de mieux, nous vous prions d'entendre chanter un de nos jeunes camarades qui a fait toutes ses études,

a beaucoup d'esprit, joue du violon, et, pardessus cela, est fort amoureux. Il ne tardera pas à venir. Le chevrier parlait encore lorsqu'on entendit le son du violon, et l'on vit paraître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à peu près. Antoine, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talens que nous te connaissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficier a composée sur tes amours. Je le veux bien, répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de chêne, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter ces paroles:

Enfin ton âme s'est trahie,
L'amour éclate en tes rigueurs;
Tes dédains, aimable Eulalie,
Deviennent pour moi des faveurs.

Lorsque je parais à ta vue,
Par toi le silence est gardé:
Tu fuis bientôt; peine perdue!
En partant tu m'as regardé.

Quand les bergères vont te dire
Les tendres vers que j'ai chantés,
Tu ne réponds rien; c'est m'instruire
Que tu les as bien écoutés.

Tu trouves toujours des excuses
Pour ne pas danser avec moi :
Je suis le seul que tu refuses ;
Je serais donc choisi par toi.

Ah ! crois-moi, charmante Eulalie,
Ne perdons point ainsi nos jours ;
Songe bien que toute la vie
Est trop courte pour les amours.

Le chevrier finit sa romance, et don Quichotte en demandait une autre ; mais Sancho, qui avait plus d'envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. Je t'entends, reprit don Quichotte, tes fréquentes visites à l'outre de vin t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. Ah ! Dieu soit béni ! répondit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. J'en conviens, ajouta le héros : mais va dormir, si tu veux ; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. Un des chevriers voulut voir la blessure ; il assura don Quichotte qu'avec le remède qu'il allait lui donner il serait promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de roma-

rin, dont il fit, avec du sel, une espèce de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.

CHAPITRE XII.

Histoire de Marcelle.

DANS ce moment arriva du village un jeune chevrier qui dit en entrant : Mes amis, savez-vous la nouvelle ? Comment veux-tu que nous la sachions ? lui répondit l'un d'entre eux. — Le pauvre Chrysostôme est mort ; et l'on dit que c'est d'amour pour cette terrible Marcelle, la fille de Guillaume le riche. — Pour Marcelle ? — Pour elle-même. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Chrysostôme, dans son testament, demande à être enterré au milieu de la campagne, comme un Maure, et veut que ce soit auprès de la fontaine du Liége, parce que c'est là qu'il a vu Marcelle pour la première fois. Nos ecclésiastiques s'y opposent ; ils disent que cela ressemble trop aux païens. Mais Ambroise, le grand ami du défunt, entend que tout s'exécute suivant la volonté de Chrysostôme. Cela fait beaucoup de bruit au village. On croit pourtant qu'à la fin Ambroise l'emportera, et que demain l'enterrement aura lieu

avec une grande pompe. Je pense que ce sera beau à voir, et je n'y manquerai point, si je puis. — Nous irons tous avec toi, et nous tirerons au sort à qui gardera nos chèvres. Je les garderai, Pierre, dit alors un autre chevrier : ne m'en remercie pas trop, parce que j'ai une épine dans le pied qui m'empêche de marcher. Monsieur Pierre, interrompit don Quichotte, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que ce Chrysostôme et cette Marcelle.

Monsieur le chevalier, répondit Pierre, le pauvre défunt était un riche gentilhomme de ce pays, qui, après avoir fini ses études à Salamanque, revint demeurer dans notre village. Il était regardé comme fort habile, et savait surtout admirablement bien tout se qui se passe là-haut dans le ciel entre le soleil et la lune, dont il nous annonçait à point nommé les éclises. Il faut dire éclipses, reprit don Quichotte. — A la bonne heure, monsieur! Il nous prédisait aussi quand l'année devait être abondante ou estérile. — Dites donc stérile, vous mettez un *e* de trop. — Oh! si vous me chicanez pour si peu de chose, nous n'en finirons jamais. Je vous dis donc que ce jeune gentilhomme était fort aimé, fort considéré dans le village, parce qu'il avait tant d'esprit, que c'était lui qui faisait nos cantiques pour Noël,

ainsi que les dialogues de nos petits garçons à la fête-dieu; tout le monde les admirait. Or il arriva que, peu de temps après son retour de Salamanque, nous le vîmes tout d'un coup paraître habillé en berger, avec la pelisse de peau de chèvre, conduisant un beau troupeau. Un de ses compagnons d'études, son grand ami, nommé Ambroise, avait de même quitté la robe d'écolier pour l'habit de berger, et suivait Chrysostôme dans la campagne. D'abord cela nous étonna d'autant plus, que son père venait de mourir, et lui avait laissé beaucoup de bien : et Chrysostôme le méritait, car il était charitable, doux, libéral, compatissant; tout cela se voyait sur son bon visage. On sut bien qu'il ne s'était fait berger que parce qu'il était amoureux de la belle Marcelle, qu'il voulait suivre dans ces montagnes. Cette Marcelle, dont peut-être vous ne trouveriez pas la pareille en cent ans, mérite que je vous parle d'elle plus au long.

Vous saurez donc, mon cher monsieur, qu'il y avait chez nous un laboureur appelé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostôme. Ce laboureur eut une fille dont la mère mourut en couches. Cette pauvre mère était bien la plus brave femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec son visage

rond, qui ressemblait à la lune, et des yeux brillans comme deux soleils : avec cela, bonne pour les pauvres, allant les chercher quand ils ne venaient pas, et leur donnant tout ce qu'elle avait. Si celle-là n'est pas en paradis, je ne sais pas où nous irons. Son mari, Guillaume, eut tant de chagrin d'avoir perdu cette excellente femme, qu'il en mourut bientôt après, laissant sa fille Marcelle héritière de ses gros biens, sous la tutelle d'un oncle ecclésiastique et bénéficier dans notre endroit. La petite Marcelle grandit, et devint si belle, si belle, que l'on jugea dès-lors qu'elle surpasserait la beauté de sa mère. C'est ce qui arriva quand elle eut quinze ans. Personne ne pouvait la voir sans l'admirer; et presque tous les jeunes garçons devenaient fous d'amour pour elle. Son oncle l'élevait avec beaucoup de soin, et la tenait renfermée; mais sa beauté fit tant de bruit, que les meilleurs partis de nos environs, attirés par cette beauté aussi-bien que par la dot, vinrent tous en foule prier, solliciter, presser le vieux oncle. Celui-ci ne demandait pas mieux que de marier sa nièce ; mais il voulait que ce ne fût que de son consentement. C'était un saint homme que cet ecclésiastique, qui ne cherchait point à profiter de la fortune de Marcelle. Tout le village

lui rendait cette justice; et soyez sûr que chez nous, quand un prêtre fait dire du bien de lui à ses paroissiens, c'est qu'il mérite qu'on en dise.

Vous avez raison, interrompit don Quichotte. Continuez votre histoire, que vous contez à merveille, et qui me paraît excellente. — Monsieur, c'est vous qui êtes bon.

L'oncle proposait à sa nièce tous les marieurs qui se présentaient, en la priant de choisir; mais elle répondait toujours que le mariage ne la tentait pas, qu'elle était encore bien jeune, et d'autres raisons assez raisonnables. Le bon prêtre, sans la tourmenter, attendait que le goût lui vînt de prendre un mari à sa fantaisie; parce qu'il disait souvent, et c'était bien dit, que les pères ne doivent jamais forcer les enfans, que cela cause ensuite tout plein de malheurs. Le temps se passait dans ces pourparlers, quand voilà que tout d'un coup, au moment que nous nous y attendions le moins, cette mignarde Marcelle se fait bergère; et, sans écouter son oncle qui la détournait de sa résolution, elle se met à garder son propre troupeau avec les filles du village. Vous vous imaginez bien qu'aussitôt que cette beauté-là fut au grand air, toute la bande des amoureux, riches, pauvres, fer-

miers, gentilshommes, se mit à courir après. Nous eûmes ici une armée de nouveaux bergers. Le pauvre Chrysostôme fut du nombre, car il adorait Marcelle; il en perdait le boire et le manger. Il ne faut pas croire au moins que Marcelle, pour avoir choisi cette manière de vivre si libre, ait jamais donné la moindre prise aux mauvaises langues. Au contraire, de tous ces amoureux qui la suivent avec des intentions bien honnêtes, puisqu'ils n'ont en vue que le mariage, il n'y en a pas un qui puisse se vanter qu'elle lui ait seulement donné la plus petite espérance. Elle ne les fuit point du tout, elle cause fort bien avec eux, leur fait même politesse quand l'occasion s'en présente; mais si l'on s'avise de lui dire un petit mot qui ait rapport à cela, oh! bon soir! je vous réponds qu'on n'y revient pas deux fois.

De cette manière, monsieur le chevalier, je vous dirai que cette fille, chez nous, est comme une espèce de peste, parce que sa beauté tourne la tête à tous ceux qui la regardent; ensuite sa sévérité les réduit au désespoir, et les rend encore plus fous. Si vous demeuriez quelque temps ici, vous n'entendriez dans ces montagnes que des plaintes, que des reproches de ces pauvres amoureux. Il n'y a pas un de nos arbres où l'on ne voie écrit le nom de

Marcelle. On ne peut faire quatre pas sans trouver ici un berger qui pleure; là, un autre qui chante; plus loin, celui-ci passe la nuit sur un rocher, pour dire aux étoiles que Marcelle ne l'aime point; celui-là reste à l'ardeur du soleil, pour se plaindre d'elle tant que la journée dure; et Marcelle, pendant ce temps, rit et se moque de tous. Nous attendons avec impatience de voir par où finira cette fierté, et quel sera l'heureux mari qui doit mettre à la raison cette beauté si terrible. En attendant, elle a fait mourir ce malheureux Chrysostôme. Je vous exhorte, monsieur le chevalier, à vous trouver demain à son enterrement, où sûrement il y aura foule, car le défunt avait beaucoup d'amis.

Don Quichotte assura le pâtre qu'il n'aurait garde d'y manquer, et le remercia du plaisir que lui avait fait son histoire. Sancho, qui depuis long-temps donnait au diable le chevrier, et Marcelle, et Chrysostôme, engagea son maître à s'aller coucher. Notre héros se retira dans la cabane de Pierre, où il passa la nuit à soupirer pour Dulcinée, afin d'imiter les amans de Marcelle. L'écuyer s'arrangea sur de la paille entre son âne et Rosinante, et dormit, non comme un amoureux, mais comme un homme très fatigué.



CHAPITRE XIII.

Comment don Quichotte se rendit aux funérailles de Chrysostôme.

L'Aurore commençait à peine à éclairer l'orient, que les chevriers, déjà debout, vinrent demander au chevalier s'il persistait dans son dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostôme. Don Quichotte se leva, donna l'ordre à Sancho de seller Rossinante, et, de compagnie avec les chevriers, se mit aussitôt en chemin.

Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils rencontrèrent six bergers couverts de pelisses noires, couronnés de laurier-rose et de cyprès, portant à la main des bâtons de houx. Avec eux venaient deux gentilshommes bien montés, suivis de trois valets à pied. Les deux troupes, en se joignant, se saluèrent avec politesse; et, se disant qu'elles allaient au même lieu, elles marchèrent ensemble.

Un des deux gentilshommes à cheval, après avoir lié la conversation avec don Quichotte sur la mort funeste de Chrysostôme, et sur l'étrange caractère de la bergère Marcelle, prit la liberté de demander à notre héros pour-

quoi, dans la profonde paix dont on jouissait en Espagne, il allait armé de la sorte. Ma profession m'y oblige, lui répondit don Quichotte, le repos et la mollesse ne conviennent qu'aux habitans efféminés de la cour : mais les travaux, les veilles, les armes, sont l'apanage de ces guerriers si renommés dans le monde sous le nom de chevaliers errans ; j'ai l'honneur d'en faire partie, quoique sans doute le moins grand de tous.

Le gentilhomme, qui s'appelait Vivalde, et qui avait de l'esprit, fut un peu surpris de cette réponse ; et voulant connaître davantage cet homme au moins extraordinaire, il le pria de lui dire ce qu'il entendait par des chevaliers errans. Je m'étonne, reprit don Quichotte, que votre seigneurie ne connaisse pas l'histoire de la Grande-Bretagne, et de ce fameux roi Artus qui vit encore enchanté sous la figure d'un corbeau : tradition si révérée, qu'aucun Anglais, depuis ce temps, n'a jamais osé tuer de corbeau. Sous ce grand roi fut institué l'ordre des chevaliers de la table ronde. Alors vivaient la reine Genièvre, son amant Lancelot du Lac, et cette bonne dame Quintagnone, la respectable médiatrice de leurs touchantes amours. Depuis cette époque, les grandes actions des Amadis, des Florismarte,

des Tiran-le-Blanc, de beaucoup d'autres guerriers illustres, ont propagé, soutenu cet ordre si beau jusqu'à nos jours, où, comme vous le savez, nous avons tous presque vu et connu l'invincible don Bélianis. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, dont j'ai l'honneur de vous répéter que je fais profession, quoique assurément très inférieur aux héros que j'ai nommés, mais tâchant du moins de les imiter en parcourant les déserts, et cherchant les aventures.

Vivalde, après ce discours, devina ce qu'était don Quichotte. Comme ils avaient encore du chemin à faire, il voulut s'en amuser; et affectant beaucoup de sérieux : Seigneur chevalier, dit-il, vous avez choisi, ce me semble, la plus dure des professions; celle des chartreux n'est pas si austère. Elle peut être aussi austère, répond le héros; mais aussi utile, non : car les religieux, tranquilles dans le sein de l'abondance, n'ont qu'à prier Dieu pour le bonheur des hommes; or c'est nous qui donnons ce bonheur, c'est nous qui faisons ce que les religieux demandent; et ce n'est pas dans une cellule, à l'abri des injures du temps, que nous acquittons nos devoirs; c'est en plein air, au soleil d'été, aux frimas d'hiver, à coups de lance et d'épée. Nous

sommes le bras de Dieu sur la terre, les ministres de sa justice. Cette mission, moins sainte peut-être, mais plus difficile, plus rude que la vie contemplative, ne peut se remplir qu'à force de travaux, de peines, de sueurs, de sang. Si quelques-uns de nous ont fini par être empereurs, croyez, monsieur, soyez sûr qu'il leur en a coûté cher ; et que, sans les sages enchanteurs qui les ont aidés, ils auraient peut-être trouvé quelque mécompte dans leurs espérances.

Je suis de votre avis, reprit Vivalde : mais il me semble avoir ouï dire une chose qui me fait de la peine ; c'est que ce n'est point du tout par amour de la vertu, par un véritable désir de plaire à Dieu en servant les hommes, que les chevaliers errans se livrent à de si grands travaux : c'est uniquement pour se rendre plus agréables à une certaine dame à laquelle ils rapportent tout, dont ils ont toujours le nom à la bouche, qu'ils invoquent dans les combats, comme si c'était leur divinité. Je vous avoue qu'à mes yeux un but aussi peu chrétien diminue beaucoup leur mérite. Monsieur, répondit don Quichotte, c'est une coutume si ancienne, si révérée parmi nous, qu'elle ne peut se changer. Il est reçu, il est consacré par une infinité d'exemples,

que tout chevalier, au moment d'entreprendre une grande aventure, élève tendrement ses yeux vers celle qui règne sur ses pensées. Il est même obligé, quoique certain de n'en être pas entendu, de lui adresser entre ses dents quelques paroles de tendresse, de soumission, de confiance. Cela n'empêche pas, monsieur, que l'amour de la vertu ne soit le mobile de ses actions. Mais il se soumet à l'usage; il sait que le ciel serait plutôt sans étoiles qu'un chevalier errant sans dame, que l'amour est notre essence, que c'est lui qui constitue un vrai chevalier; et, si vous en avez connu qui ne fussent point amoureux, je les tiens pour non légitimes, pour des usurpateurs de la chevalerie, dans laquelle ils se sont glissés par surprise, par supercherie, comme des filous ou des larrons.

Ne vous fâchez pas, dit Vivalde; et daignez vous rappeler que don Galaor, frère d'Amadis, n'eut jamais de dame connue. Il me semble pourtant que sa gloire n'en a pas été ternie. Une hirondelle ne fait pas le printemps, interrompt notre héros; d'ailleurs, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, je sais de très-bonne part que ce Galaor, qui se permettait à la vérité de faire sa cour à beaucoup de belles, aimait au fond une certaine dame à laquelle il

se recommandait, sans que cela fît du bruit. — Puisqu'il est ainsi, je ne doute point qu'un chevalier tel que vous ne soit esclave de l'amour. J'ose supplier votre seigneurie, à moins qu'elle ne se pique d'être aussi discrète que don Galaor, de nous apprendre le nom, de nous dépeindre les charmes de cette heureuse beauté qui doit désirer sans doute que l'univers soit informé de son pouvoir sur votre cœur.

Don Quichotte alors fit un grand soupir : Hélas! reprit-il, j'ignore si cette douce ennemie approuve ou non que je publie l'honneur de vivre dans ses fers. Tout ce que je puis répondre aux questions polies que vous me faites, c'est qu'elle se nomme Dulcinée, et qu'elle est du Toboso; quant à sa qualité, monsieur, elle doit être au moins princesse, puisqu'elle est reine de mes destinées. Ses attraits sont au-dessus de tout ce que l'imagination des poëtes peut inventer de plus parfait. L'or fin compose ses cheveux; son front ressemble aux champs élysées; ses sourcils sont deux arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses lèvres du corail, ses dents des perles; son cou fait honte à l'albâtre, son sein au marbre, ses mains à l'ivoire, son teint à la neige; et tout ce qu'on ne voit pas,

monsieur, autant que je le présume, ne peut trouver d'objets de comparaison. Je voudrais savoir, répliqua Vivalde, à quelle puissante famille elle appartient. — Monsieur, je ne vous dirai point qu'elle descend des Curtius, des Scipions, des Caïus de Rome antique, ni des Colonnes, des Ursins de Rome moderne : elle ne vient pas non plus des Moncades, des La Cerda, des Manriques, des Mendoze, ou des Gusman de notre Espagne; non plus que des Ménézès ou des Gastro de Portugal : elle est d'une maison du Toboso de la Manche, maison nouvelle peut-être, mais qui n'en sera pas moins la tige des familles les plus illustres : et point de réflexion, s'il vous plait, si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au-dessous des armes du fameux Roland : *Pour y toucher il faut combattre.*

Les chevriers écoutaient cet entretien avec une grande attention, et commençaient à soupçonner que don Quichotte n'était pas très sage. Le seul Sancho, qui croyait aveuglément tout ce que disait son maître, qu'il connaissait depuis l'enfance pour le plus honnête homme du monde, ne pouvait comprendre qu'étant si voisin du Toboso, il n'eût jamais entendu parler de cette belle princesse Dulcinée. Il suivait la troupe en réfléchissant

à cette singularité, lorsqu'on vit descendre entre deux montagnes une vingtaine de bergers couverts de pelisses noires et couronnés de cyprès. Six d'entre eux portaient un cercueil. Voilà, dit un des chevriers, le corps du pauvre Chrysostôme. Alors on se hâta d'arriver, en même temps que le convoi, près d'une fosse que quatre bergers creusaient au pied d'un rocher.

CHAPITRE XIV.

Fin de l'histoire de Marcelle.

Les deux troupes s'étant saluées, don Quichotte et ceux qui venaient avec lui considérèrent le cercueil, où l'on voyait un jeune homme d'environ trente ans, en habit de berger, et presque couvert de fleurs. La mort ne l'avait point défiguré; son visage était encore beau. Autour de lui, dans sa bière, étaient des livres et des manuscrits. Ceux qui creusaient la fosse, comme ceux qui le contemplaient, observaient un profond silence, qui fut enfin rompu par un des pasteurs : Ambroise, dit-il, vous qui désirez qu'on exécute ponctuellement les dernières volontés de Chrysostôme, regardez bien si c'est là le lieu qu'il indique dans

son testament. Oui, répondit tristement Ambroise, c'est ici que mon malheureux ami m'a raconté souvent son funeste amour; c'est ici que, pour la première fois, il aperçut cette barbare Marcelle, qu'il osa lui faire l'aveu d'un sentiment aussi pur que tendre; et c'est ici que la cruelle, par ses dédains, par ses mépris, le réduisit à un désespoir qui bientôt lui ôta la vie. L'infortuné Chrysostôme a désiré que sa tombe fût là. Messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers don Quichotte et les autres, ce corps, que vous ne pouvez regarder sans être émus de compassion, renfermait une des plus belles âmes que le ciel ait jamais formées. C'est tout ce qui reste de ce Chrysostôme si vanté pour son esprit, si aimé pour sa douceur, le modèle des vrais amis, l'exemple des cœurs bienfaisans, magnifique sans vanité, sage sans affectation, possédant toutes les vertus, qu'il rendait plus aimables par sa gaieté. Il aima, il fut haï; l'infortuné soupira pour une insensible; il ne put attendrir un cœur de pierre dont il avait fait dépendre toute sa félicité. La mort, la douloureuse mort, au milieu de ses plus beaux jours, fut sa seule récompense; et cette mort fut l'ouvrage de la bergère qu'il avait tant célébrée, de celle qui, dans les vers de mon ami, serait sûre de vivre à jamais, si je

n'avais reçu l'ordre exprès d'ensevelir dans sa tombe ces monumens de son amour.

Vous ne serez pas assez cruel, dit Vivalde, pour obéir à cet ordre. Par piété pour votre ami, vous devez conserver ses ouvrages ; ils ajouteront à sa gloire. Nous savons l'histoire de ses amours ; elle nous a vivement touchés ; et nous nous sommes détournés de notre route pour assister aux funérailles de celui que nous plaignons. Nos regrets nous rendent dignes de connaître les vers que faisait Chrysostôme ; et je vous demande la permission d'en sauver au moins quelques-uns.

Alors, sans attendre de réponse, Vivalde étendit la main, et saisit le premier papier. Gardez celui-là, dit Ambroise ; mais laissez-moi, pour les autres, accomplir la volonté de Chrysostôme. Tout le monde fut impatient de connaître le papier que tenait Vivalde ; il ne se fit pas presser, et lut à haute voix ces stances :

Heureux qui voit chaque matin,
Dans son humble et champêtre asile,
Briller un jour pur et serein
Que doit suivre une nuit tranquille !

Sans regret comme sans désir,
Il cultive en paix la sagesse ;

Le travail, père du plaisir,
L'occupe et le distrait sans cesse.

Pour lui les oiseaux chantent mieux ;
Les forêts ont plus de verdure ;
Son esprit, son cœur et ses yeux
Ne perdent rien de la nature.

De ce destin j'aurais joui :
La fortune pour mon partage
Me donna tous les biens du sage ;
J'avais plus, j'avais un ami.

De l'amour j'ai senti la flamme ;
Et les tourmens et les douleurs
Ont aussitôt rempli mon âme :
J'étais heureux ; j'aimai ; je meurs.

Vivalde pleurait en finissant ces vers, et n'était pas le seul ému. Mais tous les yeux se tournèrent vers le sommet de la roche. Une bergère y parut ; c'était Marcelle. Ceux qui ne l'avaient jamais vue restèrent dans l'admiration de sa beauté ; ceux qui la connaissaient déjà ne l'admiraient pas moins. Ambroise surpris, n'écoutant que la voix de l'amitié, fixa sur elle des regards de colère : Barbare, lui cria-t-il, viens-tu repaître tes yeux d'un spectacle qui doit leur plaire ? Viens-tu jouir du mal que tu fis, ou éprouver si en ta présence le sang de mon ami ne va pas jaillir ? Que de-

mandes-tu ? réponds-moi ; quels que soient tes cruels désirs, j'ai trop bien connu, j'ai trop bien chéri l'infortuné dont tu causas la mort, pour ne pas t'obéir comme il t'obéirait.

Ambroise, lui dit la bergère, j'excuse ta juste douleur. Je ne viens point insulter à tes maux, je les plains du fond de mon âme ; mais je dois me justifier des malheurs que l'on m'attribue. Je ne veux pour juge que votre équité.

Vous prétendez que je suis belle, qu'on ne peut me voir sans m'aimer, et vous me regardez comme obligée de répondre à ce sentiment. Mais l'amour dépend-il de nous ? Ah ! si l'on peut excuser cette passion dangereuse, c'est parce qu'elle n'est pas volontaire, parce qu'elle est l'élan rapide d'un cœur qui s'échappe malgré lui-même. L'amour s'attire alors de nos âmes cette compassion pénible que nous inspirent les insensés : et, je te le demande, Ambroise, qui pourrait jamais exiger que l'on choisît pour ses modèles les objets de notre pitié !

Vous vous plaignez tous cependant de ce qu'étant belle je n'aime point. J'aurais le même droit de me plaindre, si, n'étant point belle, vous ne m'aimiez pas. Pourquoi voulez-vous me punir de cette prétendue beauté que je ne me suis point donnée ? Elle flatte peu mon or-

gueil; et je l'aurais bientôt oubliée, si j'étais assez heureuse pour qu'on daignât l'oublier. Je n'estime, je ne chéris, je ne connais de biens sur la terre que l'innocence et la paix. C'est pour trouver l'une et conserver l'autre que j'ai choisi l'état de bergère; que, loin d'un monde que je méprise, je veux passer ma vie au milieu des forêts, dans les prés, au bord des fontaines, avec les compagnes de mon enfance et de mes plaisirs aussi purs que doux. Les soins de mon troupeau m'occupent, l'oiseau dans les airs me distrait; le spectacle de la nature suffit à mes yeux, à mon cœur. Une félicité qui ne nuit à personne ne peut-elle être tolérée? Quelqu'un a-t-il à me reprocher de l'avoir un moment déçu par une fausse espérance? N'ai-je pas dit à Chrysostôme lui-même, lorsqu'il me déclara ses feux dans cette place où je vois son corps, ne l'ai-je pas averti que ses peines seraient perdues, que je ne voulais, que je ne pouvais point aimer? Je n'en rendais pas moins justice à ses qualités estimables; je lui offris la douce amitié qui suffit aux cœurs innocens. Il repoussa ce sentiment pur; il regarda comme de la haine tout ce qui n'était point de l'amour; son désespoir l'a mis au tombeau. Est-ce moi qu'il faut accuser? En étant sincère, ai-je été coupable?

Bergers, je viens vous déclarer, à la face du ciel et devant ce cercueil, que ma liberté m'est chère, que j'en veux jouir à jamais. J'en acquis le droit en naissant, je l'emporterai dans la tombe. Cessez donc de vaines poursuites, cessez des plaintes injustes; et si ma beauté trop vantée est fatale à votre repos, fuyez, et laissez-moi le mien.

Après ces paroles, elle se retire, et s'enfonce dans la montagne. Tout le monde demeura frappé de son esprit comme de ses charmes. Malgré ce qu'elle avait dit, quelques-uns, qu'entraînait déjà le puissant attrait de sa vue, se préparaient à la suivre; mais don Quichotte, se rappelant que l'honneur des belles était sous sa garde, porta la main sur son épée: Qu'aucun ne bouge, dit-il, s'il ne veut s'attirer mon indignation. Marcelle nous a prouvé dans son éloquent discours que la mort de Chrysostôme ne pouvait lui être imputée: hommage, honneur à sa beauté, mais respect à sa sagesse!

Soit à cause des menaces de don Quichotte, ou des prières d'Ambroise, qui voulait achever les funérailles, personne ne suivit la bergère. Le corps du malheureux pasteur, baigné des larmes de ses amis, fut descendu dans la fosse. On la couvrit de rameaux, de guirlandes; et

sur la pierre qui la fermait Ambroise écrivit ces mots :

Ci gît l'amant le plus fidèle ;
L'amour seul causa son trépas :
Passant, tremble de voir Marcelle ;
Pleure, mais ne t'arrête pas.

Les bergers se séparèrent, et don Quichotte dit adieu à ceux qui l'avaient si bien reçu. Vivalde et son compagnon le pressèrent de venir avec eux à Séville, en l'assurant qu'aucun lieu du monde n'était plus propre à lui fournir des aventures. Notre chevalier les remercia ; mais il leur dit qu'il désirait auparavant de nettoyer ces montagnes de quelques malfaiteurs qui les infestaient. Les deux gentilshommes le laissèrent dans ces bonnes dispositions.

CHAPITRE XV.

Triste rencontre que fit don Quichotte de muletiers très impolis.

CID Hamet Benengeli prétend que, lorsque don Quichotte refusa d'accompagner Vivalde à Séville, c'était parce qu'il avait le désir secret de courir après Marcelle et de lui offrir

ses services. Il est certain qu'il la chercha long-temps, avec son écuyer, dans le bois où elle s'était retirée, et que, désespérant de la rencontrer, ils s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac, et, sans cérémonie, mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Sancho ne s'était pas avisé de mettre des entraves à Rossinante; il le connaissait d'un naturel si chaste, si pacifique, que toutes les jumens des haras de Cordoue n'auraient pas été capables de lui donner une mauvaise pensée. Mais la fortune, ou plutôt l'esprit tentateur, avait amené dans ce lieu une troupe de cavales galiciennes, conduites par des muletiers yangois, qui s'étaient arrêtés dans ces prés, selon leur usage, pour faire la méridienne.

Il arriva, l'on ne sait comment, que Rossinante, malgré sa pudeur et sa retenue, eut à peine senti les cavales, qu'il lui prit l'étrange fantaisie d'aller auprès d'elles faire le galant. Aussitôt, et sans demander la permission à son maître, il relève sa maigre encolure, prend un petit trot gaillard, et vient tourner, en se donnant des grâces, autour des jumens de

Galice. Celles-ci, qui probablement n'etaient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, brisèrent bientôt son harnais, sa selle, et laissèrent notre amoureux tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers, en voyant de loin l'attentat de l'immodeste Rossinante, n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval, qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son secours. Ami Sancho, disait don Quichotte tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers, tu peux m'aider à prendre vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. Eh! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho : ne voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux; encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. J'en vaux cent, reprit don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître, et faire voir le jour à sa lance.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros, et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes

leurs forces. Sancho fut le premier à bas; don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre, et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés. Ils rassemblèrent promptement leurs cavales, et se hâtèrent de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui, fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria : Seigneur don Quichotte, ah! monseigneur don Quichotte....! Que veux-tu, mon frère Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. — Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à-bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les blessures. — Vraiment, mon ami, si j'en avais un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision sera faite, ou je perdrai l'usage de mes mains. — Eh! quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? — Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés che-

valiers ; il était juste que je fusse puni de cette infraction à nos lois. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main ; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors ; et tu connais assez, j'espère, la force de mon bras terrible. — Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfans. Personne ne pardonne aussi vite que moi les injures passées, présentes et futures ; qu'elles me viennent de chevaliers ou de non chevaliers, cela m'est égal, je n'ai point de rancune. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos. Que dis-tu donc, mon enfant ? Si j'avais un peu plus d'haleine, et que la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferais comprendre combien tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et réponds-moi : Lorsque le vent de la fortune, qui, dans ce moment, je l'avoue, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout à coup la voile de notre espérance,

et nous conduira dans le port de cette île que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, ne voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage pour conserver tes États ? Tu sais assez que dans les royaumes, dans les provinces nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, remuans, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise ; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

Tout cela peut être, répliqua Sancho ; mais je vous avoue qu'en ce moment j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez si vous pouvez vous lever ; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guère, après ce qu'il nous a valu. Je ne l'aurais jamais pensé de lui, que je croyais si modeste, si chaste ! on a bien raison de dire qu'il faut du temps pour connaître son monde. C'est comme vous, monsieur : qui aurait imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberait sur vos épaules cette grêle de coups de bâton ?—Ah ! j'en mourrais de douleur, mon ami, si je ne savais que ces accidens sont attachés à notre profession. — Diable ! vous ne m'aviez pas dit que c'étaient

là les revenans-bon du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plaît? je vous préviens que, s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisième. — Hélas! Sancho, la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée! A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Le fameux Amadis de Gaule ne se vit-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, qui le fit attacher à une colonne, et lui donna cent coups d'étrivières? J'ai su, moi, d'un auteur secret, que le chevalier du Soleil, étant tombé dans une trappe, se trouva sous terre enchaîné au milieu de ses ennemis, et que là on lui donna un lavement de neige et de sable, qui manqua de le faire crever. Je peux me consoler, ce me semble, en songeant que tant de héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce ne sont pas des coups de bâton que nous avons reçus : c'étaient des coups de pieux ferrés; ce qui est fort différent. — Ma foi, monsieur, peu m'importe : je n'ai pas eu le temps d'y prendre garde. A peine avais-je tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. — Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la

moindre part de notre disgrâce. — Pardi! c'était juste; n'est-il pas aussi chevalier errant? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures, et je ne tiendrai point à déshonneur cette monture; car je me rappelle avoir lu que le nourricier de Bacchus, le bon Silène, fit son entrée dans la ville aux cent portes monté sur le plus bel âne du monde. — Ce monsieur Silène pouvait apparemment s'y tenir droit; mais je doute que vous puissiez aller autrement que de travers et placé comme un sac de blé. — Nous irons comme nous pourrons, Sancho; il est toujours honorable de revenir blessé d'un combat. Lève-toi donc, amène ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit.

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre; et, poussant plus de cent soupirs, autant de *ouf*, autant de *aie*, entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers

son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever; ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licou, s'achemina vers la grande route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer avait beau répéter que ce n'était qu'une auberge, le maître soutenait son dire; et la dispute durait encore lorsque Sancho entra sous la porte avec son petit convoi.

CHAPITRE XVI.

Aventures de l'hôtellerie.

L'AUBERGISTE, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable, et prompte à s'intéresser

aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte, avec sa fille de quinze à seize ans, bien faite et assez jolie. Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie ; son nez était camard, un de ses yeux louche, et l'autre malade. Elle réparait à la vérité ces petites imperfections par les agrémens de sa taille, qui n'avait guère moins de trois pieds de haut ; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour don Quichotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha don Quichotte ; aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne (c'était le nom de l'Asturienne), vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute.

Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serai obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous reste quelques emplâtres; il me semble que les reins me font mal. Vous êtes donc tombé aussi, reprit l'hôtesse? — Non, je ne suis pas tombé; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion, que tout mon corps en est resté brisé, comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton. Je n'en suis pas étonnée, répondit la fille de l'hôtesse; j'ai souvent rêvé que je me jetais du haut d'un clocher en bas, et en m'éveillant je me trouvais aussi rompue que si le songe eût été véritable. Voilà ce que c'est, répondit Sancho: la seule différence qu'il y ait, c'est que je ne rêvais pas, que j'étais encore mieux éveillé que je ne suis, et que cependant mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître. Comment s'appelle votre maître, interrompit Maritorne? — Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? — Pardi! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien

neuve, si vous ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou roué de coups; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes qu'il donne à son écuyer. Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'ayez pas déjà quelque bon comté? — Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas encore rencontré de celles-là; mais si monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne.

Don Quichotte, qui jusqu'alors avait écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit; et prenant la main de l'hôtesse: Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amène chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma mémoire reconnaissante. Eh! plût au ciel que le redoutable amour, qui règle à son gré nos destinées, ne m'eût pas rendu dès long-temps l'esclave d'une belle ingrate dont mon cœur

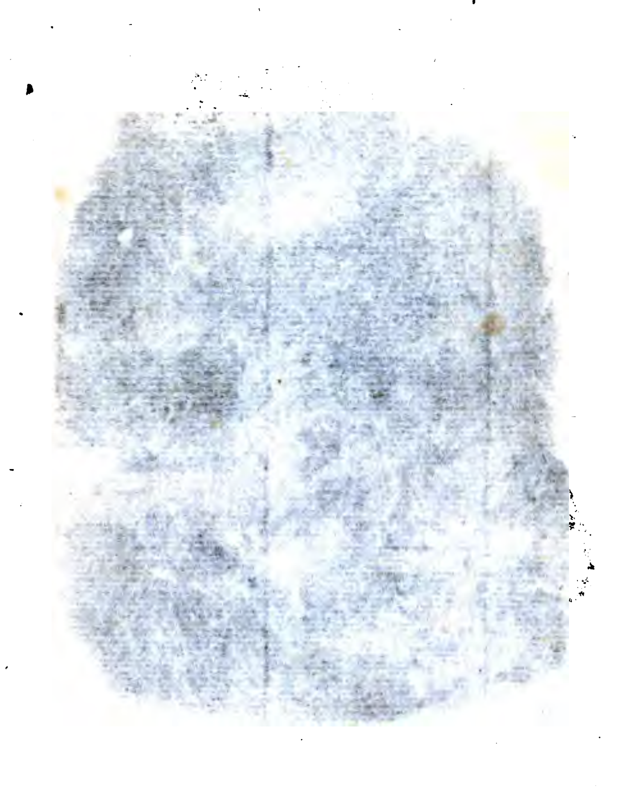
sait trop bien le nom! les yeux brillans du jeune objet que j'admire deviendraient mes seuls souverains.

L'hôtesse, sa fille, et la gentille Maritorne, se regardaient toutes trois en écoutant ce discours, qu'elles n'entendaient non plus que du grec. Elles se doutèrent pourtant qu'il n'était qu'agréable pour elles, et s'efforcèrent d'y répondre par des politesses en langage d'hôtellerie. Pendant ce temps l'Asturienne pansait Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Dans ce même grenier où l'on avait couché don Quichotte logeait aussi un muletier d'Arevallo, qui des bâts et des couvertures de ses mulets s'était fait un lit beaucoup meilleur que celui du chevalier. Sancho, tout auprès de son maître, avait arrangé le sien, composé d'une natte de joncs, et d'une couverture anciennement de laine. Le lit de don Quichotte était le premier du côté de la porte, ensuite celui de Sancho, plus loin celui du muletier. Benengeli n'omet aucun de ces détails, à l'exemple de certains historiens qui croiraient tout perdu s'ils n'instruisaient leur lecteur de la plus petite particularité. L'Asturienne Maritorne avait promis au muletier de venir causer avec lui quand tout le monde serait



[illegible]



couché. On dit de cette scrupuleuse fille, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne manqua de tenir de semblables promesses, les eût-elles données sans témoins. Aussi se vantait-elle bien d'être née demoiselle; et elle ne pensait pas avoir dérogé en devenant servante d'hôtellerie, parce que c'étaient des malheurs arrivés à sa famille qui l'avaient forcée à prendre cet état. Le muletier, après avoir donné à souper à ses mulets, était venu se coucher dans son bon lit en attendant la ponctuelle Maritorne. Sancho, couvert d'emplâtres, était dans le sien, et tâchait de s'endormir, malgré la douleur de ses côtes; don Quichotte, qui sentait encore plus de mal, avait les yeux ouverts comme un lièvre.

Toute l'hôtellerie était dans un repos profond; une seule lampe y brûlait pendue sous la grande porte. Ce silence, ces ténèbres, et l'habitude où était notre héros de s'occuper sans cesse des livres qu'il avait lus, lui firent venir à l'esprit l'idée la plus étrange. Il s'imagina que la jeune fille de l'aubergiste, qui à ses yeux était la fille du seigneur châtelain, éprise de sa bonne mine, de ses charmes, de sa valeur, devait venir le trouver dans la nuit, pour lui déclarer sa tendre passion. Inquiet, tourmenté du péril qui menaçait sa fidélité

il s'encourageait lui-même et se promettait de ne point manquer à la foi promise à Dulcinée, quand même la reine Genièvre, avec sa dame Quintagnone, viendrait éprouver sa vertu. Précisément dans ce même instant Maritorne se mettait en marche, nu-pieds, en chemise, sans autre ornement qu'un mauvais bonnet de futaine qui retenait ses cheveux. Elle arrive à pas de loup, marchant doucement sur l'orteil. Don Quichotte l'entendit dès la porte; et, s'asseyant sur son lit, malgré ses emplâtres, malgré ses douleurs, il avance doucement les bras pour recevoir la jeune beauté qui, d'un pied craintif, les mains en avant, cherchait à tâtons, dans l'obscurité, le lit de son muletier. La pauvre Asturienne alla tomber juste entre les bras de don Quichotte. Celui-ci la saisit avec force par le poignet, la tire à lui sans qu'elle ose souffler, et la fait asseoir sur son lit. La chemise de Maritorne, qui était d'une toile à sacs, parut à notre héros le plus fin tissu de lin; des morceaux de verre enfilés qu'elle portait à ses bras lui semblèrent des bracelets de perles orientales, et ses cheveux forts et crépus devinrent de longues tresses d'or relevées par la main des Grâces.

O déesse de la beauté, lui dit-il d'une voix basse et tendre, que n'est-il en mon pouvoir

de reconnaître tant d'amour! mais la fortune, qui se joue souvent des héros, me réduit dans ce moment à un état de souffrance bien peu digne de votre bonté. Un autre obstacle non moins grand, c'est la foi que mon cœur a jurée à l'adorable Dulcinée, maîtresse unique de ce cœur fidèle. Ah! sans les sermens que j'ai faits, soyez sûre, beauté suprême, que je mériterais sans doute la faveur que je reçois. A tout cela Maritorne ne répondait pas un seul mot, et suait à grosses gouttes des efforts qu'elle faisait pour échapper à don Quichotte.

Pendant ce temps, le bon muletier, que l'amour tenait éveillé, avait entendu la porte s'ouvrir. Inquiet de ne pas voir arriver sa chère Asturienne, il se lève doucement, et s'approche du lit de don Quichotte, où certain chuchotement qu'il ne pouvait distinguer commençait à lui déplaire. Il reconnut bientôt que c'était sa Maritorne que notre héros retenait : ne se possédant plus de colère, il élève son poing fermé de toute la hauteur de son bras, et en décharge un coup terrible, juste sur les deux mâchoires de l'amoureux chevalier. Non content de cette vengeance, il s'élance sur le lit, qu'il parcourt dans toute sa longueur en foulant don Quichotte sous ses larges pieds. Le malheureux lit, qui n'était pas trop assuré,

ne peut soutenir cette double charge; il craque, se brise et tombe par terre. Ce bruit éveille l'aubergiste, qui appelle promptement Maritorne; et, voyant qu'elle ne répondait point, il court allumer une lampe, se doutant bien que c'était quelque tour de la demoiselle asturienne. Celle-ci, à la voix de son maître, qu'elle redoutait beaucoup, ne trouva rien de mieux, pour se cacher, que d'aller se blottir dans le lit de Sancho, qui dormait profondément. L'aubergiste arrive en criant : Où es-tu, coquine, où es-tu? Maritorne, plus effrayée, s'était ramassée en un peloton presque sur l'estomac de l'écuyer, qui, à demi réveillé, se sentant étouffer par ce poids énorme, crut avoir le cauchemar, et commença par donner à droite et à gauche de grands coups de poings qui tombèrent sur Maritorne. La pauvre fille perdit patience; et, sans songer davantage à se cacher, elle rendit les coups à Sancho. Celui-ci se relève alors, saisit à brasse-corps l'Asturienne, et commence avec elle une lutte qui n'était plaisante que pour les témoins. Le muletier, à qui la lampe de l'aubergiste fit voir la manière dont on traitait sa dame, laissa don Quichotte pour courir vers elle; l'aubergiste y courait aussi, mais dans une intention différente : de sorte que le muletier frappait

Sancho ; Sancho, Maritorne ; Maritorne, Sancho ; l'aubergiste, Maritorne ; et tous avec tant de courage et de précipitation, qu'un coup n'attendait pas l'autre. Pour comble de malheur, la lampe s'éteignit ; et le tapage, le tumulte, le combat n'en devinrent que plus terribles. Un archer de la Sainte-Hermandad, logé dans l'hôtellerie, entendant tout ce tintamarre, se leva, prit sa baguette, la boîte de fer-blanc où étaient ses titres ; et, entrant dans la chambre sans y voir goutte, se mit à crier : Force à la justice ! respect à la Sainte-Hermandad ! Le premier qui tomba sous sa main fut l'infortuné don Quichotte, demeuré presque évanoui dans les débris de son lit. L'archer à tâtons le prit par la barbe ; et, ne le sentant point remuer, il cria plus fort : Qu'on ferme les portes, on a tué un homme ici ; arrêtez, arrêtez les meurtriers. Ces paroles firent peur à tout le monde. La bataille aussitôt cessa. Chacun se retira sans dire mot, l'aubergiste dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, Maritorne dans son lit. Les seuls don Quichotte et Sancho demeurèrent où ils étaient. L'archer voulut aller chercher de la lumière pour prendre les délinquans ; mais l'aubergiste, en rentrant chez lui, avait exprès éteint la lampe

de la porte ; l'archer fut obligé de revenir à la cheminée, où il souffla pendant une heure avant de pouvoir rallumer du feu.

CHAPITRE XVII.

Suite des travaux innombrables de don Quichotte et de son écuyer dans la fatale hôtellerie.

Don Quichotte, un peu revenu de son étourdissement, commença d'un ton de voix lamentable à s'écrier : Mon ami Sancho, dors-tu? dors-tu, mon ami Sancho? Eh morbleu! qui pourrait dormir, répondit Sancho en colère, quand tous les diables d'enfer sont déchaînés contre moi? — Ah! tu n'en dois pas douter, mon cher enfant; ou je ne m'y connais pas, ou ce château est enchanté. Mais écoute, je veux te révéler un grand secret; commence par me jurer que tu le garderas jusqu'à la mort. — Dites, monsieur; je vous le jure. — Ma délicatesse exige que je sois bien sûr que tu seras fidèle à ton serment; puis-je y compter, mon ami? — Eh! oui, sans doute, je vous jure de n'en jamais parler tant que vous vivrez : puissé-je bientôt avoir la langue libre! — O mon fils, t'ai-je fait assez de mal pour te forcer à désirer mon trépas? — Ce n'est pas

cela que j'entends ; mais c'est que je n'aime point à garder des secrets, j'ai toujours peur de les perdre. — Je m'en fie à ton amitié. Tu sauras donc que cette nuit même il m'est arrivé la plus belle, la plus heureuse des aventures. La fille du seigneur de ce château m'est venue trouver. Je ne puis te dire combien de grâces, d'esprit, de beauté, brillent dans toute sa personne. Elle possède encore d'autres charmes, dont je dois m'interdire l'éloge, pour ne pas manquer à la foi promise à ma chère Dulcinée. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'instant même où j'étais avec cette jeune princesse dans la conversation la plus tendre, sans que j'aie rien entendu, sans que j'aie rien pu voir, une main, mais une main qui doit tenir au bras terrible de quelque géant, m'est tombée sur les mâchoires d'une force épouvantable. Ensuite, je ne sais qui, je ne sais quoi, m'a tellement foulé, tellement moulu, que je suis dans un état pire que celui où me laissèrent ces muletiers insolens. Je conclus de là, mon ami, que quelque Maure enchanté garde le trésor de beauté de cette aimable demoiselle, et que ce trésor n'est pas pour moi. — Ni pour moi non plus, j'en réponds ; car plus de quatre cents Maures se sont tellement exercés sur ma peau, que les pieux des Yangois n'étaient que

des roses en comparaison. Comment pouvez-vous appeler cela une heureuse et belle aventure? Au moins votre seigneurie a-t-elle eu le plaisir de tenir dans ses bras cette superbe beauté; mais l'on me rouait de coups pendant ce temps. Diable soit de moi et de la mère qui m'a mis au monde! je ne suis point chevalier errant, je ne veux pas l'être; et de toutes leurs malencontres je reçois toujours la plus grosse part. — Comment donc, mon fils! est-ce que l'on t'a battu? — Eh! par la sambleu! je vous le dis depuis une heure. — Ne t'en inquiète pas, crois-moi; car je vais faire tout à l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin-d'œil.

Dans ce moment arriva l'archer, qui avait enfin allumé sa lampe. Surpris, au lieu d'un homme assassiné, de trouver deux personnes causant ensemble paisiblement, il s'approcha de don Quichotte, et lui dit : Bon homme, comment allez-vous? Rustre que vous êtes, répondit le héros, est-ce l'usage de votre pays de parler ainsi aux chevaliers errans? L'archer, naturellement colère, se fâcha de la remontrance; et, dans son premier mouvement, il jeta sa lampe à la tête du malheureux don Quichotte, après quoi il se retira. Monsieur, reprit alors Sancho, n'est-ce pas là le Maure

enchanté ? Si j'en juge par sa mauvaise mine, je crois que c'est lui qui garde le trésor de beauté pour d'autres, et pour nous ses poings et ses lampes. Je le pense comme toi, répondit le patient don Quichotte : mais que veux-tu faire contre des enchantemens ? Ce sont des choses fantastiques dont on ne peut se venger. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin, et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin.

Sancho se leva malgré ses douleurs; et, s'en allant à tâtons chercher l'aubergiste, il rencontra sur sa route l'archer qui écoutait à la porte. Monsieur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez la charitable bonté de nous donner un peu de romarin, avec du vin, du sel, et de l'huile, pour guérir un des meilleurs chevaliers errans de la terre, que le Maure enchanté de cette hôtellerie a blessé fort grièvement. A ce discours, l'archer ne douta plus que Sancho n'eût perdu l'esprit. Comme le jour commençait à paraître, il appela l'aubergiste, qui donna de bon cœur ce que demandait l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble,

ordonna qu'on le fît bouillir; et, au défaut d'une fiole qu'on ne put trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc dans laquelle il mettait son huile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de *pater*, d'*ave maria*, de *credo*, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet fut prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais, avec sa burette, il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Don Quichotte y consentit; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seu-

lement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avait donné. Mon cher ami, disait don Quichotte, je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. Eh! que ne le disiez-vous donc? s'écriait Sancho presque à l'agonie; il est bien temps de m'en avertir!

Enfin ses douleurs se calmèrent; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures, qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait avec autant de surprise que d'attention : Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remercimens pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château; rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. En disant ces mots, il lance

un coup-d'œil à la jeune fille de l'hôte, et pousse un profond soupir. Seigneur alcade, reprend-il, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. Comment! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge? — Très achalandée heureusement. — Cela est singulier; j'avais toujours cru que c'était un fort beau château: mais au surplus, peu importe. Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines

innombrables qu'ils se donnent, le jour, la nuit, l'hiver, l'été, par la chaleur, par la neige, pour le service du public. — Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. — Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. En prononçant ces derniers mots, don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, surtout aux dépens d'autrui. D'un commun accord ils approchent de Sancho, le

descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse, que, sans la colère qui le suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables qu'il adressait de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère, et n'en continuaient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un

pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui présenter. Sancho le portait à sa bouche lorsque don Quichotte lui cria de loin : Prends garde, mon fils, prends garde ; ne bois point cette eau perfide qui te donnerait la mort. Songe que j'ai ici le divin baume dont une seule goutte te guérira. En disant ces paroles, il montrait la burette. Sancho, le regardant en dessous et de travers, lui répondit : Avez-vous oublié que je ne suis pas chevalier ? Gardez votre chien de breuvage, et me laissez en repos. Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne ; mais, s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages ; car dans le fond elle était bonne, et ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait. L'aubergiste ouvrit les deux battans à Sancho, qui donna des talons à son âne, et sortit fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte ; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auraient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la table ronde.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.

Sancho rejoignit son maître, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son âne. Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière si atroce ne peuvent être que des fantômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela je te réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière. Mort de ma vie, reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantement dans tout cela; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la

moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fièvre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend ? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat ? — Comment voulez-vous que je le comprenne ? Depuis que nous sommes chevaliers errans, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen, encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton, et gourmades sur gourmades; j'ai eu à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné : dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantemens. — Je suis si chanceux, que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage

de poussière. Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit: Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là. Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier déjà hors de lui; prendre le parti le plus juste: et je vais, en peu de mots, t'expliquer ce dont il s'agit.

Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Taprobane. Les autres, qui s'avancent par-là, sont les guerriers

de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que, dans les batailles, on le voit toujours le bras nu. Oui, dit Sancho; mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. — Par ma barbe! il a raison, Pentapolin; et je l'aiderai tant que je pourrai. — Tu feras ton devoir, Sancho: je te préviens, que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne. Je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. — Ne t'en embarrasse point, mon ami; qu'il se perde ou non, peu importe: nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui font la force de ces

deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline.

Tous deux gagnèrent alors une petite hauteur d'où ils auraient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussière qui les leur dérobait. Là don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, commença ce beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho :

Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier un lion couché près d'une bergère, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembo, duc de la grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche; c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois Arabies. Il est toujours couvert d'une peau de serpent, et son bouclier est une des portes de ce temple des Philistins que Samson détruisit en mourant. Tourne à présent par ici; et là, devant toi, à la tête de l'autre armée, tu vois le brave Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye, qui porte écartelé d'azur, de sinople, d'or et d'argent. Remarque, remarque sur le cimier de Timonel ce beau chat de couleur

fauve, au bas duquel est écrit *Miau*, première syllabe du nom de sa dame, la charmante et belle Miauline, fille du duc des Algarves. Cet autre qui passe dans ce moment sur cette belle jument tigrée, et qui porte des armes blanches, c'est un Français, nouveau chevalier, appelé Pierre Pepin, seigneur et baron d'Utrique. Plus loin, celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergifilardo du Bocage, qui porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole : *De moi-même je renais*. Enfin don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différens ; et, sans reprendre un instant haleine, il poursuivit de la sorte :

A présent, ami, je dois te montrer les différentes nations qui vont ensanglanter ces plaines. Tu vois d'abord là, en première ligne, ceux qui boivent les eaux du fameux Xanthe ; les habitans de l'Atlas et des campagnes de Massilie ; ceux qui recueillent l'or de l'Arabie heureuse, et ceux qui jouissent des ombrages frais du limpide Thermodon ; ceux qui détournent dans leurs champs fertiles les trésors du riche Pactole ; les Numides trop souvent perfides ; les Perses adroits à tirer de l'arc ; les

Parthes qui combattent en fuyant; les Arabes errans sous des tentes, les Scythes indomptés et cruels; les Éthiopiens aux lèvres percées, et une infinité d'autres peuples, dont je reconnais bien les visages, mais dont je ne puis me rappeler les noms. Dans l'autre armée, ici, de ce côté, tu vois les braves guerriers qui s'abreuvent dans les eaux rapides du Bétis bordé d'oliviers; ceux qui se baignent dans les flots célèbres du Tage qui roule de l'or; et les possesseurs des rives heureuses qu'arrose le salubre Xénil; et ceux à qui les champs tartésiens fournissent d'abondans pâturages; et ceux qui trouvent un nouvel Élysée dans les délicieuses prairies de l'opulent Xérès; et les habitans de la Manche, couronnés de riches épis; et les antiques restes du sang des Goths tout couverts de fer ainsi que leurs pères; ceux à qui la Puiserga offre le tribut de ses ondes tranquilles; ceux qui conduisent leurs troupeaux sur les bords tortueux de la Guadiana, dont la terre engloutit les flots; et ceux qui vivent dans les forêts, dans les glaces des Pyrénées, ou dans les neiges des Apennins.

J'aurais besoin de l'aide de Dieu pour rappeler toutes les nations, tous les peuples, toutes les provinces que don Quichotte nomma, en affectant à chacune ce qui la distingue en effet.

Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutait avec une grande attention, et tournait, retournait la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvrirait quelque chose de tout ce que lui montrait son maître. Désespéré de ne rien voir : Monsieur, lui dit-il, je me donne au diable, si, de tant de chevaliers, géans, chevaux, peuples, bataillons que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. Eh quoi! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissemens d coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlemens de moutons. (En effet les deux troupeaux approchaient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces : Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu d'asperges, ni chat,

ni diable; revenez donc.... Que va-t-il faire? malheureux que je suis!

Notre héros, sans l'écouter, galopait toujours en criant : Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobane. En disant ces paroles il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrêtait, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le carnage, en disant toujours : Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paraître devant moi; un seul chevalier te défie. A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume; mais comme il la portait à sa bouche une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et pour-

suivent leur route le plus vite qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant : Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons ? Est-ce ma faute, répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons ? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho : monte sur ton âne, et suis-les ; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme. Il est plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. En prononçant ces mots il cherchait le bissac ; et lorsqu'il aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village, et de renoncer à cette île qu'on lui faisait acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler : Ami, dit-il, de la constance ! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a

son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac sans pain, sans ressource; eh bien! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchans, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité! — Mon ami, dans ma profession il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries que celles qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit; l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit pas dans un château où il y ait des fantômes, des Maures enchantés, et des gens qui bernent. — Guide-nous toi-

même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte.

Ils se mirent alors en chemin; et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Étrange rencontre que fit don Quichotte.

Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger de pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. Tu as grande raison, répondit don Quichotte; je l'avais oublié tout-à-fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute. — Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai pourtant rien juré.

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressait; ils n'avaient point de bissac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant que la grande route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur; don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement, et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être; mais les lumières, en approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranime: Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur toute entière.

C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh! mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire? — Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne

souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. Tu n'es point ici renfermé dans une cour dont je ne puisse franchir les murailles; nous sommes en rase campagne, mon épée va jouer à l'aise. — Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira la rase campagne? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque. — Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avait eu le frisson de la fièvre. Ces figures blanches, au nombre de vingt à peu près, étaient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmotaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière eux venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maître lui-même n'était pas trop rassuré; mais ses livres vinrent à son secours.

Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. Un des hommes blancs répondit : Nous sommes pressés, et l'auberge est loin; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse; elle se cabre et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre; et la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquait avait passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se

battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterrent le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvaient à peine se remuer, et ne se défendaient point contre don Quichotte, qu'ils prenaient pour le grand diable d'enfer. Notre héros les abattait à son aise; et Sancho, en le regardant, disait en lui-même : Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend.

Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte vainqueur vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. Hélas! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et que je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas, si vous êtes chrétien; vous commettriez un grand sacrilége, attendu que je suis tonsuré. Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici? — Pas grand'chose de bon, grâce à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça,

qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. — C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme? — Qui l'a tué? — Oui, sans doute; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. — Ma foi! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne. — Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. — Je ne le pense pas, monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts. — Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? — Oh! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient ... ec

eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il attacha la capote sur son âne, et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau; et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore : Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de la triste figure*. Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom. Ma foi ! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde. — Ce n'est pas cela, mon ami; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les

chevaliers du temps passé, dont l'un s'appelait le chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais; et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste. — Vous pouvez, monsieur, économiser l'argent qu'il vous en coûterait pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise : Voilà le chevalier de la triste figure. Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort. Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portans; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui peut en arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de

quoi manger ; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fait marcher son âne devant lui ; don Quichotte, trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, soupèrent tout à la fois avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho surtout ne pouvait se consoler, c'est qu'ils n'avaient point de vin, ni même d'eau, pour apaiser leur soif ; ce qui fut cause de ce qu'on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.

SANCHO, qui ne pouvait manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans

les environs. Don Quichotte et lui se levèrent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commencèrent à marcher avec précaution, parce que la nuit était fort obscure. Ils n'avaient pas fait deux cents pas, que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissaient déjà, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'était pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaines, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il était nuit, le ciel était couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvaient sous de grands arbres dont les branches étaient agitées. Ces ténèbres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondait avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout semblait se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et, se couvrant de sa rondache : Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naitre dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle

des guerriers de la table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Remarque, fidèle écuyer, cette sombre horreur qui nous environne, ces silencieuses ténèbres, ce murmure sourd des chênes immenses que les aquilons font gémir, ce bruit épouvantable des flots qui semblent se précipiter des montagnes de la lune, et ces coups terribles dont le son aigu déchire l'oreille effrayée; le dieu Mars lui-même connaîtrait la peur : eh bien! mon courage en augmente; je désire, je veux, je cours entreprendre cette aventure. Serre les sangles de mon coursier : reste ici, attends-moi trois jours. Si à cette époque je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cherchant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerions un peu. Prenons ce parti, croyez-moi, dussions-nous ne pas boire de quatre jours. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif : notre curé, que

vous connaissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi; d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortaient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfans, ma femme. J'espérais n'y pas perdre, à la vérité; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac : que deviennent toutes mes espérances, si, au moment où je croyais tenir cette malheureuse île que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous? Pour l'amour de Dieu, monseigneur, mon maître, ne me faites pas ce chagrin; du moins attendez qu'il soit jour. Avant trois heures d'ici vous verrez paraître l'aube; car, d'après la science que j'ai acquise quand j'étais berger, je vois la bouche de la petite ourse au-dessus de la tête, et il doit être minuit dans la ligne du bras gauche. Eh! comment distingues-tu, lui répondit don Quichotte, cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure, qu'aucune étoile ne paraît au ciel?— Oh! monsieur, la peur a de bons yeux; et vous pouvez être certain que j'ai des raisons excellentes pour vous assurer qu'il fera bientôt jour. — Jour ou nuit, il ne sera pas dit que

rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Laisse-moi, Sancho ; le Dieu tout-puissant qui m'inspire d'entreprendre cette aventure saura bien veiller sur ma vie, ou te consoler de ma perte. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur.

Sancho, voyant que ses larmes, ses prières, ses conseils, ne pouvaient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse, et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serrait les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derrière avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher, ne faisait que de petits sauts. Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. Il défend à Rossinante de vous obéir; et si vous continuez à résister à sa volonté, vous mettrez en colère la fortune, et vous en serez puni. Don Quichotte se désespérait; mais plus il piquait son cheval, et moins le cheval avançait. Sans se douter de ce qui le retenait : Allons ! dit-il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. Mais, monsieur, répon-

était une grosse fille, rondelette, vigoureuse, et tenant un peu de l'homme, car elle avait deux moustaches; il me semble que je la vois. — Tu l'as donc connue? — Non, monsieur: mais celui qui m'apprit l'histoire me dit la tenir de quelqu'un qui avait pu voir la bergère Toralva; ainsi vous devez être sûr de la vérité du conte. Tant y a que, les jours allant et venant, le diable, qui aime à brouiller, fit que l'amour du berger Lopès Ruis pour la bergère Toralva devint pour ainsi dire de la haine. La cause de ce changement fut, suivant les mauvaises langues, de petites infidélités un peu fortes que la bergère Toralva se permettait, et qui mirent si fort en colère le berger Lopès Ruis, qu'il résolut de s'en aller si loin, si loin, que jamais il n'en entendît parler. Dès que la bergère Toralva vit que le berger Lopès Ruis ne l'aimait plus, elle devint folle de lui. Vous savez que c'est assez l'usage. Mais je continue sans réflexion, de peur que vous ne trouviez que j'allonge trop mon conte.

Or donc, le berger Lopès Ruis s'était déjà mis en route avec ses chèvres, et cheminait dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Portugal. La bergère Toralva, qui le sut, courut de suite après lui, nu-pieds, s'il vous plaît, un bourdon à la main, et por-

tant à son cou un petit sac, dans lequel étaient, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, un peigne, et une petite boîte de fard. Qu'il y eût ce qu'il y avait, peu importe; je ne m'arrête point là-dessus. Je dis seulement que le berger Lopès Ruis arriva, suivi de ses chèvres, sur le bord de la Guadiana, dans la saison où ce fleuve déborde. Point de bateau ni de batelet pour le passer lui et son troupeau. Cela fâcha beaucoup le berger Lopès Ruis, parce qu'il sentait sur ses talons la bergère Toralva, et qu'il craignait d'en être rejoint. A force de regarder et de chercher, il découvrit un pêcheur qui avait un batelet si petit, qu'il ne pouvait y tenir avec lui qu'une seule chèvre. Cela n'était pas trop commode; mais le berger Lopès Ruis s'arrangea pourtant avec le pêcheur pour qu'il le passât lui et ses trois cents chèvres. Quand l'arrangement fut fait, le pêcheur prend une chèvre et la passe dans son batelet. Il revient, et en passe une autre; revient encore, et en passe une autre, puis une autre, et puis une autre. Retenez bien, je vous prie, combien le pêcheur passe de chèvres; c'est plus important que vous ne croyez. L'endroit où elles débarquaient de l'autre côté du fleuve était glissant et plein de boue. Le pêcheur mettait du temps à aller et

à revenir. Cependant il revient encore, et en passe une autre, puis une autre, puis une autre — Allons! finis, et supposons qu'elles soient toutes au bord. — Point du tout; monsieur; cela ne se peut. Ayez la bonté de me dire combien il y a de chèvres passées. — Comment veux-tu que je le sache? — Ah! voilà le beau du conte, c'est qu'il finit là. — Que veux-tu dire? Est-il d'une telle importance de savoir le nombre des chèvres passées, que l'histoire ne puisse s'achever sans cela? — Oui, monsieur; je vous en avais averti. Dès l'instant que vous ne vous souvenez plus du compte des chèvres, je ne me souviens plus de la fin de mon conte; et c'est dommage, car cette fin était charmante. — Ainsi l'histoire est finie? — Finie comme ma mère. — En vérité, Sancho, voilà un étrange conte! Mais, au surplus, je devais m'y attendre de toi, d'autant plus que ton pauvre esprit est troublé par ce tintamarre. Allons! essayons encore de faire marcher Rossinante.

Alors il approche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant il était bien attaché. Dans cet instant, soit naturellement, soit par l'effet de la fraîcheur du matin, ou que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, le pauvre

écuyer se trouva dans un embarras étrange. Il se sentait le pressant besoin de se retirer un moment seul; et l'extrême frayeur qu'il avait ne lui permettait pas de s'éloigner le moins du monde de son maître. Après avoir long-temps combattu, forcé de céder malgré ses efforts, il quitta doucement l'arçon qu'il tenait de sa main gauche, alla dénouer avec cette main l'aiguillette de ses chausses, et, satisfait de ce commencement, qu'il regardait comme le plus difficile, il espéra venir à bout du reste. Le grand point était de n'être pas trahi par le moindre bruit; et, pour éviter ce malheur, Sancho serrait les épaules, et retenait jusqu'à son haleine. Mais tant de précautions furent perdues.... Qu'entends-je? s'écria don Quichotte d'un ton sévère. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho : c'est sûrement quelque nouvelle diablerie; vous n'ignorez pas que les aventures ne commencent pas pour peu. Sancho, reprit le chevalier en portant la main à son nez, il me semble que tu as grand' peur. Oui, monsieur, je ne vous cache point que je tremble; et si ma frayeur me faisait faire quelque sottise, la faute en serait à celui qui m'a conduit, à l'heure qu'il est, dans cet horrible désert. Don Quichotte ne voulut point pousser plus loin l'explication; mais il

fit sauter Rossinante, et s'éloigna de quelques pas.

Cependant la nuit s'écoulait; et Sancho, voyant paraître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre, que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la faiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissait alors distinguer les objets. Notre héros s'aperçut qu'il était au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avaient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuaient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devrait dire à madame Dulcinée, si dans trois jours il ne revenait point, et ajouta : Quant à la récompense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude, j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure, et pour le coup tu peux compter sur l'île que je t'ai promise. Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il voulait suivre son maître jus-

qu'à la mort. L'auteur de cette histoire, en rapportant cette héroïque résolution de Sancho, en conclut, avec raison, qu'il avait le cœur excellent, et qu'il était sûrement des vieux chrétiens. Quoi qu'il en soit, don Quichotte fut attendri; mais, cachant son émotion, de peur de témoigner de la faiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venait le bruit.

Sancho le suivait à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces châtaigniers, ils arrivèrent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'ou se précipitait le torrent. Au pied des rochers on voyait de loin quelques misérables maisons qui ressemblaient à des ruines; c'était de là que sortaient les épouvantables coups. Rossinante eut peur et fit un écart; mais notre héros le ramène, s'approche peu à peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derrière lui, allongeait souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisait tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étaient, il faut le dire, il faut bien

l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise; ses mains laissèrent aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixait les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui-même, malgré son profond chagrin; et Sancho, voyant que son maître heureusement avait ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats qui bientôt impatientèrent don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante: *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siècle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes,* et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avait dit lorsque les foulons s'étaient fait entendre. Cette raillerie mit en colère don Quichotte, qui, levant aussitôt sa lance, en frappa si fort l'écuyer persifleur, que, si ses coups fussent tombés sur la tête comme ils tombèrent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi,

ne voyez-vous pas que je ris? Moi, je ne ris pas, reprit don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant : si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai je pas montré le courage nécessaire pour la terminer? Un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnaître au bruit? C'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géans, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble; et si je ne leur mets pas le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. Apaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise : je conviens que j'ai trop ri; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riraient de même si nous leur disions quelle a été notre frayeur.... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. — Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourrait sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au-delà du but! — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, grâces au ciel et à ma

promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent: j'ignore comment en usent les chevaliers errans quand ils ont donné des coups de lance; mais le moins qui peut s'ensuivre, ce sont des îles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses; mais pardonne-moi ce premier mouvement que je n'ai pu retenir, et tâche désormais, mon ami, de ne plus tant babiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi. Gandalin, qui servait Amadis, ne parlait à son maître que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi-courbé, à la manière des Turcs. Gazabal, l'écuyer de don Galaor, fut si discret et si taciturne, que l'historien ne le nomme qu'une seule fois dans tout le cours de sa longue histoire. Suivons ces exemples, Sancho, et vivons, s'il vous plaît, dans l'ordre. Les récompenses que je vous ai promises arriveront avec le temps. Si elles n'arrivaient pas, je vous ai déjà dit de n'être pas inquiet de votre salaire. — Cela suffit, monseigneur, et vous pouvez être certain que dorénavant je n'ouvrirai la bouche que pour vous honorer comme mon maître.

— A la bonne heure ; c'est le moyen de vivre long-temps en paix sur la terre ; car, après son père, c'est à son maître que l'on doit le plus de respect.

CHAPITRE XXI.

Conquête de l'armet de Mambrin.

Dans ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho voulait chercher son abri dans les moulins ; mais don Quichotte les avait pris en aversion, jamais il n'y voulut entrer ; et, tournant à droite, il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il aperçut de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt.* Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances ; mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement : selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin, que j'ai juré de conquérir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je vous dirais de prendre garde que ceci

ne soit encore des moulins à foulon. Va-t'en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins ? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse ? ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons, éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'emparer de l'armet. — Mon dieu ! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner ; mais je souhaite qu'il n'y ait pas ici des foulons. — Je vous ai déjà dit, frère, que vos réflexions m'ennuient ; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu ! je vous corrigerai de manière à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'était que ce guerrier, ce cheval et cet armet. Il y avait dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre,

que le même barbier servait pour les deux. Or ce jour-là, un malade du hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe; le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune: surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monte sur un âne gris, comme l'avait dit Sancho; et don Quichotte, dans tout cela, voyait un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot, s'écria don Quichotte; il imite le castor, qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec

étonnement : Le païen pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête! encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue. Qu'as-tu donc, lui dit don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans connaître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? je sais ce qu'il vaut; je le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des batailles : en attendant, je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris? Au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas qu'il revienne le chercher; et, par ma barbe! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient

guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra reprendre. — J'aurais pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paraît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites, si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts? — Je n'en suis pas sûr; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins, et, redevenus bons amis, ils continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. Bientôt ils se trouvèrent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître:

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous: depuis que votre seigneurie m'a imposé ce terrible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrais mettre à profit celles qui me viennent

dans ce moment. Parle, Sancho, répondit don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. — Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi les aventures; car enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne. Mon avis serait que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parce qu'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seraient utiles, seraient en vue, et nous attireraient des récompenses: alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettraient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espère y tenir ma place. — Ce que tu dis-là, Sancho, ne manque pas de raison; mais, avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comme les choses se passent ordinairement:

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jusqu'aux petits enfans, courent le recevoir aux portes de la capitale ; on l'entoure, on l'accompagne en criant : C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelque autre emblème qu'il a su rendre célèbre ; c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun du bras d'acier, celui qui désenchanta le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans. Ses louanges, ses grandes actions volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connaît déjà de réputation ce chevalier, le voit à peine paraître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : Allons ! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit, et le roi lui-même vient au-devant du chevalier jusqu'au milieu du grand escalier ; il lui tend la main, l'embrasse, et le mène aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens

de se parler de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il était déjà beau sous le fer, combien le paraît-il davantage sous la pourpre! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante, à laquelle il lance à la dérobée des regards remplis d'amour; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable; car elle est extrêmement pudique.

Le soupé fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très-belle dame au milieu de deux géans. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de manière que celui qui la terminera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présens d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect; et le même soir, dans la nuit, il va faire ses

adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déjà venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confidence. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit; la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paraisse, parceque l'honneur de la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paraît point; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie; le chevalier y attache ses lèvres, et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure, baise encore la main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur, qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se lève, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. La demoiselle d'honneur, qui est là, court tout rapporter à la princesse.

La princesse pleure beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne serait pas si brave, si galant et si aimable, s'il n'était pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paraître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déjà bien loin. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes : tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le roi la refuse, parce qu'il ne connait pas la naissance du chevalier : mais, soit qu'il l'enlève, soit autrement, l'infante finit par être sa femme; et le père en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très puissant roi de je ne sais quel royaume, qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le père meurt, l'infante hérite; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une île, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'in-

fante, et qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi! s'écria Sancho; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la Triste Figure. — N'en doute point, mon ami; car tout ce que je viens de raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errans. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiète davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurais de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoique assurément je sois gentilhomme, et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arrière-petit-fils de souverain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux; et le temps ou la mort apaisera la colère du roi mon beau-père. — Vous avez raison, monsieur, et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre; une fois

qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante, ce qui serait assez convenable. — Personne ne s'y opposera, Sancho, surtout quand elle t'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh! pour digne, il n'y a rien à dire, je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien : j'ai déjà été bedeau d'une confrérie, et j'avais si bonne mine avec ma robe, que tout le monde disait qu'il fallait me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage. — Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. — J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derrière moi; comme une fois que j'étais à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtait quand le premier s'arrêtait, marchait quand il marchait, se retournait quand il se retournait; enfin avait l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela

voulait dire : on me dit que le tout petit monsieur était un grand, et que l'autre était son écuyer, et que l'usage voulait qu'il se tînt toujours derrière. Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête. — Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute, cela me paraît plus utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte, moi je me charge de tout le reste.

Ils en étaient là, lorsqu'en levant les yeux ils aperçurent ce qu'on va dire.

CHAPITRE XXII.

Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisait dans un lieu où ils ne voulaient point aller.

Cid Hamet Benengeli, auteur arabe, établi dans la Manche, rapporte dans cette étonnante, véridique, sublime et burlesque histoire, qu'après la conversation que l'on vient de lire, notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes : ils étaient conduits par deux ca-

valiers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. Voici, dit Sancho, la chaine des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi. Comment! des forçats! s'écria don Quichotte; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères. — Ils n'y vont donc pas de bon gré? — Non, assurément. — Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaine, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit : Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle désire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux de vous en instruire. Avec cette permission, que notre héros aurait prise quand même on la lui aurait refusée, il s'approcha des galériens, et demanda au premier pour quelle faute il allait aux galères.

Hélas! répondit celui-ci, c'est pour avoir

été amoureux. Pour cela seul? reprit don Quichotte; ah! si les amans sont ainsi punis, depuis long-temps je devrais ramer. Je le crois, monsieur, ajouta le forçat; mais c'est que mon amour peut-être n'était point comme vous l'imaginez; j'étais amoureux d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenait renfermée; je l'enlevai : je fus pris avec la bourse dans les mains; il fallut employer la force pour me l'arracher, tant elle était chère à mon cœur. La justice arrangea l'affaire en me faisant donner cent coups de fouet sur les épaules, et m'envoyant servir trois ans dans la marine royale. Et vous, mon ami, dit don Quichotte au second, qui marchait la tête baissée avec l'air du repentir. Monsieur, répondit celui-ci, je vais aux galères pour avoir été trop franc. — Comment, trop franc? Mais la franchise est une vertu que tout honnête homme doit honorer. — Eh bien, les juges d'à présent n'ont point de honte de la punir : ils m'ont interrogé sur quelques bestiaux enlevés, m'ont fait les questions les plus malhonnêtes, qu'ils ont accompagnées de menaces grossières. Je leur ai dit avec candeur que c'était moi qui avais trouvé ces troupeaux errans dans la campagne, et que, par une suite de mon goût pour la vie pastorale, je les avais recueillis. Cet aveu

simple et naïf m'a fait condamner à deux cents coups de fouet, et à six ans de galères.

Don Quichotte interrogea le troisième, qui lui répondit gaiement : Je suis ici, monsieur, faute de dix ducats. — J'en donnerais vingt pour vous en retirer. — Oh ! vraiment, c'est quand l'enfant est baptisé qu'il nous arrive des parrains. Si, dans le temps de mon procès, j'avais pu faire couler un peu d'or dans la poche du rapporteur, dans l'écritoire du greffier, je serais à présent à me divertir au milieu du Zocodover de Tolède. Mais, à la garde de Dieu! la patience vient à bout de tout. Son camarade était un vieillard dont la barbe blanche passait la poitrine; il ne répondit à don Quichotte que par des larmes : celui qui le suivait parla pour lui.

Ce vénérable personnage, dit-il, va aux galères pour avoir adouci les tendres peines des amans, en portant leurs billets doux, en les faisant trouver ensemble; on l'a même accusé de se servir de philtres et de se mêler de magie. Sans ce dernier article, reprit don Quichotte, je ne verrais rien que d'obligeant dans les peines qu'il se donnait en servant les amans fidèles : c'est un emploi qui demande beaucoup de délicatesse; on ne devrait le confier qu'à des personnes sages, connues, et

capables de s'en acquitter avec adresse et discrétion. J'ai là-dessus des idées que je veux communiquer au Gouvernement. Mais je ne puis passer à ce vieillard les philtres et la magie, quoique je pense qu'en amour il n'y ait d'autre magie que d'être aimable. Vous avez raison, monsieur, reprit le vieillard; si j'avais été sorcier, j'aurais deviné sûrement le voyage que je fais aujourd'hui. Quant au reste, je ne nie pas que j'ai toujours souhaité que tout le monde se réjouît, vécût ensemble dans la paix et dans la bonne amitié : je ne voyais là rien que de louable; et, pour avoir eu ce désir, on m'envoie aux galères malgré mon grand âge et une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de repos. En disant ces paroles il se remit à pleurer; et Sancho tout attendri lui fit une petite aumône.

Don Quichotte continua ses questions. Le galérien qui suivait lui répondit en riant : Je suis ici pour une bagatelle qui s'est passée en famille. Je logeais avec deux de mes cousines germaines, et deux autres parentes, toutes quatre jeunes et jolies; le soir, pour passer le temps, nous jouions ensemble à de petits jeux, nous n'étions que nous cinq dans la maison; je ne sais comment il est arrivé que tout d'un coup, un beau matin, nous nous sommes

trouvés neuf. On a fait un grand bruit de tout cela; je n'avais point d'argent, point de protecteur; je vais aux galères pour six ans. Mais je suis jeune, je me porte bien; et, pourvu qu'on vive, il y a remède à tout.

Après celui-là venait un homme de trente ans à peu près, d'une assez belle figure, quoiqu'il fût bigle, attaché avec plus de soin que les autres; il avait aux pieds une forte chaîne qui revenait lui faire le tour du corps, deux carcans au cou, dont l'un soutenait la chaîne, dont l'autre portait deux branches de fer qui descendaient à sa ceinture, où ses mains étaient prises par des menottes fermées de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvait ni porter ses mains à sa tête ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi tant de chaînes. C'est que ce misérable, répondit un des gardes, est plus coupable lui seul que tous les autres ensemble : il est avec cela si adroit, si fourbe, si audacieux, que, même dans l'état où il est, nous craignons qu'il ne nous échappe. Comment se fait-il, reprit don Quichotte, que tant de crimes ne l'aient mené qu'aux galères? Il y est pour dix ans, répliqua le garde, ce qui est comme la mort civile. Vous devez le connaître de réputation; c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement sur-

nommé Ginésille de Parapilla. Monsieur le commissaire, dit alors le galérien, ne plaisantons point, s'il vous plaît, et ne parlez pas de mes surnoms; vous auriez trop d'avantage, car je n'oserais vous dire les vôtres. Et vous, monsieur le chevalier, si vous voulez nous donner quelque chose, dépêchez-vous, et ne perdez plus votre temps à écouter ainsi notre histoire. Quand il vous plaira de connaître la mienne, vous pourrez la lire, je l'ai écrite; et j'ose vous assurer qu'elle vous amusera plus que la plupart de nos romans modernes. Est-elle achevée? demanda don Quichotte. — Non, puisque me voici encore; mais elle va depuis ma naissance jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. — Celle-ci n'est donc pas la première? — Bah! j'ai déjà fait quatre campagnes sur mer pour le service de sa majesté catholique. Je ne suis point du tout fâché d'y retourner : en vérité il n'y a que là que l'on jouisse un peu de soi-même, que l'on ait le loisir de mettre en ordre ses idées, et de cultiver les belles-lettres. — Vous me paraissez homme d'esprit. — Si j'étais un sot, je serais heureux.

Cela me suffit, dit don Quichotte en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoi-

que vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté; d'ailleurs il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fassent condamner l'innocence. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a droit d'attenter à cette liberté. Jamais ces pauvres gens ne vous offensèrent; il est peu digne de vous d'exercer les vengeances d'autrui; laissez au Tout-puissant le soin de punir les faiblesses inséparables de l'humanité. Je vous renouvelle donc ma prière, avec la politesse, avec les égards que je vous dois; je me plais à vous assurer de ma reconnaissance si vous m'accordez ce que je demande; si vous vous y refusez, j'aurai bien du regret, messieurs, d'être forcé de vous y contraindre

La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens ? Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat et un maraud, répond don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre lui et son escopette. Les autres gardes surpris mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros; mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Sancho aidait Ginès de Passamont à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre : il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette : alors ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète ; mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards allaient sûrement chercher la

Sainte-Hermandad, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour se retirer et se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avait un autre projet : il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle ; et les regardant avec gravité : Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir ; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers ; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit, au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la Sainte-Hermandad, à qui nous ne pouvons

espérer d'échapper qu'en nous dispersant et nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*ave maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très exacts à prier pour elle, parce que cela se peut faire en tout temps et en tout lieu; mais imaginer que nous allons retourner aux ognons d'Égypte, c'est-à-dire reprendre nos fers, cela est aussi impossible que de cueillir des poires sur cet ormeau. Pardieu! s'écria don Quichotte en colère, don Ginésille de Parapilla, et don fils de catin que vous êtes, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'était point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuait non plus qu'une souche. Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sur ses armes. Ils auraient pris jusqu'à ses

chausses, si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la Sainte-Hermandad que d'aller trouver madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, tremblait de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissait tristement la tête et secouait les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE XXIII.

Des choses extraordinaires qui arrivèrent à notre chevalier dans la Sierra-Moréna.

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchans. J'aurais dû suivre ton conseil : à l'avenir je serai plus sage. Vous, monsieur? répondit l'écuyer; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite ; croyez-moi ; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne

seraient pas d'un grand profit avec la Sainte-Hermandad. Elle ne donnerait pas deux maravédis de tous les chevaliers errans du monde; et je crois déjà entendre ses flèches à mes oreilles. Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron ; mais pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu désires, pourvu que, dans tout le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends bien garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. Si tu le dis, Sancho, tu as menti, tu mens, tu mentiras. Le seul soupçon que la pensée pourrait t'en venir me ferait rester ici pour attendre, pour défier, non seulement cette Sainte-Hermandad, si redoutable pour toi, mais toute l'Hermandad des douze tribus d'Israël, et les sept Machabées, et Castor et Pollux, et tout ce qu'il y eut de frères au monde. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir; comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. L'homme sage ne risque pas tout d'une fois, et se garde aujourd'hui pour demain. Quoique je ne sois qu'un pauvre paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens; et ma caboche, qui ne me trompe guère, m'avertit que vous

ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant sur son âne, entra dans la Sierra-Moréna, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnait un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avait échappé, comme par miracle, aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrèrent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands liéges. Mais le destin qui les poursuivait amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galères par don Quichotte, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la Sainte-Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil; et comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brillait à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. O mon fidèle ami, disait-il, ô le bien-aimé de mon cœur! toi qui naquis dans ma

maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant, et dont l'enfance et la jeunesse me coûtèrent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus! je t'ai donc perdu pour jamais! Eh! comment oser revenir sans toi dans l'asile où nous vivions ensemble? comment oser reparaître devant ma femme, dont tu étais le favori; mes enfans, dont tu faisais la joie; mes voisins, qui te regardaient tous d'un œil d'envie? O mon âne, mon âne chéri! sans toi la vie ne m'est plus rien : Hélas! toi seul la soutenais, puisqu'avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque jour tu payais presque ma dépense. Ah je n'en aurai plus besoin; je t'ai perdu, je vais mourir.

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidens de la vie; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânons de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac de provisions, qu'il avait encore heureusement sauvé, et dont il tirait quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchait au pas, et s'enfonçait de plus en plus dans la mon-

tagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui était arrivé aux chevaliers dans de pareilles solitudes. Tout à coup Sancho l'aperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et, comme elle était déchirée, il en tire, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermait, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié, dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. —Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! En disant ces mots, et sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser la main, et serra tout ce qu'il avait pris.

Ami, lui dit notre héros, ceci appartenait sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assassiné. Non, monsieur, répondit Sancho, les voleurs n'auraient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche.—Tu as raison. Je ne devine point

ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. Il les ouvrit, et trouva ces vers qu'il lut à son écuyer :

On nous dit que l'espoir soutient seul la constance,
Qu'il est nécessaire à l'amour :
Philis, ma passion augmente chaque jour,
Et ne connaît point l'espérance.
Ah! si jamais pourtant, sensible à mon ardeur,
Vous pouviez... Pardonnez aux rêves de mon cœur.
Non, non, à ce bonheur suprême
Votre timide amant n'élève point ses vœux :
Philis, souffrez que je vous aime,
Et je me trouve encore heureux.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte; mais je puis t'assurer qu'ils ne sont point mal faits. Vous vous connaissez donc en vers? répondit Sancho. — Plus que tu ne crois, mon ami; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errans d'autrefois étaient tous poëtes et musiciens : l'amour seul donne ces talens. Voyez donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. Don Quichotte tourna la feuille. Voici de la prose, dit-il; c'est, je crois, une lettre d'amour. Ah! ah! s'écria Sancho, qui était de bonne humeur, lisez-la-moi, je vous prie; j'ai toujours beau-

coup aimé les lettres d'amour. Don Quichotte lut cette lettre :

« Ne craignez rien; vous apprendrez ma « mort avant d'avoir entendu mes plaintes. « Vous avez trahi vos sermens, vous avez « préféré de vils trésors à mon amour, à votre « foi, à vos devoirs les plus saints. Je voyais « en vous réunies toutes les vertus, toutes les « perfections; et je n'y vois plus de vous-« même que votre seule beauté. Adieu : puis-« siez-vous ignorer toujours les perfidies de « votre époux! puissiez-vous ne pas vous « repentir d'un choix si peu digne de votre « cœur!

« Vous avez fait mon malheur éternel; je « fais des vœux pour votre repos. »

La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, dit don Quichotte. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets qui n'exprimaient que des plaintes, des reproches amoureux. Pendant ce temps Sancho visitait une seconde fois la valise, sans laisser la moindre poche, un seul recoin, une couture, où sa main ne passât et ne repassât; tant les écus d'or, qui se montaient à plus de cent, l'avaient mis en goût d'en cher-

cher encore! Malheureusement il n'en trouva plus; mais, en regardant son trésor, il se crut amplement payé des coups de bâton qu'il avait reçus, de la mauvaise nuit de l'hôtellerie, et du baume de Fier-à-bras, et d'avoir été berné, et même d'avoir perdu son âne. Le chevalier de la Triste Figure ne songeait qu'au maître de la valise; et, d'après la lettre, les vers, les écus d'or, le beau linge, il concluait que ce devait être quelque jeune seigneur amoureux que les rigueurs de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert cet amant infortuné.

Dans ce dessein, notre héros s'était déjà remis en marche, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rochers en rochers avec une extrême légèreté. Cet homme était vêtu de lambeaux; sa barbe était noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retombait sur son visage; il portait des chausses presque en pièces, qui semblaient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses pieds étaient nus. Malgré la rapidité de sa course, don Quichotte fit toutes ces remarques; et, s'imaginant que c'était le maître de la valise,

il l'aurait suivi sur-le-champ, si Rossinante, qui, même dans les beaux chemins, ne se souciait guère d'aller vite, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang. D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise? si nous le trouvions, il faudrait lui rendre ses écus d'or; et je ne vois point du tout que cela presse. Dans ce moment ils arrivèrent à un ruisseau, sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux; elle avait encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. Non, répondit don Quichotte; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. Il y a longtemps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais

je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable est plus malin que nous. C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit; qu'elle y reste! Oh! que je n'aime pas les chemins pierreux! il est trop aisé d'y broncher. Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait? Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à peu près que, dans une bergerie à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez, et portant derrière lui la valise à laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune voyageur, qui, sans lui rien dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vitesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous,

et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liége. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le reconnaître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne fallait pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissait une pénitence qu'on lui avait imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom; il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force comme il avait fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderait du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne ferait plus de peine à personne. Il ajouta qu'il ne pouvait nous indiquer sa demeure, parce qu'il n'en avait point, et qu'il passait les nuits où il se trouvait. En achevant ces paroles il se mit à pleurer, et nous aussi; car ce jeune homme a l'air bon : on lui a causé quelque grand chagrin; et l'état où nous le trouvions, comparé avec celui où nous l'avions vu la première fois, nous brisait le cœur.

Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnemens de chevriers,

son visage changea tout à coup ; il fixa ses yeux à terre, serra ses lèvres, fronça ses sourcils, et se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force, que sans nous il l'aurait tué. En se débattant il criait toujours : Ah ! traître Fernand, tu vas me payer ta perfidie abominable ! je veux t'arracher ce cœur où l'artifice, la fraude, règnent avec tous les vices ! Il ajouta à cela beaucoup d'autres reproches adressés à ce Fernand. Nous le laissâmes aller ; il s'enfuit avec vitesse jusque dans ces pointes de rocs, où il serait impossible de l'aller joindre.

De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie, qui viennent sans doute du mal que lui a fait quelqu'un appelé Fernand. Ce qui nous l'a confirmé, c'est que depuis il est revenu nous demander de quoi manger, quelquefois le prendre de force. Quand il est dans ses mauvais momens, on a beau lui offrir ce dont il a besoin, il bat toujours. Le reste du temps il prie avec douceur et politesse qu'on lui donne un peu de pain ; il remercie, pleure et s'en va. Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher partout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui

est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille; afin qu'elle en prenne soin. Voilà tout ce que je sais.

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remercia le vieux pâtre, et résolut de l'aider dans ses recherches : mais le hasard lui en épargna la peine. A l'instant même ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venait à eux en marmottant quelques paroles. Il s'approcha doucement, les salua, leur dit bon jour d'une voix faible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arrière, et posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles.

CHAPITRE XXIV.

Continuation de l'aventure de la Sierra-Moréna.

Certes, seigneur, quoique je ne vous connaisse point, je n'en suis pas moins touché vivement de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnaissance, mais il ne m'empêche point de la sentir. J'exposerais ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remède à vos maux; si rien ne peut les adoucir, je voudrais du moins les plaindre, et encore plus les partager. Songez que les larmes de la compassion sont le baume de la douleur. Daignez donc m'instruire de vos peines, je vous le demande au nom de ce que vous avez le mieux chéri; et je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance.

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, le regardait, l'examinait depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce

que je pourrai pour vous obéir. Sancho et le vieux chevrier lui présentèrent ce qu'ils avaient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger en doublant et précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivit, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devait prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à ma faible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois. Ce début fit souvenir don Quichotte du conte des chèvres que Sancho n'avait jamais pu finir. Il promit au nom de tous d'écouter sans interrompre. Le jeune homme reprit alors :

Je m'appelle Cardenio. Je suis né dans une

grande ville de l'Andalousie ; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivait une jeune personne à qui le ciel avait prodigué tous ses dons : on ne savait qu'aimer davantage, de la grâce ou de la beauté de Lucinde. Elle était aussi noble, aussi riche que moi ; mais elle fut moins constante : puisse-t-elle être plus heureuse ! J'aimai Lucinde, je la chéris, je l'adorai dès mes plus tendres années : Lucinde, encore enfant, m'aimait avec la bonne foi de son âge. Nos parens ne gênèrent point cette inclination naissante ; ils n'y voyaient, sans se le dire, qu'un hymen futur convenable à tous deux. Cependant, lorsque Lucinde eut quinze ans, son père se crut obligé de lui défendre de me recevoir. Ah ! combien de lettres, combien de billets nous nous écrivîmes, combien j'envoyai de vers, de romances à Lucinde ! Notre amour en devint plus fort. Mon cœur, intimidé jusqu'alors par le respect que m'imposait la présence de ma maîtresse, était plus hardi loin d'elle ; ma plume ne craignait point d'exprimer ce que ma bouche n'eût prononcé qu'en tremblant ; et Lucinde osait m'écrire ce qu'elle ne m'eût pas dit.

Enfin, ne pouvant vivre sans elle, je voulus faire décider mon sort ; j'allai moi-même

trouver le père de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les deux époux; mais il ajouta que j'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvait pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le désirait. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon père pour l'engager à faire la démarche qui devait assurer mon bonheur.

En entrant dans son appartement, je trouvai mon père une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler : Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une manière si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvais refuser d'aller au moins le remercier. Cardenio, me dit mon père, vous partirez dans deux jours, vous vous

rendrez auprès du duc; et j'espère que votre conduite justifiera le choix qu'il a fait. Je n'osai répliquer. Cette même nuit, j'entretins Lucinde à sa jalousie : le lendemain j'instruisis son père de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc, qui ne pouvait tarder long-temps. Il me le promit; Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi; je lui dis adieu en versant des larmes.

J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié, mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frère, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien : j'écoutais avec un intérêt tendre les confidences qu'il venait me faire; et je ne tardai pas à savoir qu'il nourrissait en secret une passion violente et malheureuse pour la fille d'un laboureur vassal de son père, la plus riche héritière de l'Andalousie, et si belle, si sage, si bien élevée, qu'elle faisait l'admiration de son pays. Don Fernand, après avoir tenté vainement de la séduire, était décidé au seul moyen qui lui restât de la posséder, c'est-à-dire, à devenir son époux. Je m'efforçai

de l'en détourner; je lui représentai les obstacles qu'il trouverait dans sa famille, les chagrins qu'il se préparait : mais, voyant que son parti était pris, je me crus obligé d'en avertir le duc son père. J'allais m'acquitter de ce devoir délicat, lorsque Fernand, qui sans doute avait pénétré mon dessein, vint me dire qu'il espérait se guérir de sa passion en faisant une absence de quelques mois. Je veux, ajouta-t-il, mon ami, aller passer ce temps avec vous dans la maison de votre père : je prendrai le prétexte de visiter les haras superbes établis dans votre ville pour acheter de beaux chevaux; et j'espère que le voyage, les distractions, surtout votre amitié, me feront oublier mon fol amour. J'applaudis fort à ce projet, qui me plaisait d'autant plus, qu'il me rapprochait de Lucinde; et je pressai vivement Fernand de l'exécuter au plus tôt.

J'ai su, depuis, que, lorsque don Fernand me proposait de partir, il avait déjà séduit la fille du laboureur en lui promettant la foi du mariage. Le perfide voulait s'éloigner, soit qu'il craignît que son père ne découvrît son action coupable, soit que l'amour, qui, dans les belles âmes, devient la sauvegarde de toutes les vertus, ne fût dans celle de Fernand qu'un désir ardent, effréné, qui s'irrite par

les obstacles, et s'éteint dès qu'il est satisfait Nous partîmes peu de jours après, avec la permission du duc : nous arrivâmes chez mon père, où don Fernand fut reçu comme le fils de notre bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidèle; et je pensai, pour mon malheur, que l'amitié me faisait un devoir de confier mes amours à Fernand.

Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif désir de la voir. Je cédai sans peine à ses vœux; je le menai près de la fenêtre où j'entretenais Lucinde; la jalousie était ouverte, l'appartement éclairé. Don Fernand ne vit que trop bien celle de qui dépendait ma vie. Il demeura muet, immobile, à l'aspect de tant d'attraits; il oublia ses amours passées, il oublia surtout l'amitié. Soigneux pourtant de me cacher l'impression qu'il avait reçue, il me félicitait de mon bonheur, paraissait souhaiter notre hymen, et voulut voir quelques billets de ceux que m'écrivait Lucinde. Sans soupçon, sans défiance, je lui fis lire sa dernière lettre, où elle m'exhortait à demander sa main avec tant d'esprit et de grâce, tant d'amour et tant de pudeur, que cette lecture acheva d'enflammer le traître Fernand. Je me rappelle que dans cet instant les justes éloges

qu'il donnait à Lucinde m'importunèrent dans sa bouche; je fus frappé d'une lumière terrible; et, quoique sûr comme de ma vie de la constance de ma maîtresse, le poison de la jalousie vint pour la première fois glacer mon cœur.

Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule.... A ces mots don Quichotte tressaillit; et ne pouvant contenir son émotion : Seigneur, interrompit-il si votre seigneurie avait dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment, j'en suis sûr, je le soutiens, et je le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle aurait dû vous demander l'admirable Roger de Grèce; madame Lucinde aurait lu avec délices la belle aventure de Darayda et de Garaya, ainsi que les vers doux et tendres du charmant berger Darimel. Quand vous le pourrez, je vous demande en grâce de lui prêter cet excellent livre : si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres qui font la consolation de ma vie et la nour-

riture de mon âme : il est vrai que j'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit ; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît ; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt.

Pendant que don Quichotte parlait, Cardenio, rêveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein, et regardait fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondait point. Tout à coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés : Non, dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête, et je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diraient le contraire, que la reine Madasime couchait avec maître Élisabeth. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec un jurement terrible ; la reine Madasime fut une princesse respectable qui ne couchait point avec des chirurgiens : celui qui dit semblable calomnie est un infâme, un poltron, un menteur, et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. Cardenio, que son accès de folie venait de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse

pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poings sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne vers ses rochers. Sancho s'en prend alors au chevrier de ce qu'il ne les avait pas avertis que cet homme était fou furieux. Le chevrier soutient qu'il le leur a dit; Sancho affirme le contraire : tous deux se fâchent, et finissent par se prendre à la barbe. Don Quichotte veut les séparer : Non, non, criait l'écuyer, laissez-moi frapper à mon aise; cet homme n'est pas chevalier errant. Notre héros parvint enfin à remettre la paix; et désirant, malgré sa querelle, d'entendre la fin de l'histoire de Cardenio, il prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES
DE FLORIAN,
DON QUICHOTTE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue de l'Hirondelle, n°. 22.



DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR FLORIAN,

OUVRAGE POSTHUME.

TOME SECOND.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SUITE
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXV.

Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.

NOTRE héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivait en soupirant, mourait d'envie de parler, mais n'osait commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : Monsieur, dit-il, je vous demande en grâce de vouloir bien me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfans; j'aimerais autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Si du moins les bêtes parlaient comme autrefois, j'aurais l'espérance de ren-

contrer ici quelque honnête loup avec qui je raisonnerais; mais par ma foi! il est trop dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. Eh bien, répondit don Quichotte, je consens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur! sans cela j'allais étouffer.

Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal); et que vous importe que ce monsieur l'abbé fût son ami ou ne le fût point? Si votre seigneurie avait passé cela, qui devait lui être fort égal, le fou aurait continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savais combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverais toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osait ternir sa renommée. Il est bien vrai que maître Élisabeth était un homme d'une sagesse consommée, que la reine consultait souvent, et qu'elle avait pris pour son médecin; mais d'imaginer qu'il fût son amant est une calomnie atroce, que Cardenio ne se serait pas permise, s'il n'eût été dans son accès

de folie. — Voilà justement la raison qui devait vous empêcher de prendre garde à ce que disait un fou; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine était arrivée plus haut et vous avait frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plaît, avec cette belle madame que Dieu confonde? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne te cache point que j'eus toujours une affection particulière, fondée sur sa beauté, ses vertus et ses malheurs. La pauvre princesse! hélas! je m'attendris quand je pense à tout ce qu'elle eut à souffrir, à tous les chagrins, à toutes les peines que le seul maître Élisabeth soulageait par ses conseils. Et l'on voudrait en conclure méchamment qu'il se passait entre eux quelque infamie! Non, pardieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon dieu! je laisse chacun se mêler de ses affaires : s'ils couchèrent ensemble, grand bien leur fasse! je viens de mes vignes et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achète cher et dit que c'est

bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. Nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds. Que diable cela me fait-il? Souvent on parle de lard là où il n'y a point de chevilles. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourrait fermer les champs? Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun; mais tu devrais une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux règles de la chevalerie, que personne au monde ne connaît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but : par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. — Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errans du monde : j'ai tort de dire peut-être; il fut le premier, l'unique, le

prince de ceux qui ont existé. Dans tous les arts, dans tous les emplois, on choisit toujours pour modèle celui qui s'est le plus illustré dans cet art ou dans cet emploi : c'est donc Amadis qui doit être le nord, l'étoile, le soleil de tout ce que nous sommes de cœurs généreux combattant sous la bannière de la chevalerie et de l'amour. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut long-temps dans la pénitence sous le nom significatif du *beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géans, de tuer des andriagues, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amène dans un désert aussi commode que celui-ci. . . . . .

Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho ; qu'est-ce donc que vous voulez faire ? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique lui avait fait infidélité avec le Maure Médor, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout-à-fait fou ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur. — Mais

vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses; je ne vois pas que vous en ayez: soupçonnez-vous que madame Dulcinée se soit permis quelque gentillesse avec un Maure ou un chrétien? — Non; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guère lui en savoir gré: mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup; tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par-là de ce qu'il saurait faire dans une véritable occasion: d'ailleurs la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou; oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner.

En parlant ainsi don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne, qui, séparée

des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il apercevait, le voici l'asile solitaire où je veux soupirer mes amours! voilà le ruisseau limpide dont mes larmes augmenteront les flots! O vous, qui que vous soyez, rustiques dieux de ces montagnes, pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes la paix de vos belles retraites! O vous, dryades et napées, ne vous lassez pas de m'entendre! et je ferai de tendres vœux pour que votre pudeur ne redoute rien des faunes ou des satyres. O Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit! Et toi, mon fidèle écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux

Don Quichotte à ces paroles descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante; et le frappant de la main sur la croupe: Re-

çois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas : je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'Hippogriphe d'Astolphe.

Si mon pauvre âne était encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurais, en lui ôtant son bât, d'assez belles choses à lui dire, quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci, puisque celui qui fut son maître n'est pas amoureux, que je sache. Mais au surplus, seigneur chevalier de la Triste Figure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourrait fort bien suppléer au défaut de mon âne : j'irais et reviendrais plus vite, car je suis un fort mauvais piéton. Je ne m'y oppose point, répond don Quichotte; je désire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. — Oh! monsieur, j'en ai assez vu. — Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vêtemens, jeter çà et là mes armes, me précipiter la tête la première sur les rochers, ensuite....... — Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence.

Écoutez : s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serais d'avis que ce fût dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton, et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que c'était contre des rochers plus durs que du diamant. — Non, Sancho, les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. — Oh bien! je me les permets : et croyez-moi, monsieur, imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre de change des trois ânons que vous m'avez promis : donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso; je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence; je vous la rends plus souple qu'un gant; et je reviens, léger comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai point ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardenio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne : d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire, ensuite je puis te répondre qu'elle ne connaît point mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que la lumière des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose

assurer que de ces quatre fois elle ne s'est pas aperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévère la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo son père, et sa mère Aldonza Nogalès !—Comment ! que dites-vous donc, monsieur ? Quoi ! madame Dulcinée est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo? — Oui, sans doute. — Oh ! je la connais, je la connais parfaitement. Diable ! c'est un fier brin de fille, qui vous jette une barre aussibien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu ! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourrait faire le coup de poing avec tous les chevaliers errans de la terre. Je me souviens que, certain jour, elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son père qui travaillaient à demi-lieue de là ; ils entendirent sa voix comme s'ils avaient été à une toise. Jarnibleu ! quels soufflets elle donne quand on veut jouer avec elle ! Il me tarde déjà d'être en route ; je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étais donc imbécile ! j'imaginais que cette madame Dulcinée était une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritait de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi ! monsieur, s'ils

y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Laurenzo taillant du chanvre ou battant du blé; cela doit leur avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévère, je vous ai déjà dit une grande vérité que vous perdez trop souvent de vue; c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devrait savoir que deux choses seules méritent de nous de l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possède au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle était la première princesse du monde. D'ailleurs pensez-vous que les Amarillis, les Silvies, les Galatées, que nos poëtes se plaisent à célébrer, existent telles qu'on nous les peint? Non, sans doute. Il est très permis à notre imagination de se former un modèle idéal, de l'embellir de tous les attraits, de toutes les perfections réunies, soit pour le donner en exemple, soit pour nous exciter à aimer ce qui est véritablement aimable. Voilà ce qu'est pour moi Dulcinée; voilà ce que certains petits esprits auront peut-être de la peine à comprendre; mais on se passe de leur suffrage. — Vous avez raison,

monsieur; et je conviens du fond de mon cœur que, près de vous, je ne suis qu'un âne. Hélas! mon Dieu! en prononçant ce nom je ne puis m'empêcher de soupirer, et de songer que j'ai perdu mon fidèle compagnon, que votre bonté daigna me promettre de remplacer par trois autres.

Don Quichotte, sans lui répondre, s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardenio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer, afin qu'il l'apprît par cœur. N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne. La voici, reprit don Quichotte:

« Haute et souveraine dame,

« Celui qui languit loin de vous, celui dont « le cœur, profondément blessé, souffre et « chérit ses souffrances, vous souhaite, douce « Dulcinée, le repos qu'il a perdu. Si votre « beauté me dédaigne, si votre fierté me re- « bute, je succomberai, malgré ma constance, « sous le poids de mes douleurs. Mon fidèle « écuyer Sancho vous rendra compte, enne- « mie adorée, de l'affreux état où je suis ré-

« duit. Mes tristes jours sont à vous ; un mot « peut les conserver, un mot aussi peut les « finir. Commandez, il me sera doux de satis- « faire votre cruauté.

« Le vôtre jusqu'à la mort,

« Chevalier de la Triste Figure. »

Par la vie de mon père ! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mardi ! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez, et comme vous avez bien encadré là-dedans *Votre chevalier de la Triste Figure !* Vous êtes un diable pour l'esprit. Ah çà, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois ânons, et signez-la d'une manière moins gentille, mais plus claire. Don Quichotte écrivit aussitôt :

« Madame ma nièce, vous paierez comp- « tant, par cette première de change, à mon « écuyer Sancho Pança, valeur reçue de lui, « trois ânons de cinq que j'ai laissés sous votre « garde ; lesquels vous seront alloués dans vos « comptes, en me représentant la quittance « dudit Sancho.

« Fait au milieu des montagnes de la Sierra- « Moréna, ce 22 août de la présente année. »

C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre parafe, et je vais seller Rossinante. Attends, attends, reprit don Quichotte, je désire qu'au moins tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu! je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour, et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable; car si madame Dulcinée s'avisait de faire la revêche, je jure Dieu que je lui apprendrais à vivre à bons coups de pieds dans le ventre. Pardi oui! je souffrirais qu'un fameux chevalier errant prît la peine de devenir fou pour une.... Suffit, je conseille à madame Dulcinée de marcher droit. Je suis bon, mais il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles; je mets alors mon vin à douze, fût-il certain que je n'en vendrai pas.... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour? — Ne t'en inquiète point, Sancho; l'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus

occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu sèmeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes; elles te guideront quand tu reviendras.

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint précipitamment : Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment, en sûreté de conscience.... Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.

CHAPITRE XXVI.

Finesses d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra-Moréna.

Le chevalier de la Triste Figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassait. Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux comme Roland, ou fou triste comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre : mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avait pas un si grand mérite à être vaillant, puisqu'il était invulnérable, devint tout à coup furieux, parce qu'Angélique, oubliant sa gloire, rendit le jeune Médor possesseur de ses attraits. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchans de soupçonner sa pudeur : et le ciel sait combien elle est sévère ! Amadis, qui valait au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parce qu'Oriane l'avait banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit hon-

nête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! Revenez dans ma mémoire, actions sublimes et touchantes de ce phénix des chevaliers; c'est lui que don Quichotte imitera.

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtemens; et, se rappelant que la prière occupait souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espèce de rosaire qu'il disait avec dévotion. Le reste du temps il se promenait dans le pré, s'entretenait avec ses pensées, faisait des vers qu'il écrivait sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau. La plupart de ces vers ont été perdus; cependant on a recueilli les suivans :

Arbres touffus, qui, dans les airs,
Balancez mollement vos verdoyans feuillages,
Prés émaillés de fleurs, silencieux ombrages,
Rochers escarpés et déserts,
Plaignez ma triste destinée.
Sois attentif, fidèle écho,
Et répète avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Ma gloire n'a pu la fléchir;
J'ai su dompter le monde et n'ai pas su lui plaire :
Malgré tous mes exploits, ma brillante carrière
Dans les pleurs ici va finir.

Avant qu'elle soit terminée,
Suspends ton cours, charmant ruisseau,
Et murmure avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Don-Quichotte se crut obligé de mettre à la fin de toutes ses stances cet admirable refrain *du Toboso,* afin qu'il n'y eût point d'équivoque, et que l'on entendit bien que les vers étaient pour Dulcinée.

Tandis qu'il célébrait ainsi sa dame, qu'il confiait sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages, Sancho poursuivait son chemin. Si malheureusement ce voyage avait été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidèle écuyer risquait de ne pas retrouver son maître en vie : mais, vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'était amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frisson : cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'autre : Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi

notre aventurier? C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de don Quichotte.

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchèrent de notre voyageur. Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître? Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. Oh! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte, et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval que voilà. Monsieur, monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugemens et dans vos propos; je n'ai jamais volé personne, et je souhaite que tout le monde en puisse dire autant. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demandèrent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle était sur des tablettes, et que son maître lui avait ordonné de la faire trans-

crire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avait garde d'y trouver, puisqu'il les avait oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps, et, prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. Ce que j'ai? répondit-il : ah! malheureux que je suis! je viens de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valait une métairie. Comment, répliqua le barbier, ces ânons étaient dans vos poches? — Sans doute, puisqu'ils étaient dans une lettre de change signée de mon maître, portant l'ordre à sa nièce de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui; cette lettre de change, avec l'épître pour madame Dulcinée, était dans les tablettes que j'ai perdues.

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui ferait renouveler la lettre de change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettait peu l'épître à madame Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur. Le barbier le pria de

la répéter, afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel; se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire : Le diable s'en mêle; car je ne peux me rappeler que du commencement de la lettre, où il y avait *haute et souterraine dame.* Vous voulez dire *souveraine,* reprit le barbier, — Oui, c'était *souveraine,* je m'en souviens. Ensuite il disait : *Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit.* Il y avait après cela *des tristes jours,* et puis, *un seul mot;* et, après *le seul mot,* cela finissait par *votre, jusqu'à la mort, chevalier de la Triste Figure.* Voila toute la lettre à peu près.

Le barbier et le curé félicitèrent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre, afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui était arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avait été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée son maître était décidé à s'aller faire empereur quelque part; que, quant à lui, son parti était

pris, dès qu'il serait veuf, ce qui ne pouvait manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui apporterait en dot un bon duché en terre-ferme, parce qu'il était revenu des îles, et qu'il ne s'en souciait plus. Sancho disait tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'était faites, que le curé et le barbier jugèrent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regardèrent au moins comme aussi fou que son maître.

Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque : alors.... Archevêque, interrompit l'écuyer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie allait lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errans ont coutume de donner à leurs écuyers. — Ordinairement ils les font jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable! j'aimerais assez un bénéfice; mais pour le posséder, il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous de-

mande en grâce de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte. Mais, ajoutèrent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert; nous réfléchirons là-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là; je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginait un moyen qui devait réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait: c'était de s'habiller en demoiselle errante, en se couvrant le visage d'un voile; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle affligée devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière, on était certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaierait de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XXVII.

Grands événemens dignes d'être racontés.

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisemens, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits depuis le règne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffe; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchait, le serra

sur son frònt avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ces déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda surtout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Moréna. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait : il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui

laissant celui de l'écuyer, dont la gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui dirait que cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient pai-

siblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire :

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidèle compagne?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.
Que notre douleur nous rassemble :
J'ai ton cœur, hélas! et ton sort;
Approche, nous dirons ensemble :
Je suis seul, et je vis encor!

Abandonnant les verts bocages,
Dans les déserts tu viens gémir,
Sur la pointe des rocs sauvages
Tu répètes : Je veux mourir.
Dès long-temps le mal qui me presse
Me fait ici chercher la mort;
Comme toi je me plains sans cesse
D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier; ma triste plainte
Te lasse au lieu de t'attendrir;
Solitaire dans cette enceinte,
Tu voulais te plaindre et mourir.
Demain, quand le jour viendra luire,
Vers ces lieux reprends ton essor;
J'espère ne plus te redire :
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accens. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut; et sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre au milieu de ces déserts un langage aussi touchant, il répondit avec politesse : Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs ; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé : je le suis, je le sais bien ; ma faible raison ne me luit que dans de courts

intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal : j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile : je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas ! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire, presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption ; et Cardenio raconta que Lucinde lui avait envoyé, dans le volume d'Amadis de Gaule, le billet suivant :

LUCINDE A CARDENIO.

« Chaque jour je découvre en vous de nou-
« velles qualités qui m'imposent l'obligation
« de vous aimer davantage. Comme je désire

« vivement de remplir cette obligation dans
« toute son étendue, je vous prie d'en parler
« à mon père. Il vous estime, il me chérit :
« vous réglerez sûrement ensemble comment
« je peux acquitter toutes les dettes de mon
« cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand, ajouta Cardenio; je lui confiai que je n'osais prier mon père de demander la main de Lucinde, parce que je savais qu'il était décidé à ne point me marier avant que le duc Richard se fût expliqué sur ce qu'il voulait faire pour moi. Don Fernand me répondit qu'il se chargeait de parler à mon père, de le déterminer à cet hymen, d'aplanir toutes les difficultés. Traître, perfide, homme sans honneur! tu méditais déjà ma perte quand je t'ouvrais mon âme avec confiance! Que t'avais-je fait, cruel? je t'aimais, je t'estimais : j'étais si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles rendaient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguaient sa main, oublierait la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde? Mais de quoi vais-je me plaindre? la fatalité de mon sort forçait don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'aller chez son frère chercher de l'argent dont il avait besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agirait auprès de mon père. Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnaissance. Le soir même j'allai voir Lucinde, à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi cependant une profonde tristesse, des pressentimens douloureux, se mêlèrent à cet entretien. Jamais jusque-là nos conversations n'avaient été troublées par le moindre nuage, jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude n'avait altéré le bonheur suprême dont je jouissais en la voyant. Je ne lui parlais que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables ; elle me louait aussi ; et l'amour, qui donnait seul et recevait ces éloges, les exagérait souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous écoutions avec délices, parce que nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes,

hélas! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain; j'arrivai chez le frère de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié; mais il me retint plusieurs jours : il exigea même de moi que je ne parusse point devant son père, sous prétexte qu'il avait besoin de précautions pour envoyer à son frère l'argent qu'il lui demandait. J'obéis quoique avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers; et j'étais sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout à coup à moi, et se pressa de raconter que, passant par hasard dans une rue, vers le midi, une très belle femme l'avait appelé par sa fenêtre, et lui avait dit en sanglotant : Mon frère, si vous êtes chrétien, je vous demande, au nom de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vite que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajoute-t-il, elle m'a jeté ce papier, et un mouchoir où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allais faire ce qu'elle désirait. Elle a fermé la fenêtre; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présens, je me suis mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris la lettre précipitamment; elle contenait ces mots :

« Don Fernand, selon sa promesse, a fait
« parler à mon père, mais pour lui-même, et
« non pour vous. Il a demandé ma main. Mon
« père, ébloui par cette alliance, a donné sa
« parole à Fernand. Je dois l'épouser en se-
« cret, dans notre maison, devant les seuls
« témoins nécessaires. Vous pouvez com-
« prendre ce que je souffre. J'ai pris mon
« parti cependant : il vous prouvera si je sais
« aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture; mes jambes ne pouvaient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, et je revolai vers Lucinde; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus à la fenêtre de ma maîtresse : heureusement je l'y trouvai. Cardenio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant; écoutez-moi bien. Me voilà déjà parée pour la noce. Le traître Fernand, mon père et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la dernière réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi,

j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde : elle était ouverte, j'entrai. Personne ne m'aperçut au milieu du tumulte qui régnait dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendait les nouveaux époux. Là, je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle était très éclairée, pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avait choisi pour témoin. Je n'avais point d'armes, je contins ma rage. Un moment après je vis paraître Lucinde, accompagnée de sa mère et de deux de ses femmes : elle était couverte de pierreries, et portait une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez-moi ces détails, tout était important pour moi, tout m'est présent; ma mémoire fait à la fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux, et dit à Lucinde, selon l'usage : Acceptez-vous pour mari le seigneur don Fernand que voilà ? Alors j'avançai la tête, et j'attendis, sans respirer, la réponse de Lucinde. Ah! Lucinde! Lucinde! qui l'aurait pensé? Après ce qu'elle m'avait dit, après les sermens qu'elle m'avait faits, après la certitude où elle était que mon repos, mon

bonheur, ma vie, allaient dépendre d'un mot!.. Malheureux que je suis! et j'ose me plaindre! moi qui fus assez lâche, assez vil pour ne pas me montrer alors, pour ne pas m'écrier : Lucinde, tu ne peux disposer de toi, tu m'appartiens, nous sommes l'un à l'autre; les nœuds les plus saints nous unissent : on te commande un parjure; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort; conserve-moi le jour, Lucinde, en t'épargnant un horrible crime!.... Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras!... Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendait la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mère alors se baissa vers elle, me déroba son visage : et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnait la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'était bien Lucinde dont j'avais entendu la voix. Je n'en doutai plus quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse. Au moment même, Lucinde évanouie tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta; sa mère, Fernand, la suivirent; et moi, dont les yeux couverts d'un nuage ne distinguaient, n'apercevaient plus

rien, je sortis en poussant des cris, sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguère me dévorait. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'était altérée. Je me rappelle confusément que je courus reprendre ma mule, et que je sortis de la ville. Je marchai toute la nuit. Le seul sentiment qui m'occupait, et dont je me souviens parcequ'il m'occupe encore, c'est que Lucinde était infidèle; c'est que Lucinde m'avait trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avaient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusait encore. Je me rappelais sa timidité, sa douceur, son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours. La douce habitude de la trouver parfaite l'emportait sur mon ressentiment, et j'aimais mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitais ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva; je sais seulement qu'en revenant à

moi, je me vis entouré de pâtres, qui sûrement m'avaient secouru. Je n'avais plus faim, j'étais paisible, et j'appris avec douleur que j'avais maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas moins ; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer : je me nourris de ce pain ; quand j'ai mangé, je suis mieux ; je cause alors avec les chevriers ; ils me disent que je les maltraite encore, et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie ; je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour : je répète, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Épargnez-vous des conseils qui me seraient inutiles ; je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi ; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu ; eh bien ! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardenio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, allait s'efforcer de le con-

soler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignait non loin d'eux, attira son attention.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle et surprenante aventure.

O combien nous devons aimer ce brave et galant don Quichotte, qui, malgré les revers, malgré les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, poursuivit toujours le noble dessein de ressusciter la chevalerie! Il est cause que, dans le triste siècle où nous vivons, nous avons du moins encore quelques instans de plaisir en lisant son agréable histoire, en y trouvant des épisodes qui ne sont pas moins intéressans que les grandes actions du héros. Nous admirons ses hauts faits d'armes, Sancho quelquefois nous fait rire; mais nous aimons à nous attendrir avec l'amant de Lucinde : et, pour en revenir à lui, je vous dirai, mon cher lecteur, que cette voix qu'entendit le curé s'exprimait de cette manière.

Dieu tout-puissant, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur désire, la solitude et un tombeau? Ah! je ne me plaindrais plus, si,



dans ces tristes déserts je pouvais dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler.

Le curé, surpris de ces accens, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils semblaient partir. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils aperçurent sous un frêne un jeune paysan qui se lavait les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur dérobait le visage. Ils s'approchèrent avec précaution, se cachèrent derrière une roche, et remarquèrent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, était composé d'une espèce de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds, il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurèrent frappés; et Cardenio dit à voix basse : Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel; cependant ce n'est point Lucinde.

Le jeune homme qui se croyait seul, ôta tout-à-fait son bonnet, secoua deux fois la tête, et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne doutèrent plus

que ce ne fût une femme. Ils la regardèrent quelques instans démêler avec ses mains ses longs cheveux; mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter sur eux un regard d'effroi. Dès qu'elle les aperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchans. Déjà le curé l'avait jointe. Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous : mais pardonnez au désir que nous aurions de vous être utiles.

La jeune personne troublée regarda le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchait à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir : Puisque mes cheveux m'ont trahie, puisque cette solitude n'a pu me cacher aux humains, je n'essaierai point de feindre; ma bouche n'a point l'habitude du mensonge, et votre cœur me semble

avoir l'habitude de la pitié. Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe, je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire naître : vous m'en épargnerez quelques-uns quand je vous aurai tout dit.

Ces paroles furent prononcées avec tant de grâce et de modestie, que le curé, ses deux compagnons, se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et, revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, commença ainsi son histoire :

Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon père habite dans ce bourg; il est laboureur et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de naissance a causé toutes mes peines. Ce n'est pas que j'aie à rougir d'être la fille d'un laboureur; notre race antique et pure fut de tout temps respectée. Nous sommes de vieux chrétiens, honorés de nos frères et chéris des pauvres, dont notre fortune fut toujours le patrimoine. Mes parens étaient moins fiers de ces avantages que de m'avoir pour leur fille : j'étais leur unique enfant, leur héritière, l'espoir, l'appui de leur vieillesse, l'objet sur le-

quel se réunissaient et leurs complaisances et leurs affections. Je méritais alors tant d'amour, j'aimais si bien les auteurs de ma vie! j'étais sans cesse occupée de leur bonheur, de leurs plaisirs; je n'existais que pour eux : aussi leur confiance en moi n'avait point de bornes, je réglais tout dans la maison; les domestiques ne répondaient qu'à moi; les ouvriers, les moissonneurs étaient payés par mes mains; la vente des récoltes, les soins du ménage, les bienfaits, les charités à répandre, tout était en mon pouvoir; et mes bons parens approuvaient toujours ce que leur fille avait fait. Mes heureuses journées étaient remplies; s'il me restait quelques instans, je les donnais à la broderie, à la lecture, à la musique, que j'aimais parce qu'elle adoucit l'âme et qu'elle délasse l'esprit. Telle était l'innocente vie que je menais chez mes parens; ma reconnaissance pour eux, et non pas ma vanité, vous en raconte les détails.

Tant de soins, et surtout mon goût, me retenaient toujours à la maison : je ne connaissais que nos domestiques; je ne sortais que pour aller à la messe avec ma mère, avec les femmes qui me servaient; et j'étais si fort enveloppée dans ma mante, que je ne voyais de la terre que l'endroit où je mettais le pied. Je n'échap-

pai point cependant aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon père était vassal : j'eus le malheur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand.

A ce nom Cardenio tressaillit, et fit paraître une si grande altération, que le curé et le barbier craignirent un accès de fureur. Cardenio se contint; une sueur froide coula de son front; il appuya sa tête sur sa main, et se mit à considérer plus attentivement encore celle qui continuait son récit sans s'apercevoir de son émotion.

Je ne vous redirai point tous les moyens qu'employa Fernand pour m'instruire de son amour; il suborna mes domestiques, il rechercha, combla mes parens de politesses, d'amitiés, multiplia les sérénades sous mes fenêtres, et m'écrivit une foule de billets qu'il avait l'art de me faire parvenir. Loin d'être séduite par ces soins, je regardai don Fernand comme un ennemi dangereux qui ne voulait que m'avilir, et je redoublai d'efforts pour échapper à ses poursuites. Je dois pourtant avouer à ma honte que mon secret orgueil était flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand : il était aimable et bien fait. Déjà coupable de l'avoir remarqué, heureusement j'étais défendue par mon amour

pour la vertu, par les conseils de mes parens. Ma fille, me disait mon père, je ne m'en remets qu'à toi seule du soin sacré de ton honneur, qui m'est plus cher que la vie; je laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. Prends garde, prends garde, ma fille, la moindre démarche hasardée, un seul instant d'oubli, d'imprudence, peuvent te perdre à jamais : peut-être ferais-tu bien, pour te mettre à l'abri des piéges dont cet homme va t'environner, de te marier tout à l'heure. Tu peux choisir un époux à ton gré; il n'est personne dans ce pays qui ne fût honoré de ton choix, et je bénirais le jour où je donnerais ma fortune entière pour assurer le repos de ma fille.

Je me croyais sûre de moi; je remerciai mon père, et j'espérai que don Fernand finirait par m'oublier; mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il fut instruit que mes parens s'occupaient de me chercher un époux; cette nouvelle enflamma davantage son caractère impétueux; il résolut dès ce moment de ne plus rien ménager.

Une nuit, seule dans ma chambre, avec la fille qui me servait, après m'être bien assurée que toutes mes portes étaient fermées, j'allais me livrer au sommeil, lorsque tout à coup

paraît devant moi don Fernand, don Fernand lui-même. Immobile, muette d'effroi, je le regardais sans pouvoir parler. Le perfide tombe à mes genoux, et, par des paroles flatteuses, par des larmes qui semblaient sincères, il cherche à me faire excuser son audace. J'étais jeune, crédule, sans expérience; je me sentis touchée de ses pleurs : mais, reprenant bientôt mes esprits, je lui répondis d'une voix ferme ;

Seigneur, vous me connaissez mal, si vous pensez que le danger où je me trouve puisse affaiblir ma résistance : je ne redoute point vos indignes transports, la mort saurait m'en délivrer. Je suis fille d'un de vos vassaux, mais je ne suis point votre esclave. Votre noblesse et votre rang n'ont aucun droit sur mon honneur : mon âme, fière, indépendante, sera toujours au-dessus de vous, surtout lorsqu'une action infâme vous avilira comme en ce moment. Épargnez-vous donc ces promesses, ces pleurs, ces sermens inutiles; mon cœur n'appartiendra jamais qu'à l'époux que j'aurai choisi.... Ce nom d'époux, reprit-il alors, est l'unique bien où j'aspire; je ne suis venu dans ces lieux que pour vous presser d'accepter ma main. Oui, je jure devant le dieu du ciel, devant l'image de sa mère que je

vois ici, je vous engage ma foi de n'avoir jamais d'autre épouse que ma chère Dorothée.

A ce nom de Dorothée, Cardenio fit encore un mouvement; et n'étant plus maître de son transport : Madame, dit-il d'une voix émue, vous vous appelez Dorothée? J'ai entendu parler d'une Dorothée qui doit être bien malheureuse. Continuez, je vous prie, je pourrai vous dire à mon tour des choses qui vous étonneront. Dorothée, fixant ses yeux sur Cardenio, considéra quelques instans ses habits déchirés, ses cheveux en désordre, et parut inquiète de ses paroles; mais elle reprit son récit :

Surprise et touchée du serment solennel que me faisait don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposaient à son dessein, les chagrins qu'il se préparait, la colère du duc son père; je le suppliai de ne point se laisser aveugler par une passion, par un peu de beauté, qui ne l'excuseraient jamais à d'autres yeux que les siens. Je finis par le conjurer, par le sentiment même qu'il me témoignait, de me laisser en paix couler ma vie dans l'état pour lequel j'étais née, dans le bonheur obscur qui me convenait, et dont on ne jouit qu'avec ses égaux.

Mes raisons, mes prières, furent inutiles; il combattit les unes, repoussa les autres, renou-

vela ses sermens. Mon lâche cœur était séduit; ce cœur me disait en secret que je n'étais pas la première que l'amour eût élevée au faîte de la grandeur; que don Fernand n'était pas le seul qu'on eût vu faire un mariage inégal; qu'il était peut-être dangereux pour moi de réduire au désespoir un jeune homme emporté, violent, qui sortant de ma chambre au milieu de la nuit, pouvait me perdre de réputation, et me laisserait l'éternel repentir de n'avoir pas profité de son dernier moment de vertu. Les promesses, les instances, les larmes de don Fernand, peut-être même sa grâce, et l'amour extrême qu'il me témoignait, donnèrent du poids à ces coupables réflexions. J'appelai la fille qui me servait; je voulais qu'elle fût témoin de la foi d'époux que me donnait Fernand. Le traître me la confirma, pria le ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvait l'oublier, invoqua les noms les plus saints, les plus révérés de la religion, et finit par me persuader de la sincérité de ses promesses.

Don Fernand sortit avant le jour, aidé par cette même fille qui l'avait introduit dans ma chambre. Il me laissa une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse, et me fit consentir à ce qu'il revînt

me voir en secret jusqu'au moment où il serait libre de déclarer notre mariage. La nuit suivante il revint : ce fut la dernière fois. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église ; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Jugez de mes craintes, de mes remords, de mes efforts douloureux pour déguiser à mon père le chagrin qui me consumait. Ma santé s'altéra ; j'allais succomber, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

Il se répandit que Fernand s'était marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune demoiselle aussi noble, aussi riche que belle, et qui s'appelait Lucinde.

A cet endroit Cardenio fronça les sourcils, se mordit les lèvres, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer sans dire un seul mot.

On ajoutait, continua Dorothée, que des événemens extraordinaires avaient troublé cet hymen. Ce bruit, qui devait me donner la mort, m'anima d'une ardente colère. Je ne respirai plus que la vengeance ; je pris l'habit d'un de nos bergers, et, munie de beaucoup d'argent, portant avec moi mes vêtemens de femme, je partis seule, dans la nuit, et j'allai

droit à la ville où Fernand s'était marié. Je ne voulais que le voir, lui reprocher son crime, et mourir devant lui. J'arrivai le surlendemain. Mon premier soin fut de m'informer de la maison de Lucinde. On m'instruisit aussitôt de tout ce qui venait de se passer. Il était public dans la ville qu'à l'instant même du mariage Lucinde n'avait pas voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mère l'avait dit pour elle, et que Lucinde évanouie.....

O ciel! ô ciel! s'écrie alors Cardenio en se relevant avec transport, répétez, répétez ces paroles : c'était la mère de Lucinde...? Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothée surprise; Lucinde était tombée sans sentiment. En la rappelant à la vie, don Fernand trouva dans son sein un écrit signé, par lequel elle déclarait qu'elle était l'épouse de Cardenio, jeune cavalier de cette même ville, et qu'elle préférait la mort au parjure qu'on exigeait d'elle. Un poignard était avec cet écrit. Le violent Fernand l'eut à peine vu, qu'il se saisit du poignard et voulut percer le cœur de Lucinde. On arrêta ce furieux, qui sur-le-champ sortit de la ville. Le lendemain Lucinde disparut. Ses parens au désespoir la faisaient chercher partout, et versaient des larmes amères sur la violence qu'ils se reprochaient.

Ces nouvelles me rendirent un peu d'espoir. Don Fernand était encore libre, il pouvait revenir à moi. J'ignorais dans quels lieux il était allé, mais j'étais décidée à courir sur ses traces, lorsque j'entendis un crieur public annoncer une récompense pour celui qui me découvrirait, et me ramènerait chez mes parens. Mon âge, ma figure, mon déguisement, tout était dépeint dans l'annonce. Un mortel effroi s'empara de mon cœur. Comment reparaître devant mon père? comment soutenir ses justes reproches? Hélas! il m'aurait pardonné, mais je serais morte à ses pieds de honte et de repentir. Sans savoir où je portais mes pas, je sortis de la ville à l'heure même, je gagnai ces tristes déserts, ne voulant, n'espérant plus rien que de me cacher à tous les yeux. Depuis plusieurs mois que je suis ici, j'ai servi comme berger un paysan de ces montagnes. Il a découvert mon sexe, et je me suis vue l'objet de ses infâmes désirs. J'ai fui; je suis arrivée jusque dans cette solitude, où, sans secours, sans nourriture, j'espérais ne pas attendre long-temps cette mort que je demande, que je cherche, qui seule peut finir mes peines, et ensevelir avec moi la mémoire de mes malheurs, de ma faute, et de mes remords.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.

A PEINE Dorothée avait achevé de parler, que Cardenio lui prenant la main : Madame, dit-il, quoi ! c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard ? Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon père ? — C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avait donné sa foi ; je suis ce Cardenio que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Dorothée ; j'ai tout perdu comme vous ; j'ai perdu de plus la raison : mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le désir de vous être utile, me rendent un peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi ; elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio ; les sermens les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame ; allons ensemble chercher ce perfide : et je vous jure par l'honneur de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups.

A ce discours, le premier mouvement de

Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardenio, qui se hâta de la relever et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison : là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parens de Dorothée, de faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler ses devoirs : et j'espère que, sans exposer vos jours, nous le ramènerons à la vertu.

Les deux infortunés lui rendirent grâces, et se décidèrent à ne pas le quitter. Maitre Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif désir qu'ils avaient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardenio. Celui-ci se rappelait confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, criait de toutes ses forces. Le barbier courut au devant de lui. Où êtes-vous donc? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blême, mou-

rant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu beau lui répéter qu'elle lui commandait de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne reparaîtrait point devant elle ayant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grâce. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur.

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Dorothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avait avec elle ses habits de femme, elle connaissait fort bien le style des livres de la chevalerie, et d'ailleurs elle était charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brillaient à ses oreilles et à son col rehaussaient tellement sa beauté, son air, sa grâce naturelle, que Cardenio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvait le mieux à son gré, ce

fut Sancho. Il la considérait de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui était cette belle dame pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frère Sancho. J'en suis bien aise, répondit l'écuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage : mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais ensuite, monsieur le curé, je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. — Elle s'appelle la princesse Micomicona, parce qu'elle est du royaume de Micomicon. — Ah! j'entends : en Guinée, c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et bâclez-nous cela le plus tôt possible : j'ai des raisons pour être pressé.



Pendant cette conversation, Dorothée était montée sur la mule du curé, maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire, et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'était discret, son maître ne deviendrait point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils aperçurent, au milieu des rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit, et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever : Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle. Très belle dame, lui dit don Qui-

chotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout. — Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien, madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, de celle qui règne sur ce tendre cœur.

Sancho, que ce long prologue impatientait, vint doucement dire à l'oreille de son maître : Accordez-lui son don, croyez-moi; je sais ce que c'est, monsieur : il ne s'agit que d'un gredin de géant qu'il faut tuer; et cette belle dame est la princesse Micomicona, héritière du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Ethiopie de la Guinée. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée d'un traître

qui, contre toutes les lois, a usurpé mes États. —Madame, je confirme mon don; bannissez la sombre tristesse qui semble obscurcir vos attraits, rappelez votre courage; soyez sûre que, dans peu, ce bras, si terrible aux méchans, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même : un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais.

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier : don Quichotte était trop poli pour le souffrir; il l'embrassa de bonne grâce, donna l'ordre à Sancho de lui apporter ses armes et de seller Rossinante. Sancho courut détacher les armes qui étaient pendues au tronc d'un chêne. Notre héros s'en revêtit, et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier, toujours à genoux, n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout à coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider à Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consolait par l'espoir que cette fois son maître ne pouvait manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule

chose qui lui déplaisait, c'est que ses vassaux devaient être des nègres. Au bout du compte, disait-il en lui-même, j'ai toujours un moyen facile de tirer parti de messieurs mes sujets : je vous les ferai charrier en Espagne, où je les vendrai à beaux deniers comptans. Ce serait bien le diable si je ne trouvais pas marchand pour une trentaine de mille : je ne ferai point de crédit, et j'acheterai une bonne charge qui me donnera de quoi vivre à l'aise. Ah! par ma foi, vous ne me connaissez pas, mes chers vassaux; vous y passerez tous, grands et petits; et fussiez-vous plus noirs que Lucifer, je saurai bien faire de vous du bon argent blanc.

Tandis que Sancho soulageait par ces consolantes réflexions son chagrin d'aller à pied, Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs, et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement, qu'il n'était plus reconnaissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin; et justement il s'y trouva comme don

Quichotte sortait des montagnes. En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps; et tout à coup s'avança vers lui, les bras ouverts, en s'écriant : Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errans! Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. A ces mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dît, quitta promptement sa mule, et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

On continua de marcher. Don Quichotte voulut savoir comment monsieur le licencié se trouvait sur cette route, seul, sans valet, sans monture, et dans ce léger équipage. Par un événement assez triste, répondit l'ecclésiastique : j'allais à Séville avec ce jeune homme

que vous voyez, en montrant Cardenio : le motif de mon voyage était de recevoir une assez forte somme qu'un de mes parens m'envoie des Indes. Hier, à quelques lieues d'ici, nous fûmes attaqués par quatre voleurs, qui nous ont laissés dans ce bel état. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on nous a dit que ces voleurs étaient de certains galériens délivrés de leur chaîne par un homme terrible, dont la vaillance vint à bout de les remettre en liberté malgré les gardes qui les conduisaient. Vous sentez comme moi, seigneur don Quichotte, que cet homme-là sûrement était échappé de la maison des fous, ou bien un brigand lui-même, puisqu'il emploie sa valeur à défendre, à protéger le crime, à remettre les loups au milieu des brebis, à violer à la fois les lois, la justice, et l'humanité; c'est à ce héros si utile aux coupe-jarrets du royaume que nous devons le plaisir de vous voir.

Don Quichotte pendant ce discours changeait de couleur, se mordait les lèvres, et n'osait répondre. Sancho, qui marchait près de lui, se mit à crier : Monsieur le curé, ce ne fut pas ma faute si mon maître mit en liberté ces gens-là : je l'avais bien averti que c'étaient tous des coquins. Sot que vous êtes, reprit don Quichotte, ne vous ai-je pas déjà dit qu'il

est impossible aux chevaliers errans de connaître précisément le plus ou moins de mérite des malheureux qu'ils secourent? Je rencontre des gens enchaînés, je commence par briser leurs fers, voilà mon devoir : le reste ne me regarde point; et ceux qui le trouvent mauvais, excepté monsieur le licencié, dont j'honore le caractère, n'ont qu'à parler, je les défie. En prononçant ces paroles il s'affermit sur les étriers, et mit sa lance en arrêt.

Seigneur chevalier, lui dit Dorothée, daignez vous rappeler le don que votre bonté m'accorda : vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous ne m'ayez vengée. Calmez ce généreux courroux : si monsieur le licencié s'était douté que votre bras invincible avait délivré ces galériens, soyez sûr qu'il n'eût pas proféré les paroles indiscrètes qui lui sont échappées. Je me serais plutôt coupé la langue, interrompit le curé. N'en parlons plus, madame, reprit don Quichotte; vous avez tout pouvoir sur moi, et je sais tenir mes sermens : mais j'ose supplier votre altesse de m'instruire de ses malheurs, de m'apprendre de quels ennemis mon épée doit la délivrer. Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire.

Alors le curé, le barbier, Cardenio, Sancho lui-même, qui de plus en plus s'intéressait à la princesse, s'approchèrent pour mieux entendre. Dorothée, après s'être arrangée sur sa selle, après s'être mouchée et avoir toussé avec une grâce infinie, commença ce touchant récit.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avait perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle.... A ce mot la princesse s'arrêta, parcequ'elle ne se souvenait plus du nom que le curé lui avait donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt : Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit troublée en rappelant ses infortunes : elles sont telles, que votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleurait sur votre destinée, et que personne sur la terre n'était aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas ! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble : je me crois remise à présent, et j'espère pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon père, souverain paisible du grand em-

pire de Micomicon, s'appelait Tinacrio le savant: on l'avait ainsi surnommé, parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mère, nommée Xaramille, devait mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisserait orpheline. Ce qui lui causait le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumières surnaturelles, que mes États seraient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande île voisine, et nommé Pandafilando des yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon père prévoyait encore que je pouvais éviter le malheur de me voir chassée de mon empire, si je voulais épouser Pandafilando; mais il était bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrais à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre: il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don Gigotte ou Quichotte; qu'il devait être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il aurait vers l'épaule un sein noir marqué sur la peau.

En cet endroit don Quichotte appela son écuyer : Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout à l'heure. Pourquoi faire? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre père a désigné. Ce n'est pas la peine, répondit Sancho; je sais que vous avez un sein au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie : d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près; les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célèbre, non-seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga, c'était à Ossone qu'elle avait, pour la première fois, entendu parler du grand don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangère qui ne s'exprime pas bien. Je dois encore vous faire savoir que mon père Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je

n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes États et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris: entends-tu ce qu'on me propose! Avais-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortége qu'elle avait en partant de chez elle, un seul écuyer lui était resté; que tous les autres avaient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'était sauvée que sur une planche.

Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si longtemps.... Il suffit; je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudrait m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur, interrompit Sancho en colère? que diable dites-vous donc là? Comment! vous seriez capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir, et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en comparaison! Qu'elle aille se cacher, la laide! elle n'est pas seulement digne de déchausser madame la princesse. Ah! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh! monsieur, mariez-vous, mariez-vous, croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphèmes sans un transport de fureur : il lève aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur

Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises! Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélître, langue de vipère, que toute ma valeur me vient d'elle seule; que sans elle je ne pourrais rien; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi, et que je ne vis, n'existe, ne respire que par elle? Méchant, lâche, ingrat écuyer, que j'ai tiré de la poussière pour le faire comte ou marquis (car je regarde cela comme fait), vous osez déjà médire de celle à qui vous devez votre élévation!

Sancho s'était réfugié derrière le palefroi de la princesse, d'où il écoutait en silence tout ce que disait don Quichotte. Dorothée implora sa grâce, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit-elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous deviez à cette illustre Dulcinée que j'honore sans la connaître, et que de bon cœur je voudrais servir. Notre héros, apaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitait toujours dès qu'il apercevait un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnaître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien était Ginez de Passamont, le même qui l'avait volé dans la Sierra-Moréna. Ah! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho était déjà près de son âne; il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse: Te voilà donc, lui disait-il, mon compagnon, mon ami! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi? ô le bien aimé de mon cœur! L'âne se laissait caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho; et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânons donnés par la lettre de change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il voulait lui parler en particulier.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : Oublions nos querelles, ami, et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée ? que faisait-elle ? que lui as-tu dit ? que t'a-t-elle répondu ? quel air avait-elle en lisant ma lettre, qui te l'a transcrite ? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais ; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu, si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire ; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma

dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— T'en souviens-tu bien encore? — Non, monsieur, parce qu'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avais plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier? — Non, monsieur : elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains. — Non, monsieur; je crois même que ce blé n'était que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? — Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle était fort occupée de son seigle; elle me dit : Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'achève mon tas avant de la lire. — Ah! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvemens de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes

périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étais condamné pour elle? — Non, monsieur: elle ne me demanda rien; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences: que je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Il ne fallait point lui dire que je maudissais ma fortune; je la bénis, au contraire, et je la bénirai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée. — Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi. — Comment! t'es-tu mesuré avec elle? — Non, monsieur: mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne; et c'est là que je me suis aperçu qu'elle me passait de toute la tête.

Ici don Quichotte soupira tendrement. Ah! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte; son amour est encore plus élevé, et sa grâce l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho, quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates,

de Saba? — Non, monsieur; il faisait grand chaud, elle s'était donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisait.... — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? — Elle ne l'a pas lue, monsieur, elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentait ses respects, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez *le Chevalier de la Triste Figure!* Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver; elle m'a répondu que oui, que c'était un fort honnête homme : pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut toujours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant. — Ma foi, c'est un très bon usage; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fro-

mage avec un peu de pain bis. — Oh! personne ne l'égale en générosité; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami; tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle; mon cœur brûle de lui obéir : d'un autre côté, j'ai fait serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion, mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé : si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie : n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas, est ensuite mal reçu à se plaindre. — Je vois

bien pourquoi tu désires si vivement ce mariage; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant, je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons dit; Dulcinée est si sévère, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonnerait pas la plus petite indiscrétion, et mon cœur se la reprocherait comme le plus grand des crimes.

Ils en étaient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'était revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dîna, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le dîner il vint à

passer un jeune garçon qui, apercevant don Quichotte, s'avança tout à coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnaissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main, et le présentant à la compagnie : Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-temps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paierait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole. Parle à présent, mon ami André, ce que je dis n'est-il pas exact?

Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti...... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du tout; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups que, depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie que j'ai dû ce beau traitement : si

vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurais été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurais été payé de mes gages; mais vous vîntes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie don Quichotte, amène-moi Rossinante; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage : Tenez, mon ami, lui dit-il; Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute, car nous autres écuyers de chevaliers errans nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errans, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir! Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputait avec maitre Nicolas, qu'elle avait pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi ! vous me la rendrez, ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendait sa barbe, et la querelle devenait vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maitre Nicolas de quitter son déguise-

ment, devenu désormais inutile, puisqu'on dirait à don Quichotte que la princesse avait envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avait prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparait, Dorothée, Cardenio, le curé, racontèrent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avait fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déplorait l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'était pas la chevalerie, avait eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avait lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste ; ces livres dont vous dites tant de mal font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moissonneurs se rassemblent ici les jours de fête : nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous charment ; et nous passerions la nuit entière, sans nous en apercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne ; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces

belles demoiselles se promènent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duègne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guère, monsieur, répondit-elle d'un air naïf : les coups d'épée ne m'amusent pas ; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur ; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres ! je serais curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avait quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta les livres : c'étaient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diègue

Garcias de Parèdes. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais , mon cher frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste , ces ouvrages-là ne devraient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diègue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaira , reprit l'aubergiste, mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géans ; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant ? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une rivière un grand serpent tout de feu ? Il s'élança sur ce serpent, et le serra si fort, qu'il allait l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout à coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là il se trouva dans un palais de cristal, en-

touré de jardins superbes ; et le serpent devint un vieillard qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espère, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits ? A d'autres ! répondit l'aubergiste ; comment cela ne serait-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal ? Vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettraient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé : vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurais trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable ; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avait pour titre : *Nouvelle du Curieux extravagant.* Après en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espèce de petit roman qui ne me paraît pas mauvais, parce qu'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée ; aussi-bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour es-

pérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignèrent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

Le Curieux extravagant.

NOUVELLE.

Deux jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivaient ensemble à Florence : ils s'appelaient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avait tellement liés, qu'on ne les nommait que *les deux amis*. Anselme, plus galant que Lothaire, donnait quelquefois à l'amour le temps que son ami donnait à la chasse; mais il était toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'était de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme; il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se résolut à demander sa main. Cette union était de tout point assortie; Anselme était aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu de ses parens. Le ma-

riage se fit bientôt; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remerciaient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu à peu ses visites devinrent moins fréquentes : sa délicate amitié lui faisait craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'éveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en aperçut, et s'en plaignit avec tendresse : il dit à Lothaire que jamais il ne se serait marié, s'il avait pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissaient : il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même serait vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un refroidissement si cruel. Lothaire, sans avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui serait possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passèrent ainsi, Anselme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne

vivre qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte :

Tu crois sans doute, mon cher Lothaire, que, possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidèle des amis, je dois me trouver heureux : détrompe-toi; je ne le suis point : un désir étrange, bizarre, insensé, peut-être, me poursuit et me tourmente; ma raison ne peut la vaincre : sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami; prends pitié de mon délire, et songe qu'il faut que je meure ou que ce désir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirais avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie : je veux éprouver ma femme; je veux m'assurer que j'en suis aimé; que les promesses, les soins, les présens, tous les efforts qu'on tenterait pour la séduire n'ébranleraient point sa vertu; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez grand pour que sa résistance ait quelque mérite : et

comme je ne connais personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on a pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible : je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins : si malheureusement ces soins semblent te promettre quelques succès, je connais mon ami, je suis encore tranquille; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions mon honneur est à couvert, et j'aurai satisfait un désir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fut long-temps à répondre; il regardait fixement Anselme; enfin il lui dit avec gravité : Si je n'avais pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurais pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai de bon cœur; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi! re-

prit Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai! tu veux que j'éprouve ta femme! Mais écoute-moi, malheureux : tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu espères, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste : elle résistera, je n'en doute point; alors qu'auras-tu gagné? que t'aura valu cette tromperie criminelle? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses; qui te le reprocheras sans cesse, qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parce qu'une voix secrète te dira que tu ne le mérites plus; toi enfin, dont le remords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poëtes :

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie :
Tant que mon cœur me suit, mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi : l'amitié seule devrait

t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutait dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix faible et triste : Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons : je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le remède. Ta vertu, ta sagesse, ont fait leur devoir; regarde si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu, c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant pendant quelques instans à ma faiblesse, à ma folie. Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira : Camille ne cèdera point à une première attaque; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit-il : puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse ne peuvent rien sur votre esprit, je n'écoute que l'amitié,

je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi; je promets de m'en acquitter. A ces mots Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui dit-il, des musiciens, des sérénades, peut-être même des présens; je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démence d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avait affaire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il les laissait tête à tête. Lothaire employa ce temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille était de son avis; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lo-

thaire sortit. Anselme l'attendait dans la rue : Eh bien! dit-il dès qu'il l'aperçut, es-tu déjà bien avancé? as-tu fait ta déclaration? l'a-t-elle bien ou mal reçue? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans un premier entretien, mais j'ai préparé les choses, et j'espère pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête à tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet, ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en profita point; mais il commençait à les redouter ; les attraits, l'esprit, l'amabilité de la charmante Camille l'avertissaient de fuir le danger. Il n'en était que plus attentif à répéter à l'imprudent Anselme que tous ses efforts étaient vains; que, loin de lui donner la moindre espérance, Camille l'avait menacé de lui fermer sa maison, même d'avertir Anselme. Fort bien, répondait celui-ci; mais tu n'as fait encore que parler; il est temps d'en venir aux présens : les plus cruelles n'y résistent guère. Voici quatre mille écus d'or, que je te prie d'employer en pierreries, en bijoux, pour les offrir à Camille. Lothaire lui représenta qu'il abusait de sa com-

plaisance, que ces honteux moyens lui répugnaient. Anselme promit que ce seraient les derniers; et Lothaire, quoique las de le tromper, se résolut à le tromper encore.

Enfin, quelques jours après, au sortir d'un entretien avec Camille, Lothaire vint déclarer à son ami que l'offre de ses présens avait indigné la fidèle épouse, qu'elle l'avait traité de corrupteur infâme, lui avait marqué le dernier mépris, et qu'il était décidé à ne plus se présenter devant elle. Anselme l'écoutait d'un air aussi triste que mécontent: Ah! Lothaire! Lothaire, dit-il, combien peu tu te montres digne de ma confiante amitié! J'ai tout vu, j'ai tout entendu, caché dans le cabinet voisin du salon de ma femme. Tu n'as pas dit un seul mot; et, par le ton que vous avez ensemble, il n'est malheureusement que trop sûr que jamais tu ne lui parlas d'amour.

Piqué d'être surpris à mentir, Lothaire avoua, non sans quelque honte, ce qu'il ne pouvait plus cacher, et promit, avec le dessein de tenir parole, d'exécuter cette fois ce qu'on exigeait de lui avec tant d'opiniâtreté. Anselme le lui fit jurer; et, pour lui donner encore plus de facilité que jamais, il prétexta des affaires pressantes qui le forçaient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne.

Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'était pas absent, les visites de son ami; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vînt dîner avec elle et ne la quittât pas un instant.

O misérable insensé! ô malheureux ennemi de toi-même! que cherches-tu? que vas-tu faire? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses; la vertu seule avec toi règne dans son cœur innocent; un tendre et fidèle ami ne respire que pour t'aimer; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur: et ce bonheur te lasse, t'accable! et tu emploies, pour le détruire, tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton âme! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains, et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices!

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille; mais il ne la trouva plus seule. Une de ses femmes, nommée Léonelle, avait reçu de sa maîtresse l'ordre

secrét de rester au salon. Cette conduite que Lothaire admirait, l'espèce de gêne qu'elle lui faisait éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvrait sans cesse dans Camille, tout nourrissait, tout augmentait une passion que Lothaire s'avoua trop tard. Il n'était plus temps de l'éteindre : il s'en aperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force; et, oubliant à la fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un moment où Léonelle était sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestaient que trop la violence. Camille, surprise, se lève, jette sur Lothaire un coup-d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devait faire. D'après les ordres précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle écrivit le soir même ce billet à son époux, et l'envoya par un exprès :

« La confiance que vous m'avez témoignée « en me laissant seule dans votre maison m'honore moins qu'elle ne m'afflige. Si votre re« tour n'est pas prochain, je vous demande « la permission de me retirer chez mes parens. « Là, du moins, je pourrai m'entretenir en

« liberté de ma tendresse pour vous, et du « véritable chagrin que me cause votre ab- « sence. Cette conversation paraît ennuyer « l'ami que vous m'avez ordonné de recevoir « tous les jours. Il me semble se plaire davan- « tage à me parler de lui seul. Ce peu d'accord « dans nos sentimens rend nécessaire ici votre « présence. »

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

Anselme fut transporté de joie en recevant cette lettre : il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parens, parce qu'il était sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle avait écrit, étonnèrent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion, augmentée par la résistance, n'était plus capable de

s'arrêter, vint plus assidûment chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimait, et, secondé par sa grâce, par son amabilité naturelle, par l'extravagance d'Anselme, qui prolongeait exprès son absence, par le temps, qui en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensait la veille, il s'aperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévère Camille commençait à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sincères, attend, épie, fait naître les occasions, les momens, surmonte pas à pas les obstacles, s'avance de succès en succès, empêche qu'on ne s'aperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'aurait pensé de Camille? Qui l'aurait dit de Lothaire! Tous deux étaient nés vertueux; jamais un seul désir coupable n'eût corrompu ces âmes pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcées chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire, à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son

mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit : Ami, sois satisfait ; j'ai employé près de Camille tous les efforts, tous les moyens que l'amour peut mettre en usage : après m'avoir marqué de la colère, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seraient humilians pour moi : reprends tes diamans que voilà, et jouis en paix du bonheur que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidèle ami, qui, disait-il, venait de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec prière, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressemens, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse : tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avait raison.

Quelques temps se passèrent ainsi, sans

que les amans heureux eussent beaucoup de peine à tromper un époux qui s'y prêtait avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avait été forcée de mettre dans sa confidence la jeune Léonelle, celle de ses femmes qu'elle aimait le mieux. Léonelle, sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter : elle eut bientôt un amant comme elle; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avait le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusque dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisait sentir qu'elle avait perdu tout droit, même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant; châtiment sévère, juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'était point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il attendait l'aurore auprès de la maison d'Anselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût un rival, et que Camille ne le trompât lui-même comme elle trompait son époux : il poursuit

en vain ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille; et dans sa fureur : Ami, dit-il, depuis trop long-temps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille : sa faiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise; elle cède enfin; elle m'a promis un rendez-vous pendant la première absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme; tu t'assureras de son crime, et tu la puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit d'une voix altérée qu'il suivrait le conseil de Lothaire : il versa des larmes amères, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déjà Lothaire se repentait de ce qu'il venait de faire; déjà l'amour dans son cœur l'emportait sur le ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il aurait pu satisfaire d'une manière moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendait. Il lui écrivit, l'accabla de

reproches, mais l'avertit du péril qu'elle allait courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que c'était son propre amant qui s'était échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle, nous saurons nous tirer de ce pas difficile : nous ne vous demandons que d'être prêt à vous rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il était obligé de partir, avait feint de se mettre en route, et, par une porte secrète, était venu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savait là, se promenait à grands pas dans sa chambre, affectait d'être agitée, s'arrêtait, soupirait, parlait seule. Anselme, respirant à peine, suivait jusqu'au moindre de ses mouvemens. Tout à coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle : Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame! répond la servante; eh! bon dieu! qu'en voulez-vous faire? — Obéis, ne ré-

plique pas. Léonelle apporta le poignard; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle avec des yeux brillans de courroux : A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître, cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire; mais en aurez-vous la force? comment cacherez-vous ce meurtre? que dira votre mari? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de cette aventure? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls? interrompit Camille avec feu; je ne connais qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux.. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrager moi-même : je n'écoute, je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Anselme, transporté de joie, de reconnaissance, d'amour

pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds : mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle; il essuya les larmes de tendresse qui déjà baignaient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'aperçut, elle se leva, saisit son poignard; et plaçant la pointe contre sa poitrine : Arrêtez, dit-elle, ou j'expire; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la première fois, vous avez osé me parler d'amour. Ce que j'en dis à mon époux était suffisant pour l'instruire : il ne fit pas semblant de m'entendre; sans doute il était rassuré par son estime pour moi, par son amitié pour vous. Je crus alors que mes dédains, mon silence, ma conduite, vous guériraient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée; il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisque oubliant à la fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous était chère, à l'amitié, dont vous sembliez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance si humiliante pour moi, je vous ai promis, pour

m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins : je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez pas à aucun reproche : je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien ; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir, elle se frappe, malgré ses efforts, légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvait aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son aveugle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédait la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure était dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie ; il se félicitait de son bonheur, il embrassait mille fois son ami, qui, triste, accablé de remords, avait à peine la force de recevoir ses caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le

soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour; et, grâce à cette horrible comédie, les deux amans continuèrent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûtèrent enfin la vie.

CHAPITRE XXXV.

Épouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.

Il ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchait don Quichotte, en criant : Au secours, messieurs ! au secours ! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc, répondit le curé en laissant là sa nouvelle; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. En même temps on entendit don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre : Arrête, arrête, Malandrin, voleur, scélérat infâme; je te tiens enfin, je te tiens; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces

mots, il s'escrimait contre les murailles. Oh! c'est une affaire finie, reprit Sancho, le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains; je gage que don Quichotte ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise; cette chemise, assez courte par devant, l'était encore plus par derrière. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts, comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en rêvant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste à

ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier; Cardenio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avait accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner, en apercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros, on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait tout comme d'une fontaine; et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints? lui répondait l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin dans lequel nage tout ce grenier? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer! Tout cela est bel et bon, disait Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête; et, faute de la retrouver, j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup il tombe aux pieds du curé : Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter ; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. Vous l'entendez, s'écriait Sancho ; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume! Fils de Satan, reprenait l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois ; je te jure bien que ton maître et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la dernière goutte. Oui, sûrement, ajoutait sa femme avec une voix glapissante qui perçait au milieu de toutes les autres ; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu ; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon père. La fille de l'aubergiste, sans rien dire, souriait ; et la bonne Maritorne accompagnait de toutes ses forces les criailleries de sa maîtresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de

lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume ; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivait avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectait devant son mari de marquer de la haine à Lothaire ; celui-ci ne s'en plaignait point, il en était trop dédommagé ; mais Anselme reprochait à sa femme d'être injustement prévenue contre l'ami le plus cher à son cœur ; et c'était entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'aurait rien osé refuser, en était devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênait sur rien. Certaine qu'on lui passerait tout, depuis la scène du poignard, elle continuait chaque nuit à recevoir son amant dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une simple cloison. Une nuit, Anselme éveillé crut entendre du bruit dans la chambre de Léonelle : il se lève, s'arme aussitôt, court, et trouve de la résistance à la

porte. Irrité par ce mystère, il pousse avec force, il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écriait d'une voix altérée : Apaisez-vous, apaisez-vous, seigneur; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léonelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie, en promettant de lui révéler des secrets importans à son honneur. Parle tout à l'heure, répondait Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il saurait tout. Anselme, que Camille inquiète rappelait de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'était passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrît son crime. Son trouble, sa frayeur furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie que de s'enfuir de la maison. Elle attendit qu'Anselme fût endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or; et, gagnant la porte de la rue dont elle avait la clef, elle courut avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le

danger qui la menaçait, et, pour sauver du moins les jours de la malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur était la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il allait, sort aussitôt de la ville.

Anselme, pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se lève, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle : les draps du lit noués à la fenêtre lui indiquent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire : il apprend à la porte que son ami a pris ce qu'il avait d'argent, et s'en était allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison déserte : valets, servantes, tout avait fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme, seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'univers, fut prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parens qui demeurait à la campagne ; il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avait-il fait deux lieues, qu'il est obligé de descendre : il se laisse tomber au

pied d'un arbre; et là, baigné de ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il était depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui venait de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nouvelle on disait à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur : Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme, vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappait de la maison de sa maîtresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille? — Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il avait de cher au monde, se traîna jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paraissait point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre : il trouva le

malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la tête et la moitié du corps appuyés sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main glacée. Anselme n'existait plus; il était mort de sa douleur, en écrivant ces tristes paroles :

« La curiosité la plus insensée m'a coûté « l'honneur et la vie : si la nouvelle de ma « mort arrive jusqu'à Camille, qu'elle ap- « prenne, qu'elle soit sûre que je meurs en « lui pardonnant. C'est moi qui fus le seul « coupable ; je méritai de perdre à la fois et « mon épouse et mon ami, en les exposant « tous deux à l'inévitable.... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochait, prit le voile, et fit profession dans le couvent où elle s'était retirée : elle mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul désir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands événemens dans l'hôtellerie.

Le curé venait de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs ? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs : au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc et voilée ; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise peu loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écu-

rie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet air de mystère. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle, ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force.

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée : Réservez votre pitié, madame pour des personnes qui en soient plus dignes; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous

tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée ; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : O Dieu! serait-il possible! me la rendriez-vous à la fin ? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti ; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi ; mais Dorothée est évanouie. Le barbier pour la secourir se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Tous se taisaient ; la crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenait ses sens, le curé

veillait sur Cardenio, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand : Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il règne, où il régnera toujours; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse; je bénirai mon trépas, puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer que Lucinde est morte fidèle.

Fernand l'écoutait en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothée, faible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose

qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi, daignez reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisait un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivais heureuse et paisible dans la maison de mon père; rien ne manquait à mes souhaits; j'ai cru vos sermens, monseigneur; et voyez l'état où je suis! Je vous aimai; depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers, sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des sermens que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous-même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne : il faut bien que, sans le savoir, j'aie été coupable aux yeux de Fernand, puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagemens les plus saints; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel il livre à la honte, à l'opprobre les cheveux blancs de mon père, ma famille, tous mes parens, serviteurs fidèles, depuis tant de siècles, de ses aïeux qui les honoraient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais

où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait ? Votre mépris m'a fermé tout asile ; je n'en ai plus qu'auprès de vous ; vous êtes le seul, hélas ! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie ; souffrez que je sois votre esclave ; je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse.

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versait des pleurs ; Fernand lui-même, ému, troublé, ne respirait qu'avec peine ; son visage s'adoucissait, ses mains tremblaient, ses yeux mouillés cessaient de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout à coup, il se tourne vers Dorothée ; et la relevant avec transport : Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée ; oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassait ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur, et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soute-

nir. Lucinde, qui lisait dans ses yeux tout ce qu'éprouvait son âme, le rassurait en pressant ses mains, lui répétait qu'elle était Lucinde, que Lucinde lui était rendue, qu'elle était à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amans; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux: Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu? Non, non; je vous connais trop bien; je sais démêler mieux que vous tous les sentimens de votre âme fière, sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne, et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme: vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers

l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'amour seul, hélas! peut encore se plaindre : mais il ne se plaindra point; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée; et, se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre amans portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho

lui-même, qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parens, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout; et le hasard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminait enfin et ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.

Tandis que ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe; tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré

qu'on lui paierait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sancho s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à-vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venait de se réveiller. Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrens. — Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur, vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Do-

rothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fière avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée:

Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine elle est devenue en un moment une sim-

ple particulière. Si le fameux roi Négremant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler.... . tout mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit don Quichotte, je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer : mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et

je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte, se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité : Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?... Mordieu! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Apaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho, je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire

les œufs, c'est-à-dire, payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt un long combat de politesse entre don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressemblait à un captif arrivant de chez les Maures, portait un gilet de drap bleu, sans collet, avec des demi-manches, de longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venait une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coiffure était de brocard; sa longue robe l'enveloppait toute entière. Le captif, d'une taille assez haute, paraissait avoir quarante ans : il était fort brun de visage, avait des moustaches longues, la barbe noire, et l'on distin-

guait sur son front un caractère de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvait lui donner une chambre particulière. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avait point : cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangère, dont l'habit piquait leur curiosité. Dorothée, toujours obligeante, fut la première à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveraient heureuses de lui faire partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva, mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança : Mesdames, dit-il, pardonnez, elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette dame est chrétienne. — Elle l'est au fond du cœur; et c'est dans l'espoir d'être baptisée qu'elle a quitté Alger, sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le désir de connaître davantage et la Maure et le captif; mais personne n'osa faire d'autres questions.

Dorothée s'assit près de l'étrangère, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardait le captif pour savoir ce qu'on lui voulait; et celui-ci lui dit quelques mots arabes; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égalait point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvait plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom au captif, qui répondit qu'elle s'appelait Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement : *Non, non, Zoraïde; Marie, Marie*. Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmèrent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étrangère, en lui disant : Oui, oui, Marie, Marie. La Maure lui rendit ses caresses, et répéta de nouveau : *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé* · ce qui signifie, point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de don Quichotte.

Le jour avait disparu; et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse dont il était le gardien fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, le captif, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustrées que nous le sommes? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner, en nous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la Triste

Figure dont la Renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de tous les autres.

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres : mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science! Le guerrier la fait observer : son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix, la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : *Que la paix soit avec vous!* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutait notre héros avec attention et plaisir : la plupart des convives, étant militaires, trouvaient que don Quichotte était

fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger, et qu'il prêcherait ensuite; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie ; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté : mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même, par des hasards bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance ; il oublie alors ses peines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver ; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instans : il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse ; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés : je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent ; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter ; de ceux qui, dans une galère, accrochent la galère ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abîme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avançant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense ? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux ; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'État ne peut les payer : il le sait, il n'en sert pas moins : il vole aussi rapidement au-devant de ces feux teribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein, afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés

du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettrait en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincèrement qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdît tout à coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros, afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, dont Fernand pria le captif de vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif:

Je suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissait d'une fortune médiocre, qui passait pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon père la dissipa presque toute entière par une libéralité dont il avait contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vite à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvait à donner lui faisait oublier souvent qu'il était père de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissait cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvait se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein, il nous appela, mes frères et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours:

Mes enfans, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'acquitte pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti

que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison ; je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune ; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrième ; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église, la mer, la cour.* Je souhaiterais que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisième militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses frères moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étais l'aîné, c'était à moi à parler, je répondis à mon père qu'il devait d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il était le maître absolu ; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avait donnée, de nous soutenir nous-mêmes ; et j'ajoutai que mon goût m'appelait au métier des armes. Mon second frère témoigna le désir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller ache-

ver ses études à Salamanque, pour devenir ecclésiastique.

Mon père, charmé, nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédait, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montait à trois mille ducats en or : pareille somme lui restait en fonds. Mes frères et moi, touchés de voir mon père, à son âge, abandonné de ses enfans, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnait. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étais celui de tous qui avait le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restait. J'avais assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et, nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devais m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon père, à mes frères;

mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me fallait pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je désirais de servir, venait de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche allait commander l'armée navale que le Saint-père, l'Espagne et Venise envoyaient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célèbre bataille de Lépante, où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais, hélas! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étais jeté l'épée à la main dans une galère ennemie, cette galère s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyaient : ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite; le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople; j'errai de galère en galère, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon père de ma triste situation, j'espérais, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté : mes efforts furent inutiles. J'étais enfermé dans une prison que les Maures appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachète. Dès qu'on sut que j'avais été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendait une rançon. J'eus beau dire que j'étais pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passai mes longues journées dans le bagne avec plusieurs Espagnols. La faim, la misère, nous affligeaient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître, qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisait chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger semblait avoir soif de leur sang : jamais il ne se montra clément que pour un soldat appelé

Saavedra (1), qui s'exposa plusieurs fois aux supplices, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infidèles. Je pourrais vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignais d'être trop prolixe.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

Sur la cour de notre prison donnaient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant: ces fenêtres, selon l'usage des Musulmans d'Afrique, étaient infiniment étroites, et défendues par des jalousies où la lumière perçait à peine. Un jour que, seul dans le bagne, avec trois de mes compagnons, nous nous exercions à sauter, je levai les yeux par hasard, et j'aperçus suspendue à ces jalousies

(1) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa vie.

une canne au bout de laquelle était un mouchoir noué; la canne se balançait et paraissait nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades, à qui je la montrai, se hâta de courir sous la fenêtre; mais la canne aussitôt s'éleva, et, par son mouvement à droite et à gauche, sembla faire entendre que ce n'était pas lui qu'on demandait. Le captif revint tristement; la canne était déjà baissée : un autre alla tenter l'aventure, et ne fut pas plus heureux : le troisième y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'était mon tour: j'approchai; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pièces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avait pas la moitié du pain nécessaire à son existence; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageait ma misère, et m'avait si clairement marqué que c'était moi qu'il voulait secourir. Je regardai long-temps la jalousie : j'aperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes révérences à la manière des Maures, en croisant nos mains sur notre poitrine. Un moment après nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et

paraître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitait dans cette maison, et se plaisait à soulager ses frères; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamans que nous avions aperçu, ne s'accordaient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien : toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitaient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenait à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans le bagne elle reparut tout à coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle était tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir; je fis signe que je lirais le papier : et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis

encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savait l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignait beaucoup d'amitié depuis que j'étais captif, et me sollicitait de lui rendre un service assez important c'était de signer que je le connaissais pour un honnête homme, rempli du désir secret de retourner à sa religion. Les renégats abusent trop souvent de ces certificats pour aller faire des courses chez les chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris; mais celui dont je parle me paraissait de bonne foi. Je lui donnai ma signature, et, maître de son secret, qui l'aurait fait brûler vif, s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bagne. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendait bien; il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* voulait dire *la Vierge Marie.* La lettre s'exprimait ainsi :

« Quand j'étais petite, mon père avait une
« esclave qui m'apprit dans notre langue la
« prière des chrétiens, et me parla souvent
« de Lela Marien. Cette chrétienne mourut : je
« sais qu'elle est allée avec Alla, parce qu'elle
« m'est apparue deux fois, et m'a dit que Lela
« Marien, qui m'aime fort, me conseillait de
« me retirer chez les chrétiens. Je ne sais
« comment faire pour m'y rendre : de tous les
« captifs que j'ai vus par ma fenêtre, aucun ne
« m'a paru aussi honnête homme que toi. Je
« suis très belle, très jeune, et je possède
« beaucoup d'or : vois si tu veux m'emmener,
« et devenir mon mari là-bas. Ne me trompe
« point ; car Lela Marien te punirait. Je crains
« bien que tu ne puisses lire ceci : prends
« garde de ne le montrer à aucun Maure, parce
« qu'ils sont tous des traîtres, et que, s'ils
« instruisaient mon père, tu serais cause qu'il
« me jetterait dans un puits. La première fois
« je mettrai un fil à la canne ; tu pourras y
« attacher ta réponse. Si tu ne trouves per-
« sonne qui te l'écrive en arabe, fais-la-moi
« par signes ; Lela Marien me l'expliquera.
« Qu'elle te garde ainsi qu'Alla, et cette croix,
« que je baise souvent, comme me l'a recom-
« mandé la captive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive, que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'aperçut que la lettre regardait un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura sur un crucifix qu'il portait caché dans son sein d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincère, si repentant de sa première faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savait déjà la moitié. Nous l'instruisîmes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une manière précise de l'intérieur de cette maison; et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse j'exprimais à la jeune Maure ma tendre reconnaissance et celle de mes compagnons; je l'assurais qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Espagne je lui jurais sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paraître la canne. Elle descendit deux jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenait plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de

cette maison était le riche Agimorato; qu'il y vivait seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritière de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisait rechercher en mariage par plusieurs vice-rois d'Afrique. Il avait appris de plus qu'une captive chrétienne, morte depuis quelque temps, avait élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordait avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit d'en venir à bout; mais, avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il était sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet, que le renégat me traduisit sur-le-champ :

« J'ignore comment nous pourrons nous
« en aller en Espagne : j'ai prié Lela Marien
« de me le dire; elle ne me l'a pas encore dit.
« Je crois que le meilleur parti serait de te
« racheter toi et tes amis avec l'argent que je
« te fournirai par cette fenêtre; je t'en don-
« nerai tant que tu voudras. Ensuite un de
« vous irait en Espagne, en reviendrait avec
« une barque chercher les autres, et me pren-

« dre moi-même. Cela serait fort aisé, parce « que je vais passer l'été dans le jardin de mon « père, situé au bord de la mer près de la « porte de Babazon. Je voudrais que ce fût « toi qui allasses et qui revinsses ; car je me fie « à ta parole. Prends-y garde. Lela Marien « saurait bien te la faire tenir. Adieu, chré- « tien ; qu'Alla te garde ! »

Après avoir lu cette lettre ; chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque ; mais le renégat combattit ce projet : Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dangereuse épreuve : on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs ; après les sermens les plus solennels qu'ils reviendraient chercher leurs frères, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récemment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses (1). Croyez-moi, ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Tetuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission,

(1) Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même.

parce que les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un certain Maure que je connais; et, sous ce nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendait notre sort : nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise était déjà commencée; que sa bonté seule pouvait en assurer le succès : je lui renouvelai mes sermens; et je reçus d'elle en peu de jours plus de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle irait s'établir au jardin de son père. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se rachetèrent avec les mêmes précautions; et, grâce aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devait aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du captif.

PENDANT ce temps, notre renégat s'était muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avait pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtait toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venait même jusque dans ce jardin demander des fruits à son père, qui n'en refusait à personne. Je m'assurai de mon côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fidèles, déterminés, que je m'attachai par des présens. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le soir, auprès du jardin d'Agimorato, d'y venir un à un par différens chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir Zoraïde, afin qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La première personne

que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchais. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans le même langage; et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parut Zoraïde qui m'avait aperçu de loin. Je ne l'avais jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venait bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnaissance, que m'inspirait cet ange sauveur. Mes yeux admiraient ses traits; mais elle eût été moins belle, que je l'aurais de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançait lentement; son père lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs femmes ou leurs filles aux chrétiens. Je contemplais en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étaient couverts de diamans; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brillaient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe était brodée des plus grosses perles de

l'Orient. Pour juger de ce qu'elle était avec des ornemens si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étais esclave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé dans lequel son père Faidáit, pourquoi ne te rachètes-tu pas? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parce que mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta-t-elle, avec un sourire ; si tu m'avais appartenu, je ne t'aurais pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je, et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rougit à ce mot, baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce : Quand pars-tu, chrétien? — Demain, à ce que j'espère, sur un vaisseau français qui doit m'emmener. — Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau espagnol? Ces Français, dit-on, ne vous aiment pas. — Il est vrai; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur. — Tu es marié,

sans doute, et tu désires de rejoindre ta femme? Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi de mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. — Est-elle belle, cette dame? — Elle est si belle, que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit : Chrétien, je t'en félicite; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille?

Comme il parlait, un Maure accourut, en criant que quatre Turcs venaient de sauter par-dessus les murs du jardin, et dépouillaient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom des Turcs; les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des Maures, qu'ils traitent avec beaucoup d'insolence. Ma fille, dit, Agimorato, retourne dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands. Et toi, chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi! Je le saluai d'une inclination : il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue, que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur : *Amexi, chrétien, amexi?* ce qui fignifie, tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? Jamais sans

vous, répondis-je : vendredi je viendrai vous prendre; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes; elle s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchais près d'elle, tremblant que son père ne revînt, quand tout à coup je le vis reparaître. Zoraïde à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard, voyant que sa fille se trouvait mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répète encore, *Amexi*, chrétien, *amexi?* Ma chère enfant, répondit son père, rassure-toi; ce chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déjà partis. Je pris alors congé du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendrait, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette

maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai les entrées, les sorties; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devait me donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille, le renégat n'avait pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étaient au rendez-vous à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devaient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville était déjà fermée, le jour avait disparu, et personne ne paraissait sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valait mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures qui ramaient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider : Vous perdez, dit-il, des momens précieux; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maîtres; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main : Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'était pas vaillant, surpris autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs

chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit; nous arrivâmes en silence jusqu'à la maison. Zoraïde était à la fenêtre; dès qu'elle nous aperçut, elle demanda, d'une voix basse, si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis que oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamans. Je la reçus un genou en terre : mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînais au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son père était au jardin. Oui, lui répondit Zoraïde, il est dans sa chambre, où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon père, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous désirez, j'en possède assez pour vous faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans

la maison. Je n'avais pas compris un seul mot de ce qui venait d'être dit : lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui ; je déclarai hautement que je voulais qu'on obéît à Zoraïde, qu'on se soumît avec respect à la moindre de ses volontés, et je jurai d'immoler le premier qui oserait la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvait à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avait fait avait réveillé son père, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnaissant les chrétiens, cria de toutes ses forces : Au secours ! aux voleurs ! aux armes ! Ces cris jetèrent le désordre parmi nous ; Zoraïde s'évanouit : je me hâtai de l'emporter, sans m'occuper de ce qui se passait derrière moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivaient pêle-mêle ; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'aperçus au milieu de nous le père de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la bouche. J'appris que le renégat, à l'instant même où le vieillard avait poussé des cris, était allé le saisir, l'avait forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir ; mais le renégat,

d'une voix terrible, lui recommanda le silence s'il voulait conserver la vie.

Dès que Zoraïde aperçut son père, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osait parler ni faire un seul mouvement, fixait sur elle des yeux attendris, soupirait, ne pouvait comprendre comment sa fille, que je tenais encore dans mes bras, avait l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendait aussitôt la liberté à son père, elle allait se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéît à Zoraïde : mais nous étions en pleine mer ; c'était commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulais cependant, je l'exigeais avec force, quand mes amis eux-mêmes, le renégat, tout l'équipage, déclarèrent qu'ils ne m'obéiraient point, qu'on ne ferait aucun mal au vieillard, qu'on le remettrait à terre au premier endroit où l'on aborderait ; mais qu'ils ne pouvaient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendaient. Je fus forcé de céder : Zoraïde entendit bien que c'était contre mon gré que l'on retenait son père : elle me regardait en pleurant ; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi,

saisit ma main qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veillait toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'ils n'étaient point nos captifs, qu'on leur rendrait la liberté aussitôt qu'on serait à terre. Ah! chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir couru tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement: que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chère que moi-même, et dont je ne croirais pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce père malheureux avec un accent si tendre, avec des pleurs, des sanglots si touchans, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant

de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier transport, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'aperçut qu'elle était parée : Ma chère enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtemens ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton père eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il était encore heureux. Zoraïde baissa les yeux sans répondre. Le vieillard, plus étonné, la considérait en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettait son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisait porter au jardin, et qui restait toujours dans la maison d'Alger. Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette cassette est-elle ici ? comment.... Il ne peut achever : Zoraïde, pâle, tremblante, était prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse : Zoraïde est chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous ; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence, est-il vrai que tu sois chrétienne ? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton père à ses ennemis ?

Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des pères ; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser.... Il est vrai, je suis chrétienne ; Lela Marien a voulu.... A ce mot, le vieillard se lève ; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre ; je la retins. Pendant ce temps, mes compagnons retirèrent Agimorato, que ses vêtemens avaient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer était loin d'être calme : le vent qui s'était élevé nous rejetait sur la côte d'Afrique. Comme cette côte était loin d'Alger, nous résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution : nous posâmes des sentinelles ; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au désir de Zoraïde, de mettre en liberté son père avec les Maures enchaînés. On m'obéit : à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on y conduisit le vieillard : Chrétiens, dit-il, cette malheureuse ne désire

ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence : elle n'a quitté sa religion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide victime, qui abandonnes ton père pour suivre tes ennemis! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance ; je maudis l'amour que j'avais pour toi, les soins que j'ai pris de ton enfance, le charme que je trouvais à t'aimer! Sois sûre qu'Alla me vengera; sois sûre qu'il est dans le ciel un ami des pères qui punit toujours les enfans dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne!

Mes compagnons se hâtèrent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, était mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier : Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée ; reviens, ma fille chérie; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces chrétiens tes trésors ; reviens consoler ton père : il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir si tu m'abandonnes. Ah! mon père, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerais pour vous ma vie; mais une puissance

invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignait toujours; nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraïde, au désespoir, me faisait craindre pour ses jours. Sa piété seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le lendemain nous arriverions en Espagne; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins, soit que la malédiction d'un père ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnait le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui. Un mouvement qu'il fit nous sauva: aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demandèrent en français qui nous étions, où nous allions. Le renégat, voyant que c'étaient des Français, ne voulut pas qu'on répondît. Nous passâmes, dans un profond silence; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à la fois, nous en-

voyèrent des boulets ramés qui coupèrent notre mât, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours : douze Français, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous prirent, nous emmenèrent avec eux, en nous disant qu'ils corrigeaient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau français, on prit tout ce que nous avions : les bracelets, les pierreries, les richesses de Zoraïde devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on ferait de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chère Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie; et, tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin désert. La faible Zoraïde ne pouvait me suivre; je la

portais sur mes épaules, et je souffrais moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffrait elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant : aux Maures! aux Maures! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte; nous allâmes au-devant d'eux, et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu, que tous, mettant pied à terre, nous embrassèrent avec tendresse, nous forcèrent de prendre leurs chevaux; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga : nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de grâces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle une foule immense de peuple, qui l'environnait en pleurant. Chacun lui offrait sa maison, chacun la comblait de présens et de caresses. Après six jours passés à Velez, nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous prîmes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchons de notre but; j'ignore si mon

père est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes frères ; mais j'espère dans le ciel qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde, je ne me plaindrai de rien; c'est d'elle seule que je m'occupe : l'amour, la reconnaissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec laquelle elle supporte la fatigue, la pauvreté; je lui sers d'écuyer, de père, de défenseur; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira de m'honorer de sa main. Hélas! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espère, et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie, qui peut-être vous a paru longue; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardenio, tous ceux qui l'avaient écouté, le remercièrent du plaisir que leur avait fait son récit. Fernand surtout, comme le plus riche, le pria d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvait lui manquer. Il mit à ces offres une telle grâce, une franchise si délicate, que le captif reconnaissant fut obligé de motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit était tout-à-fait fermée, lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez de la place pour loger monsieur l'auditeur. A ce nom, l'hôtesse reprit d'une voix beaucoup plus douce : Assurément, monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son

lit, et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur, vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendait de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paraissait avoir quinze ans. Elle était en habit de voyage; et sa grâce, sa gentillesse attirèrent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvait à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur : Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château, qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asile aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quelles portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne! Les rochers mêmes, les montagnes, se partageraient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planètes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'était arrêté pour écouter don Quichotte. Il le considérait de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisait, tandis que Cardenio, don Fernand, l

curé, maître Nicolas, lui faisaient de grandes révérences, et l'invitaient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyait bien qu'étaient des gens de qualité, se confondait en politesses, ne savait au monde que dire, et reportait toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de don Quichotte. Enfin, après de longs complimens, lorsque la connaissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passerait la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé, et que les hommes resteraient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portait avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avait vu l'auditeur, avait senti son cœur palpiter, le considérait en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses valets de lui dire le nom de son maître. Le valet répondit que c'était le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur des Indes à l'audience du Mexique, père de la jeune personne qui était avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avait laissé tout son bien.

Ne doutant point que ce ne fût son frère, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand, le curé, Cardenio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis; je crains de faire rougir mon frère. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde; et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille était à souper.

Seigneur, lui dit-il, après avoir lié la conversation, je fus long-temps camarade à Constantinople d'un homme de votre nom. C'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais il avait eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appelait ce capitaine? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le curé. Il était des montagnes de Léon : et souvent il m'a raconté comment son père avait partagé son bien entre lui et ses deux frères; comment il choisit la carrière des armes, où il était sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avait conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange

lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les Français s'étaient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être traînés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutait attentivement, et des larmes bordaient ses paupières. Ah! monsieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de me dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frère aîné. Tout ce qu'il vous raconta est vrai : il choisit le parti des armes, je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frère alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon père, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore; mais il vit dans la douleur : il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah! monsieur, que deviendra-t-il quand il saura les

tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre? Comment pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces Français, ce qu'ils ont fait de mon frère? O mon bon frère! si je savais où te rencontrer, j'irais, j'irais tout à l'heure te remettre en liberté, dussé-je rester à ta place! Et cette bonne Zoraïde! avec quelle joie je donnerais de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon père, et pouvoir l'appeler ma sœur!

Le captif, à qui son impatience n'avait pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutait à la porte ce qui se disait. Aux derniers mots de son frère, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement, et tout à coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, répète : Mon frère! mon frère! et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le curé, pendant ce temps, avait couru chercher Zoraïde. Il revint, la tenant par la main : Voici, dit-il, la libératrice de votre frère, voici cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se

jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possède, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble contre son sein; et ces jeunes beautés ne se quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte était prête à partir, convint d'emmener avec lui son frère et la belle Zoraïde, tandis qu'un courrier irait instruire le père, qui viendrait aussitôt les joindre. Le courrier partit sur-le-champ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins ou les scélérats de géans qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance; et l'on instruisit l'auditeur du caractère de notre héros. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son

âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour était près de paraître; les quatre dames, enfermées dans leurs chambres, se livraient ensemble au sommeil. Dorothée seule était éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormait de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantait avec art et méthode. Dans ce moment Cardenio vint frapper à la porte en disant : Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutait. Le muletier chantait ces paroles :

Dans une barque légère,
Hardi, tremblant tour à tour,
J'errais sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidait dans ma carrière :
Je voguais à sa lumière,
Je ne voulais que le voir.

Hélas ! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, reparais,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvait. Elle l'éveille doucement, en lui disant : Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos ; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on nous donne. Claire, à demi endormie, comprenait à peine, en se frottant les yeux, ce que disait Dorothée. La voix continuait toujours ; et Claire, devenue attentive, n'eut pas plus tôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah ! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi

m'avez-vous réveillée? que ne puis-je toute ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accens de ce musicien? — Y pensez-vous, ma chère enfant? Cardenio vient de nous dire que c'était un muletier. — Oh! que ce n'est pas un muletier, madame: c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours, et je souhaiterais qu'il dît vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son cœur. Mais le musicien chantait; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts dans ses oreilles, et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses lèvres de l'oreille de Dorothée, et, la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeurait à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent toujours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortait guère que pour aller au collège, m'aperçut, soit dans ma

chambre, soit quand j'allais à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyais pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre, ce qui était bien me dire qu'il voulait se marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurais été charmée de me marier avec lui; mais, comme je n'avais point de mère à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée; et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant, que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon père n'était pas à la maison. Il me voyait mieux alors; et il était si reconnaissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautait tout seul de joie, et faisait des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étaient passés ainsi, quand mon père fut obligé de partir. J'ignore comment mon jeune voisin en fut instruit; ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussitôt; je suis bien sûre que c'était de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurais, je ne le vis plus à sa fenêtre. Nous partîmes; au bout de deux jours, en entrant

dans une auberge, j'aperçus mon amant à la porte en habit de muletier : il était si bien déguisé, que mon cœur seul pouvait le reconnaître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardait beaucoup quand mon père tournait la tête, et moi je ne le regardais que lorsqu'il n'avait plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées par la chaleur, par la pluie; cela pour moi, pour moi seule. Oh! je vous assure, madame, que j'en ai bien compassion; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espère pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son père, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer : Vous le direz de même, madame, quand je vous l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient de chanter, vous pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante, je tremble comme si j'avais la fièvre; je tâche de ne pas l'écouter, dans la crainte que mon père, venant à le reconnaître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je vous répète avec vérité que de ma

vie je ne lui ai dit un seul mot; et j'ai bien fait, car ce mot serait que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chère amie, répondit Dorothée en la baisant; laissez venir le jour, j'espère m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur méritent. Oh! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, gardez-vous, je vous prie, d'en parler à qui que ce soit; le père de ce jeune homme est si riche, qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus affligeraient mon père, et j'aimerais mieux mourir que de lui causer du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute, serait qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrais aussi à l'oublier, quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instans de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour : à notre âge c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame, et je n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire : Allons, ma chère enfant, il ne faut pas se désespérer ; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain ; nous verrons ce qu'il nous faudra faire. Oh ! rien du tout, répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormait comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs : O divine Dulcinée, s'écriait-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de grâces et de vertus, réunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable ! que fais-tu dans ce moment ? daignes-tu penser à ton chevalier ? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de ses nouvelles :

viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plus tôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon âme adore; mais tremble, en la saluant, de la toucher de tes rayons : j'en deviendrais plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu....

Don Quichotte en était là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui à la clarté de la lune l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquelles la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander encore d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une sté-

vile reconnaissance! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici, au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. Il s'en gardera, reprit don Quichotte; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchans et l'appui des bons, cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non

pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte, se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet arrêté dans le trou à paille, il tremblait que son cheval ne fît quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Ce fut alors que notre héros désira de posséder cette épée d'Amadis qui rompait tous les enchantemens; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidèle écuyer Sancho. Aucun enchanteur ne venait: Sancho, sans se souvenir qu'il

eût un maître, ronflait sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil ? Eloignez-vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour ; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château ? répond un des cavaliers ; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret ? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier ? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guère.... Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un

des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenait, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimait, comme on sait, les jumens. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisait les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la sèlle; notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps, s'allongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre, qu'il rasait de l'extrémité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des efforts qui augmentaient ses souffrances; il en jetait des cris affreux; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges événemens arrivés dans l'hôtellerie.

Tandis que l'aubergiste inquiet courait aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible : Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demandèrent si l'on n'avait pas vu dans l'hôtellerie un jeune homme à peu près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avait point remarqué; mais un des cavaliers, apercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria : Il

doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe par-dessus les murailles. On obéit; et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillèrent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure ; mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier le trouvèrent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisirent aussitôt : En verité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre naissance, et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva ! Le jeune homme, à peine éveillé, fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parlaient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son père. Il les regardait sans répondre. Allons, continuèrent-ils, préparez

vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez résolu de faire mourir votre père de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su, reprit don Louis, que j'avais pris ce chemin? — Par un étudiant de vos amis, à qui vous aviez confié une si belle entreprise, et qui n'a pu résister aux larmes de votre père. Sur-le-champ nous sommes partis à cheval pour tâcher de vous rattraper, et de vous ramener à notre bon maître. C'est ce que nous allons faire tout à l'heure. — Oui, si cela me plaît, s'entend. — Mais nous comptons fort que cela vous plaira. — Je vous conseille de n'y pas compter.

Un valet, auprès duquel se tenait cette conversation, courut raconter à Fernand ce qui se passait à l'écurie, et lui dire que ces voyageurs appelaient *don* le jeune muletier, qui refusait de les suivre à la maison de son père. Cardenio, ne doutant point que ce ne fût le même qui avait chanté, voulut aller à son secours avec Fernand. Dorothée, qui sortait de sa chambre, se hâta de dire à Cardenio tout ce qu'elle avait appris de Claire; et Claire, arrivant bientôt après, pensa s'évanouir de frayeur, lorsqu'on l'instruisit de l'arrivée des cavaliers venus pour prendre le jeune homme. Toute l'hôtellerie fut troublée.

Don Louis, environné des quatre domestiques de son père, leur déclarait qu'il ne voulait pas retourner avec eux. Les autres le tenaient par le bras et le menaçaient d'employer la force. Fernand et Cardenio prenaient le parti de don Louis. Le bruit devenant plus fort, l'auditeur, le curé, le barbier, don Quichotte lui-même, accoururent. L'auditeur, qui ne savait rien, voulut interposer son autorité; mais, en regardant le jeune homme, il le reconnut pour le fils de son voisin de Madrid. Il s'avance alors et va l'embrasser, en lui disant : Qu'est-ce ci, seigneur? quel enfantillage ou quelle grande affaire vous engage à vous déguiser d'une manière aussi peu digne de vous? Don Louis ne répondit pas, baissa les yeux; et quelques pleurs vinrent border ses paupières. L'auditeur, ému de ses larmes, pria les quatre domestiques de le laisser; et, le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causaient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer : l'hôte les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tar-

dèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. Hélas! répondit notre héros, ce serait de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que, quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothée, et, dans un discours noble et long, lui demande de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis

long-temps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc, lui dit l'hôtesse? — Je réfléchis, répondit-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer : c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, pensèrent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutait, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son père, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main qu'il serrait avec tendresse, je ne veux rien vous cacher : votre bonté ne s'offensera point d'une confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille : je l'adore depuis cet instant; je ne peux aimer qu'elle au monde; je ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, mon-

sieur; jamais elle ne m'a parlé : nous nous sommes regardés de loin, c'est la seule témérité que notre amour se soit permise; pardonnez-la-moi, je vous prie. Vous connaissez mes parens, ma naissance, ma fortune; si je ne vous parais pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom : mon respect, ma reconnaissance, s'efforceront de le mériter; et si mon père est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui conserver son unique enfant.

A ces mots le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec tendresse, et le prie de lui laisser quelques instans de réflexion. Il revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son père. Don Louis, transporté de joie, baisait les mains de l'auditeur, suivait tous ses pas en tenant sa simarre, et déclarait hautement qu'il ne le quitterait plus.

La paix était rétablie, les discours de don Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste, le calme allait régner dans le château, lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles apaisées, amena

justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin : et vous allez, pardieu! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers : et, voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattans. Justice! justice! disait le barbier; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondait Sancho, je ne suis point un voleur; et monseigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assénés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort : dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans

son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnais : mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattans, saisit le bât, qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie





ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV.

Où l'on achève de vérifier ce que c'était que l'armet de Mambrin, et le harnais devenu bât.

Eh bien, messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà : vous le voyez : comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin? Maître Nicolas s'avançant

alors avec un air grave : Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence; car j'ai l'honneur d'être votre confrère depuis vingt ans : vous pensez que je connais un peu les instrumens de notre profession : je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connais de même les armets. D'après cela, mon cher confrère, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visière; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah! Dieu me soit en aide! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes qui ont l'air d'honnêtes gens prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnais. Il me paraît tel, reprit don Quichotte;

mais je répète que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière ; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur ; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnais, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantemens n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand ; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde : Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges unanimement ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harnais un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjuge à Sancho et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer...... Allons, finissons, interrompt don Quichotte ;

que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve !

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis; mais ceux qui n'étaient pas au fait, surtout les quatre domestiques de don Louis, et trois archers de la Sainte-Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces archers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et d'un ton colère : Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis-tu, scélérat infâme? lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la Sainte-Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confrères. Les domestiques de don Louis environnent leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se

déclarent pour don Quichotte. Don Loüis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Màritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Claire était presque évanouie; Dorothée et Lucinde la secouraient. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménâgeait pas la Sainte-Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à gauche. Ce n'était partout que fureur, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattans acharnés étaient prêts à verser du sang.

Tout à coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre : Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute, si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle discorde agite ici ses flambeaux comme elle les agita dans le fameux camp d'Agramant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi?

N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agramant dont la prudence peut nous accorder? Approchez, monsieur le curé; approchez, monsieur l'auditeur; soyez Agramant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trêve. Les valets de don Louis n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand, qui se fit connaître, s'était chargé du jeune homme, et l'emmenait en Andalousie. Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.

CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

Don Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée : Illustre infante, dit-il, vous n'ignorez pas que, surtout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi vous arrêter si long-temps dans ce château? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir : partons, partons dès ce moment, et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit l'infante, après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur : elle présage vos triomphes, elle augmente ma reconnaissance. Commandez; j'ai remis mon sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. —Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante

et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir; il répond en branlant la tête : Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se passe; soit dit sans offenser les coiffes. Eh! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi? — Oh! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter? — Non, monsieur, il ne s'agit point de périls; il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunte ma mère, parce que, si elle l'était, elle n'irait pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il était vrai que Fernand avait, à la dérobée, obtenu peut-être quelques baisers de celle qui le regardait comme son époux. Sancho l'avait vu : depuis ce moment il n'aimait plus tant Dorothée, et trouvait ces familiarités indignes d'une grande reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir

de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourraient peindre ou exprimer l'épouvantable colère dont fut transporté don Quichotte? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout à coup s'écrie : Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace, coupable contre les personnes royales : sors; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'était remise, voulut apaiser don Quichotte : Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez; sa simpli-

cité, sa candeur, sont de sûrs garans qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves : sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié, quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-puissant ! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. Don Quichotte assura qu'il n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vrai, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise :

cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allèrent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif, et marchèrent vers la charrette. Comme ils passaient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier : O vaillant chevalier de la Triste Figure, que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier : tu ne pouvais autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achèvera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tourterelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur père : ces grands événemens arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive Daphné parcoure deux fois douze fois les brillans

signes du zodiaque. Et toi, ô le plus fidèle, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la fleur de la chevalerie : tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faîte de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté ; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernières paroles la voix s'affaiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses, répondit avec un soupir : Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop longtemps languir dans cette prison ; je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnaissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager.

Sancho, qui écoutait et voyait tout, en se méfiant cependant que ce ne fût un tour qu'on jouait à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

TANDIS qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle les enchantemens ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho ? Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous ; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant ! comment voudrais-tu

qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici; mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air.—Oh! que nenni! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur; vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien, celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. (Sancho montrait don Fernand.) Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur

demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'aurait l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé : le conducteur des bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette, aux deux côtés de laquelle étaient les archers, l'escopette à la main. Derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tirait après lui Rossinante, et, derrière Sancho, maître Nicolas et le curé masqués réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait roide, grave,

droit, immobile comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et, ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre : Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'envie attaque souvent les héros, surtout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier

de la Triste Figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs ; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé, et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : Oui, enchanté ! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc ! Cela m'était assuré ; mais la roue de fortune tourne encore plus vite que celle d'un moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. À la bonne heure ! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendait à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur pe-

ite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. Ah! ah! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que don Quichotte; lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont affaiblit un peu ce danger : ja-

mais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous ; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espèce de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les États du Prêtre-Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul ? On a beau me dire que, dans les fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré : cela n'est pas vrai ; car cette imagination veut me plaire ; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité ! il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison, qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute ; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il est aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour

placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modèles des vertus et de l'héroïsme? J'aimerais à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour à tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerais à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un père au milieu de ses enfans : je ne me plaindrais point que ces réoits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en dirait l'auteur, en attendrissant les âmes sensibles, n'offensât jamais les oreilles chastes. Alors j'estimerais vraiment les romans de chevalerie; je leur assignerais une place après l'épopée, la tragédie, la comédie. On peut être épique en prose : et je ne serais point l'ennemi d'un genre qui, tenant presque également à la poésie et à l'éloquence, nous procurerait un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

Hélas ! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites ; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont ? Vous parliez tout à l'heure de la comédie : n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol ? théâtre qui aurait pu nous élever au-dessus des autres nations. Rappelez-vous trois de nos pièces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra* ; elles sont dans les règles de l'art ; elles nous annonçaient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens. Comparez-les à celles d'à présent, où le vulgaire court avec tant de plaisir. Dans celles-ci point d'unité, point de suite, point de règles : nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes tels qu'ils sont, nous peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans

choix événemens sur événemens, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la première journée en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique; et, si la pièce avait quatre journées, l'Amérique ne leur échapperait pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le règne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applaudit à la prise. Trois ou quatre pauvres spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur; on ne les écoute point, et la pièce va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorans et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce : la comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques-uns d'entre eux connaissent fort bien toutes les règles qu'ils violent; ils seraient en état de bien faire, la nature leur en avait donné le talent : mais ils préfèrent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudissemens d'un jour. Je ne puis surtout le pardonner à un des plus beaux

génies de notre Espagne, dont le nom justement célèbre est honoré de l'Europe entière, et qui, par une faiblesse coupable pour un public indigne de lui, néglige souvent d'être parfait (1).

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudrait d'abord ramener peu à peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie et de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens, seraient blessés, en répandant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes gens ces modèles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, allaient continuer à discuter, lorsque le barbier les fit apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter : il leur offrit de bonne

(1) Cervantes a voulu parler de Lope de Véga, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradicteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

amitié les provisions qu'il portait avec lui; et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses; c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement; et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver clair comme le jour que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit don Quichotte, parle avec toute liberté; méfie-toi cependant de ce qui paraît à tes yeux. Il est très possible et très vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé, afin de mieux nous tromper: ces métamorphoses ne leur coûtent guère; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh! monsieur, je ne suis qu'un sot, ou il y a quelque an-

guille sous roche : ma petite question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. — Sans doute, je désire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errans possibles, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande..... — Oh! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je désirerais vivement d'avoir cette liberté. — Justement, voilà le nœud ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeaient ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes ? Or ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté.

Comme l'écuyer parlait ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étaient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son

maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La première chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en allongeant son maigre corps. De là courant à Rossinante : Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espère de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots prononcés d'une voix altière, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre don Quichotte et le chanoine.

NOTRE héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder; il ne comprenait point que cet homme qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire enchanté? Vous savez aussi bien que moi que les histoires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne

blâme point que les récits des hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses : mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin ? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errans ? Allons ! seigneur don Quichotte, revenez enfin à vous-même, faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture ; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutait le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errans, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez re-

garder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine, charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avait dit avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes raisons de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guevara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails ? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de Geneviève et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone était la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand'mère me disait en voyant passer une vieille femme coiffée d'une manière antique : Mon petit-fils, regarde bien, voilà la dame Quintagnone. Ma grand'-mère l'avait donc connue, ou du moins avait vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc

aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie, un Artus roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Magdelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisait mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, est auprès de la selle de Babiéça, ce fameux coursier du Cid : ce qui prouve, ce me semble, d'une manière incontestable, que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverais de même, par des monumens authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires; que leurs histoires sont certaines; et que, pour les révoquer en doute, il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpens, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous

criât : Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées ? Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac, j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal : j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers : je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorans, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monumens des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamans, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château ; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nu comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me

conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparaît : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit État à mon fidèle écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par-là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît; et ne faisant plus que ce qui me plait, je vis à ma fantaisie; et, vivant à ma fantaisie, je suis content; et, étant content, je n'ai plus rien à souhaiter; et n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit : jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout à

coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

Depuis long-temps la terre altérée demandait au ciel de la pluie : les habitans de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite ; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitens blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitens, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des malandrins qui enlevaient une jeune princesse dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie : C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés

d'avouer combien les chevaliers errans sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchans entraînent captive! que deviendrait-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici? A ces mots il pique des deux, prend le galop, court aux pénitens.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier : Arrêtez, seigneur don Quichotte, vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique; prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge, c'est Notre-Dame! ne badinez pas, seigneur don Quichotte! notre héros n'écoutait rien. Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre pénitens qui portaient l'image s'arrêtèrent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantaient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier: Mon frère, nous sommes las, et la chaleur nous accable; dépêchez-vous de parler si vous avez quelque chose à nous dire, mais tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, reprit don Quichotte; rendez tout à l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prou-

vent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule, et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut que don Quichotte ne remuait plus; et, croyant l'avoir tué, se mit à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitens, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent Heureusement le curé de don Qui-

chotte connaissait le curé des pénitens. Ils se parlèrent, s'expliquèrent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Pendant ce temps le triste Sancho embrassait le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie! s'écriait l'écuyer en pleurs; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche! honneur de ton pays, gloire de la Manche et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les faibles! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avait promis de payer mes services avec une île voisine de la mer! Je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchans, le protecteur des bons, fier avec les humbles, humble avec les fiers; en un mot, chevalier errant.

Cette dernière parole fit revenir don Quichotte; il rouvrit les yeux, et d'une voix faible: O ma chère Dulcinée, dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heu-

reusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche : tous les paysans rassemblés sur la grande place environnèrent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir; et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçans. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître.

Dieu soit loué! reprit Thérèse. A présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfans? Voyons, voyons tout cela. — Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'as quittée! — C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi: mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île! — Gouverneuse! mon ami, je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand

soin, surtout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauraient bien l'en empêcher; mais cette promesse fut vaine; don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisième sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que don Quichotte fut à Saragosse, où l'on célébrait des joutes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sépulture, seraient absolument ignorés, sans un vieux médecin qui, dans les décombres d'un ermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvrait cette caisse il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de don Quichotte, de Rossinante, et du fidèle Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnèrent l'espoir que les parchemins contenaient la suite des aventures du héros. Il consacra des années à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout; et si le public accueille avec quelque indulgence cette première partie, je ne doute

pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable ni peut-être moins intéressante.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

